

LES GUERRES SANS FRONTS

OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION



MICHAEL A. HENNESSY
JOHN N. RICKARD

LES GUERRES SANS FRONTS

OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION

LES GUERRES SANS FRONTS

OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION

MICHAEL A. HENNESSY
JOHN N. RICKARD



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE

LES GUERRES SANS FRONTS

Par: Michael A. Hennessy et John N. Rickard

Publié par Magic Light Publishing et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, et Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Tous droits réservés. La reproduction totale ou partielle de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique ou par photocopie ou enregistrement, est interdite sans l'autorisation écrite et préalable du ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.

© Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, (2012) 978-1-894673-52-5

Publié par: Magic Light Publishing
John McQuarrie Photography
192 rue Bruyère
Ottawa (Ontario)
K1N 5E1

(613) 241-1833
Télécopieur: 241-2085
Courriel: mcq@magma.ca

Conception: John McQuarrie
Impression: Transcontinental

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Hennessy, Michael Alphonsus, 1958-
Les guerres sans fronts : ouvrage sur la
contre-insurrection / Michael A. Hennessy, John N. Rickard.

Publ. aussi en anglais sous le titre: Wars without fronts.
Comprend des réf. bibliogr. et un index.
Publ. en collab. avec: Presses de l'Académie canadienne de la Défense.
ISBN 978-1-894673-52-5

1. Révoltes--Histoire. 2. Contre-rébellion--Histoire.
I. Rickard, John Nelson, 1969- II. Titre.

U240.H4614 2012 355.02'18 C2012-901540-7

Imprimé au Canada

Presse de l'Académie canadienne de la Défense
CP 17000 Station Forces
Kingston, (Ontario), Canada
K7K 7B4

LES GUERRES SANS FRONTS

OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	8
REMERCIEMENTS	10
PRÉFACE	11
INTRODUCTION	12
Chapitre 1 : TIRER PARTI DE L'HISTOIRE MILITAIRE	15
CHAPITRE 2 : LE CARACTÈRE INTEMPOREL DE L'INSURRECTION	25
CHAPITRE 3 : L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE	41
CHAPITRE 4 : L'ÉPOQUE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE	53
CHAPITRE 5 : L'ÉPOQUE DE LA GUERRE FROIDE	65
CHAPITRE 6 : LE XXI ^E SIÈCLE	99
CONCLUSION	116
ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE	118
ANNEXES	120
A. CHRONOLOGIE DES INSURRECTIONS ET DES GUÉRILLAS SÉLECTIONNÉES	
B. COMPARAISONS GÉOGRAPHIQUES ENTRE LES ENVIRONNEMENTS DE COIN SÉLECTIONNÉS	
C. DONNÉES SUR LES ENVIRONNEMENTS DE COIN SÉLECTIONNÉS	
D. ACRONYMS AND ABBREVIATIONS	
INDEX	128

CARTES

- CARTE 3.1 LE SOULÈVEMENT DE PÂQUES ET LA GUERRE ANGLO IRLANDAISE
- CARTE 3.2 LA GRANDE RÉVOLTE ARABE
- CARTE 4.1 LA WEHRMACHT ET LA GUERRE PARTISANE
- CARTE 4.2 MAO ZÉDONG (TSÉ TOUNG) EN CHINE
- CARTE 5.1 LA RÉBELLION DES HUKBALAHAP (PHILIPPINES)
- CARTE 5.2 L'ÉTAT D'URGENCE EN MALAISIE
- CARTE 5.3 LA GUERRE D'INDÉPENDANCE ALGÉRIENNE
- CARTE 5.4 AMÉRIQUE LATINE
- CARTE 5.5 LA GUERRE DU VIETNAM (LA PHASE AMÉRICAINE)
- CARTE 5.6 GUERRE SOVIÉTO AFGHANE
- CARTE 6.1 PALESTINIAN *AL-AQSA INTIFADA*
- CARTE 6.2 TRIANGLE DE FER

AVANT-PROPOS

Je suis heureux de présenter le livre *Les guerres sans fronts : ouvrage sur la contre-insurrection*. Ce livre est d'une importance capitale pour les militaires et étudiants de la profession des armes, puisque la contre-insurrection (COIN) constitue actuellement un grand défi et qu'il en demeurera ainsi dans un avenir prévisible. Dans une certaine mesure, nous n'avons jusqu'à tout récemment consacré que très peu de temps à l'étude de cette forme de conflit et aux façons de devenir compétents dans sa pratique. Le présent livre se veut donc un guide qui vous accompagnera tout au long de ce parcours.

Ce volume est en quelque sorte un abécédaire. Il n'analyse pas la COIN avec moult détails, mais il constitue un survol qui vous permettra d'améliorer votre équilibre sur le plan intellectuel. La guerre peut se présenter sous plusieurs formes et les études historiques peuvent aider à faire ressortir le spectre des conflits ainsi que leurs manifestations. Cela dit, il n'y pas deux guerres identiques. Une fois les opérations lancées, il sera parfois difficile de prendre du recul pour analyser pleinement la dynamique de la campagne à laquelle vous participez. Il est donc important de bien préparer son esprit, et de parfaire ses connaissances. Les opérations de COIN constituent souvent un fardeau direct et important pour les chefs subalternes dont les choix de tactiques peuvent avoir des conséquences qui dépassent largement leurs préoccupations immédiates. Plus vous acquerez des connaissances, plus vous gagnerez en confiance. Cette confiance est essentielle puisque vous serez bientôt appelé à surmonter le problème lié à la planification et à la conduite d'opérations COIN dans le monde moderne. Vous devrez établir des plans pour vos troupes et vos unités en fonction d'une compréhension éclairées de votre environnement. Ce livre n'est qu'un des outils qui vous aideront à comprendre cet environnement.

De toute évidence, vous ne deviendrez pas un Lawrence d'Arabie des temps modernes à la simple lecture de cet ouvrage. Ce n'est pas là l'objectif visé. Toutefois, il est important de noter que Lawrence d'Arabie a lu un grand nombre d'ouvrages portant sur l'histoire militaire. Il a étudié les praticiens et les théoriciens classiques, soit Hannibal, Bélisaire, Napoléon, Jomini, Moltke, Guibert, Foch et surtout Clausewitz, non pas pour les leçons tactiques qu'il pouvait en retirer, lesquelles peuvent rapidement perdre leur pertinence, mais plutôt pour les concepts qui transcendaient ces ouvrages.

Il dit se souvenir d'avoir cherché partout l'aspect métaphysique, la philosophie de la guerre. Lorsqu'il s'est retrouvé dans le désert avec les Arabes, il a été confronté à la réalité [Traduction] « et s'est vu soudainement contraint de passer à l'action ». Il a décrit que sa tâche consistait désormais à [Traduction] « trouver une équation immédiate entre mes lectures et nos mouvements en cours¹ ».

Il s'agit là bien évidemment d'un défi constant pour les praticiens et les commandants militaires. Pour cette raison, les Presses de l'Académie canadienne de la Défense (ACD) s'efforcent, depuis 2005, de développer un corpus de connaissances militaires canadien distinct sur le leadership et les opérations offrant des exemples, des pratiques et des expériences à l'échelle nationale pour aider le personnel des Forces canadiennes à mieux se préparer à opérer dans l'environnement de sécurité très complexe, volatile et en constante évolution. Les Presses de l'ACD s'efforcent d'appuyer l'expérience et la formation par l'entremise de formation et d'autoperfectionnement afin que le personnel soit mieux outillé pour faire face aux défis auxquels ils pourraient être confrontés. Après tout, nous appuyons pleinement le concept voulant que chaque membre des Forces canadiennes constitue la ressource militaire la plus précieuse du pays.

Somme toute, je crois que le présent ouvrage revêtira un intérêt et une valeur considérables pour les praticiens militaires et toute personne ayant un intérêt pour la profession des armes. Le personnel des Presses de l'ACD espère que ce livre constituera une assise pour l'étude et les discussions liées à la COIN. N'hésitez pas à communiquer avec les Presses de l'ACD si vous avez des questions ou des commentaires.

Le Commandant
Académie canadienne de la Défense
Le Major général P.J. Forgues

¹ T.E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », *Army Quarterly and Defence Journal*, octobre 1920, p. 5

REMERCIEMENTS

M. Hennessy, Ph. D. et le Capitaine Rickard, tiennent à remercier M. Russell W. Glenn, Ph. D., analyste principale des politiques et de la défense à la RAND Corporation, à Santa Monica, en Californie, ainsi que M. David Charters, Ph. D., du Gregg Centre de l'Université du Nouveau Brunswick, d'avoir évalué le présent projet et contribué à sa réalisation.

Les auteurs désirent également remercier tout particulièrement les Presses de l'Académie canadienne de la Défense pour la publication de cet ouvrage.

PRÉFACE

Le présent ouvrage vise à présenter aux officiers subalternes les méthodes d'insurrection et de contre-insurrection. En plus des expériences vécues, qui permettent à tous de faire des apprentissages, les officiers peuvent étudier le large éventail d'exemples qu'offre l'histoire et en tirer des leçons. Nous n'avons pas tenté d'être exhaustifs, ni d'adopter une approche trop pédagogique; vous apprendrez en fait dans cet ouvrage qu'il n'y a pas de recette toute faite pour vaincre une insurrection. Notre objectif consistait plutôt à vous initier à la complexité des campagnes de contre-insurrection sans toutefois offrir de réponse doctrinaire puisque chaque campagne future aura des caractéristiques qui lui seront propres. Nous espérons que l'éventail des cas examinés dans le présent ouvrage vous aidera à vous préparer aux types de défis que vous devrez sans doute relever dans une future campagne de contre-insurrection. Nous espérons également que ce document vous encouragera à lire davantage sur le sujet afin que vous puissiez mieux vous préparer mentalement à faire face aux défis variés et inconnus des campagnes contemporaines et futures. Enfin, nous tenons à mentionner que nous avons eu le plaisir d'avoir carte blanche lors de la préparation de cet ouvrage. Nous vous invitons donc à nous soumettre vos suggestions de modifications à ce texte.

Michael A. Hennessy, Ph. D., professeur et doyen,
Collège militaire royal du Canada (CMRC)
Capitaine John N. Rickard, CD, Ph. D.,
Direction de l'instruction de l'Armée de terre
Kingston (Ontario)

INTRODUCTION

Le présent ouvrage, *Les guerres sans fronts: ouvrage sur la contre-insurrection*, jette des bases solides qui vous permettront de poursuivre votre apprentissage sur les opérations de contre-insurrection dans l'environnement opérationnel contemporain. Il est conçu pour vous offrir une étude générale sur certaines insurrections et contre-insurrections ayant eu lieu au XXe siècle. Nos opérations actuelles en Afghanistan ne sont pas abordées dans cet ouvrage puisque nous voulons vous amener à conceptualiser « une » guerre, et non pas « la » guerre. Vous aurez de nombreuses occasions d'étudier nos opérations actuelles en Afghanistan. Après une réflexion sur la longue histoire de l'insurrection comme forme de guerre, ce livre nous amène de la guerre des Boers, de 1899 à 1902, jusqu'à l'expérience de l'Union soviétique en Afghanistan, de 1979 à 1989. Pour conclure, nous examinerons les efforts déployés par la Force de défense d'Israël pour vaincre l'guérillas palestinienne d'Al Aqsa au début du XXIe siècle. Le dernier chapitre comprend également une brève analyse des difficultés rattachées à la mesure de la réussite, du rôle de la géographie ainsi que de la nature des insurrections transnationales.

Chaque chapitre porte sur une période différente et se concentre sur certaines campagnes de COIN. Un texte pertinent sur chaque campagne choisie ainsi que des observations clés sont fournis afin que vous puissiez effectuer des comparaisons entre les campagnes de COIN. Une courte liste de lectures complémentaires figure également à la fin de chaque chapitre, au cas où vous désireriez approfondir vos connaissances sur une campagne en particulier.

Le présent ouvrage a été conçu de manière à attirer votre attention sur les grands thèmes suivants :

1. Ce qu'on entend par insurrection et efforts de contre-insurrection.
2. Une connaissance de l'omniprésence de l'insurrection comme forme de guerre tout au long de l'histoire, avec une appréciation particulière pour cette forme de guerre au cours du XXe siècle.

3. La reconnaissance que toutes les insurrections ne sont pas du même type ni de la même nature.
4. Une idée de la complexité, de la durée et du taux de réussite final des mesures de contre-insurrection.
5. Ce qu'on entend par les notions d'état en déroute et d'état en voie de déliquescence.
6. Une compréhension de la façon dont la contre-insurrection s'inscrit dans le continuum des opérations.
7. Une idée de ce qu'est la guerre limitée par rapport à la théorie de la guerre totale.
8. Une connaissance de certains débats en cours au sujet de la guerre de contre-insurrection.

L'Armée de terre sait très bien que vous êtes fort occupé en raison de votre carrière et de votre vie familiale. Le rythme de nos opérations est rapide et il ne devrait pas ralentir dans un avenir rapproché. Néanmoins, votre perfectionnement professionnel continu est essentiel à votre réussite en tant qu'officier. Nous vous invitons donc à poursuivre votre apprentissage de cette matière, mais tâchez de trouver un endroit tranquille qui vous permettra d'être toujours détendu au fil de vos lectures. Il ne sert à rien de tenter de tout retenir de façon hâtive et intensive comme si vous vous prépariez à passer un examen à l'université; cette pratique est contre-productive. Il est beaucoup plus important que vous preniez le temps de réfléchir sur le contenu de ce livre et que vous en discutiez avec vos collègues officiers pour connaître leurs points de vue. À cette étape de votre carrière, *il est plus important d'étudier la COIN en adoptant une approche globale qu'en y allant en profondeur*, et c'est dans cette optique que nous avons rédigé ce livre. Nous espérons que plusieurs thèmes abordés dans cet ouvrage stimuleront votre imagination et vous inciteront à poser des questions et à chercher à en apprendre davantage sur la COIN de votre propre initiative.

CHAPITRE 1

TIRER PARTI DE L'HISTOIRE MILITAIRE

COMMENT PEUT-ON ENTRAÎNER UN HOMME
À PENSER SI ON NE L'ENCOURAGE PAS À LIRE

- LE VICOMTE FELD MARÉCHAL WOLSELEY

L'étude de l'histoire militaire et son utilité

En tant qu'officier, vous devez éviter de suivre la tendance naturelle qui consiste à croire que les défis auxquels vous faites face actuellement sont en quelque sorte tout à fait uniques. L'étude de l'histoire vous aidera à établir un éventail de points de référence, et elle vous éclairera sur divers conflits analogues. Comme l'a fait remarquer l'analyste stratégique émérite Colin S. Gray [Traduction] : « Une armée qui a du mal à s'adapter au défi inconnu et non sollicité que pose la guerre non classique ne peut se permettre d'être sans fondement historique, et encore moins antihistorique¹ ». Dans un sens, en étudiant l'histoire militaire, vous serez en mesure d'établir un répertoire d'options tactiques et opérationnelles. Penchons nous maintenant sur les paroles de M. John Lewis Gaddis. Ce dernier a fait valoir que l'étude du passé [Traduction] « constitue une première leçon d'humilité – soit la première étape qui permet d'acquérir un certain détachement – puisqu'elle suggère la continuité des problèmes auxquels nous sommes confrontés, et le fait que la plupart de nos solutions pour les surmonter manque d'originalité. Il s'agit d'une bonne manière de mettre les choses en perspective, et de prendre du recul pour avoir une meilleure vue d'ensemble² ». Le plus important ici, c'est d'acquérir une perspective. Cela dit, il ne faut jamais oublier qu'aucune guerre n'est identique à une autre.

Pour renforcer l'idée de continuité des problèmes avec lesquels les Forces canadiennes (FC) sont aux prises aujourd'hui, prenez connaissance des exemples historiques suivants, qui rappellent nos problèmes modernes, soit la distinction entre amis et ennemis, la protection de notre image nationale, le champ de bataille non linéaire et la guerre à trois volets. L'un des plus grands défis que doivent relever les forces contre insurrectionnelles modernes, c'est de faire en sorte que leurs efforts ne blessent aucun civil, et qu'ils soient plutôt dirigés précisément contre les insurgés. Cet impératif est essentiel à la réussite aujourd'hui, mais il était également important par le passé. Le Major général Sir Frederick Roberts, qui fut commandant des forces de campagne de Karum au cours de la Deuxième guerre afghane, de 1878 à 1880, avait compris cela et devait relever ce même défi. Voici ce qu'il disait à ses troupes : [Traduction]

Conformément aux impératifs de l'humanité, nous devons établir une distinction entre les habitants pacifiques de l'Afghanistan et les meurtriers dangereux, qu'une juste rétribution attend, et Sir Frederick Roberts désire faire comprendre à tous la nécessité de traiter la population inoffensive de façon juste, avec tolérance et clémence. Le confort et le bien être futurs de la force sont largement tributaires de la qualité de nos relations avec les districts au sein desquels nous devons nous approvisionner³.

Comme vous le constatez clairement, Lord Roberts expliquait les répercussions morales et tactiques d'un ciblage imprécis dans le cadre d'une guérilla. Nous sommes tenus d'agir d'une façon bien précise. Au cours de la campagne de Normandie, le commandant de la Première Armée canadienne, le Lieutenant général Harry Crerar, a reçu plusieurs plaintes concernant des soldats de la 3e Division d'infanterie canadienne qui maltrahaient des civils français, qui endommageaient les propriétés privées (une fois les batailles terminées) et qui commettaient des actes de pillage. Le Lieutenant général Crerar a aussitôt demandé au Lieutenant général Guy Simonds, commandant du 2e Corps d'armée canadien, de corriger la situation. [Traduction]

Puisque la 3e Division d'infanterie canadienne est désormais sous votre commandement direct, c'est à vous de gérer sans délai l'éducation et les solutions qu'exige de toute urgence cette situation. Je n'ai nullement besoin d'insister sur la gravité des répercussions. Le dossier de comportement enviable des troupes canadiennes doit être jalousement préservé; il s'agit là d'une question d'importance nationale⁴.

La nécessité de protéger l'image de notre armée et, par le fait même, celle

de notre pays à l'étranger était importante en 1944, mais elle est encore plus essentielle à notre réussite dans le cadre d'une campagne de COIN moderne. En fait, le soutien de la population canadienne est considéré comme l'un de nos centres de gravité.

Un autre exemple de la continuité des problèmes est également manifeste dans la guerre des Boers qui a eu lieu de 1899 à 1902. On invoque actuellement le fait que l'environnement opérationnel contemporain (EOC) est asymétrique. Nos opposants emploient des moyens non classiques pour faire opposition à nos capacités classiques. Rares sont les occasions où ils se battent à un endroit précis pour défendre leur position, mais ils nous menacent de toutes parts. Il en était de même pour l'armée britannique en Afrique du Sud, comme en fait foi l'observation d'un soldat britannique en 1902 lors de la phase de guérilla de la guerre : [Traduction] « Jusqu'à maintenant, nous ne tenons que le territoire sur lequel se trouvent nos troupes. Si je voulais sortir de cette tente pour me rendre à un kilomètre ou deux au-delà des collines là-bas, je serais probablement abattu. Nos troupes ont traversé le pays entier à plusieurs reprises. Néanmoins, un citoyen anglais ne serait pas en sécurité une seule minute hors de la portée de ces canons sur la colline⁵ ». L'idée de menaces omnidirectionnelles n'est donc pas nouvelle.

Enfin, penchons nous sur le concept moderne de la guerre à trois volets inventé à la fin des années 1990 par le Général Charles Krulak du Corps des Marines des États-Unis. Le Général Krulak a fait valoir qu'une force militaire pouvait mener une bataille classique dans un secteur de la zone d'opérations, mener des opérations de contre-insurrection dans un deuxième secteur et distribuer des vivres ou dispenser des soins médicaux à des civils (opérations de stabilité) dans un troisième secteur, et ce, simultanément⁶. Voyons maintenant l'énoncé suivant de John M. Carland concernant la US 25th Infantry Division dans la province de Hau Nghia, dans le Vietnam du Sud, en 1966 :

De janvier à octobre, la 25th Division a distribué des vivres et des vêtements à 56 000 personnes, offert des soins médicaux gratuits à plus de 54 000 personnes, et organisé des fêtes pour plus de 4 000 enfants. Elle a également distribué des millions de tracts, participé à plus de 300 projets de construction, et soutenu de façon directe la pacification de mille et une autres façons .

La 2th Division, aussi appelée la Tropic Lightning Division, a effectué toutes ces tâches en menant des combats classiques contre le Viêt cong. Vous devriez maintenant mieux comprendre les propos de Gaddis concernant la continuité des problèmes auxquels nous devons faire face en tant que soldats.

Quelques limites de l'histoire militaire

L'histoire militaire a toujours été perçue comme l'étude des généraux, des tactiques, des batailles, des campagnes, des armes et des systèmes d'armes. Ce champ d'études était en déclin dans les années 1960 en raison notamment des limites des approches employées pour « étudier » les événements militaires. Il s'intéressait surtout aux tactiques du champ de bataille et manquait de nuances et de complexité⁸. Bien souvent, le contexte politique, stratégique, socioculturel et économique n'était pas pris en compte. L'armée américaine soutient un vaste bureau d'histoire contemporaine. Voici une observation tirée de l'une des nombreuses publications de cet organisme :

L'étude de l'histoire militaire permet de comprendre l'interaction des forces qui ont façonné le présent et permet d'aborder les problèmes actuels en fonction d'une perspective à long terme sur la façon dont les hommes ont géré des problèmes semblables par le passé [...]

La connaissance de l'histoire militaire ne permet pas de trouver des solutions à tous les problèmes, mais elle peut servir de fondement au processus de résolution de problèmes⁹.

Encore une fois, on peut remarquer que l'accent est mis sur la perspective, mais il ne faut pas oublier la mise en garde suivante : la connaissance de l'histoire militaire ne permet pas de trouver des solutions à tous les problèmes! L'histoire militaire n'est pas une science exacte. Voici quelques unes des ses limites :

- nombres inexacts et faits imprécis de toutes sortes;
- trop grande importance accordée à la quantification;
- points de vue tendancieux, préjugés nationaux et liés au service;
- manque d'analyse critique dans les récits les plus anciens;
- dossiers manquants/manque de données sur le combat¹⁰.

Il existe également une tendance qui consiste à classer les événements du passé en modèles distincts et à citer des exemples historiques afin de prouver le bien fondé d'idées préconçues¹¹, des pratiques qu'il faut éviter à tout prix.

Un aspect inévitable de toute histoire militaire qui se respecte, c'est qu'il faut du temps pour la constituer puisque tous les faits ne sont pas nécessairement connus sur le champ ou immédiatement à la fin d'un conflit. Des renseignements importants se révèlent parfois, ce qui exige une réévaluation de l'interprétation « en vigueur ». Un observateur militaire a notamment écrit ce qui suit en 1981 :

Aucune analyse précise de l'expérience des États-Unis au Vietnam n'a encore été réalisée, bien qu'un grand nombre d'excellentes études aient été réalisées sur certains enjeux pertinents liés à ce sujet. Cela dit, en général, dans toute comparaison entre la participation des Soviétiques en Afghanistan et la participation des États-Unis au Vietnam, il semble que nous soyons contraints de procéder de l'inconnu vers l'inconnu¹².

Il ne fait aucun doute que vous bénéficiez des études à court terme conçues spécialement par l'armée pour transmettre les leçons tirées des expériences récentes. Tâchez de lire des documents de cette nature autant que vous le pourrez, mais méfiez-vous de « l'histoire instantanée » qui est censée connaître la vérité et qui formule des généralisations en ne se fondant que sur peu d'informations vérifiables. Puisque nous ne pouvons avoir de certitude par rapport au « moment », vous devrez vous préparer pour ce « moment » en étudiant les campagnes de COIN passées qui ont fait l'objet d'analyses rigoureuses et critiques au fil du temps¹³. C'est pour cette raison que l'histoire militaire a une grande utilité. Par conséquent, ne laissez pas les limites susmentionnées vous décourager, car, comme l'a déclaré l'éminent théoricien militaire Martin van Creveld : « la valeur de l'histoire militaire, même lorsqu'elle est abordée d'un point de vue supposément "pratique", réside moins dans ses conclusions que dans la confrontation des idées, et moins dans la présentation écrite finale que dans le processus d'étude en soi¹⁴ ».

Vous pouvez vous demander si la « confrontation des idées » et le « processus d'étude » vont vous aider, de façon concrète, à effectuer vos tâches quotidiennes en garnison et durant les opérations. Au cours de l'instruction de base que vous avez reçue, vous avez préparé des appréciations de combat et effectué des analyses de mission dans le cadre de la procédure de combat. Vous préparerez désormais des appréciations plus compliquées de situations variées et complexes qui mèneront à l'établissement de plans réalisables. Vous devrez évaluer les facteurs en jeu et comparer les plans d'action possibles pour élaborer votre plan. En faisant appel à la réflexion critique pour traiter les observations et les conclusions figurant dans le présent ouvrage, vous vous exercerez mentalement à évaluer de façon critique l'information qui constituera la matière première de votre propre appréciation. Cette démarche vous permettra également de vous préparer pour le Cours sur les opérations tactiques de l'Armée de terre (COTAT) et le Cours sur les opérations de l'Armée de terre (COAT).

Il existe un grand nombre de livres et d'articles qui mettent l'accent

sur la nécessité d'étudier l'histoire militaire, mais la lecture du court article du Colonel Charles P. Stacey intitulé « The Study of Military History by Service Officers » écrit en 1957¹⁵ constitue sans doute le meilleur point de départ pour vous. Le Colonel Stacey était l'historien officiel de l'armée canadienne au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il a fait valoir que les officiers devaient adopter une approche critique au cours de leurs lectures puisqu'un scepticisme sain à l'égard des hypothèses et des conclusions présentées par différents auteurs est essentiel pour l'objectivité. Selon le Colonel Stacey, il n'y a rien de plus essentiel pour un officier que de faire des études par lui-même.

L'histoire militaire peut offrir aux personnes qui étudient les COIN une mine de renseignements précieux. La lutte contre les insurrections modernes est une entreprise complexe comportant de nombreuses approches. Heureusement, l'histoire militaire est passée à une approche multidisciplinaire, ce qui vous aidera à surmonter cette complexité. Dans son article intitulé « The New Military History », Peter Paret décrit l'élargissement des méthodes analytiques comme le résultat des approches interdisciplinaires¹⁶. Il met notamment l'accent sur les aspects social, économique et culturel de la conduite de la guerre et sur le fait qu'il y a de plus en plus de méthodes analytiques en raison des approches interdisciplinaires. Cette complexification de l'histoire militaire reflète la complexité de l'environnement de COIN. Une bonne connaissance de l'histoire militaire vous permettra d'avoir une base solide pour résoudre des problèmes dans l'avenir. En effet, si vous réussissez à vous identifier aux personnes qui participent aux contre-insurrections, et à comprendre leurs problèmes, vous aurez acquis une compétence très concrète. Le Lieutenant général Sir John Kiszley, directeur de l'académie de défense du Royaume Uni (Defence Academy of the United Kingdom) a déclaré en 2006 [Traduction] « [...] qu'il semblerait que les leçons relatives à la contre-insurrection sont faciles à oublier. Les États et les forces armées qui participent à des contre-insurrections semblent souvent commettre la même erreur deux fois. Il n'y a que très peu d'excuses pour justifier cette situation puisque les leçons tirées des campagnes de contre-insurrection du XXe siècle sont extrêmement bien documentées¹⁷ ». Ce sont précisément ces campagnes de COIN du XXe siècle que nous étudierons dans le prochain chapitre. Tant les points de vue des personnes qui mènent des opérations de COIN que ceux des insurgés sont présentés, car, pour être en mesure de mener des campagnes de COIN efficaces, il faut être en mesure de penser comme un insurgé.

Autre source d'intérêt

Graham, Dominick. « Stress Lines and Grey Areas: The Utility of the Historical Method to the Military Profession », dans David A. Charters et coll., dir., *Military History and the Military Profession*, Westport (Connecticut), Praeger Publishers, 1992, p. 147-158.

Notes

¹ Colin S. Gray, *Irregular Enemies and the Essence of Strategy: Can the American Way of War Adapt?*, U.S. Army War College: Strategic Studies Institute, mars 2006, p. 33.

² John Lewis Gaddis, *The United States and the End of the Cold War: Implications, Reconstructions, Provocations*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 3. Nous sommes également du même avis. Voir : Allan D. English, dir., *The Changing Face of War: Learning from History*, Montréal, McGill Queen's University Press, 1998.

³ Citation tirée de l'ouvrage de Sir George Forrest, *The Life of Lord Roberts, K.G., V.C.*, Londres, Cassell and Company, 1914, p. 87.

⁴ Crerar to Simonds, 13 juillet 1944, *Crerar Papers*, MG30 E157, vol. 7, 958C.009(D169), BAC.

⁵ Citation tirée de l'ouvrage de Denis Judd, *The Boer War*, Londres, Hart Davis, MacGibbon, 1977, p. 159-160.

⁶ Général Charles C. Krulak, « The Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War. », *Marine Corps Gazette*, vol. 83, no 1, janvier 1999, p. 18-22.

⁷ John M. Carland, *The United States Army in Vietnam: Combat Operations, Stemming the Tide*, May 1965 to October 1966, Washington (D.C.), Center of Military History, 2000, p. 351.

⁸ Paul Kennedy, « The Fall and Rise of Military History », *MHQ: The Quarterly Journal of Military History*, janvier 1991, p. 83-95.

⁹ John E. Jessup Jr., et Robert W. Coakley, *A Guide to the Study and Use of Military History*, Washington (D.C.), Center of Military History, 1990, p. xi.

¹⁰ Robert McQuie, « Military History and Mathematical Analysis », *Military Review*, mai 1970, p. 8 17. Voir également le portrait brossé par John Keegan des forces et des faiblesses de l'histoire militaire dans l'ouvrage *Anatomie de la bataille*, Paris, Laffont, 1993, p. 13 17, ainsi que l'ouvrage de Correlli Barnett et coll., *Old Battles and New Defences: Can We Learn from Military History?*, Londres, Brassey's, 1985.

¹¹ Jay Luvaas, « Military History: Is It Still Practicable? », *Parameters*, vol. 25, no 2, été 1995, p. 82-96.

¹² Major Terry L. Heyns, « Will Afghanistan Become the Soviet Union's Vietnam? », *Military Review*, vol. 61, no 10, octobre 1981, p. 51.

¹³ William M. Hammond, « The U.S. Army and Contemporary Military History », *Army History*, no 69, automne 2008, p. 18.

¹⁴ Martin van Creveld, « Thoughts on Military History », *Journal of Contemporary History*, vol. 18, no 4, octobre 1983, p. 564.

¹⁵ Colonel C.P. Stacey, « The Study of Military History by Service Officers », *Canadian Army Journal*, vol. 11, no 4, octobre 1957, p. 72-77.

¹⁶ Peter Paret, « The New Military History », *Parameters*, vol. 21, no 3, automne 1991, p. 10-18.

¹⁷ Lieutenant général Sir John Kiszely, « Counterinsurgency in the 21st Century: Creating a Comprehensive Approach. A British View », *U.S. Government Counterinsurgency Conference, Washington (D.C.), 28 et 29 septembre 2006*. Ce ne sont pas tous les spécialistes qui s'entendent pour dire que des « leçons » peuvent être tirées en étudiant le passé. À titre d'exemple, Ronald Spector a fait valoir que même si l'histoire militaire peut nous aider à comprendre notre expérience au Vietnam, il ne croit pas qu'elle nous enseigne des « leçons ». Voir « Getting Down to the Nitty-Gritty: Military History, Official History and the American Experience in Vietnam », *Military Affairs*, vol. 38, no 1, février 1974, p. 11.

CHAPITRE 2

LE CARACTÈRE INTEMPOREL DE L'INSURRECTION

À la lecture du présent ouvrage, vous constaterez qu'un grand nombre de termes différents sont utilisés pour décrire les activités d'un adversaire faible contre un adversaire supérieur sur le plan classique. Un grand nombre de ces termes proposent la même signification générale, mais il est important de reconnaître les différences dès maintenant avant de poursuivre. Tâchez de vous familiariser avec les différentes définitions ci dessous.

Lexique relatif à la COIN : définitions

Guerre asymétrique

La guerre asymétrique vise à contourner ou à miner les forces d'un opposant en exploitant ses faiblesses par l'utilisation de méthodes qui diffèrent considérablement de son mode d'opération habituel¹.

Guerre combinée

La guerre combinée est l'utilisation simultanée d'une force régulière ou principale et d'une force irrégulière ou d'une guérilla contre un ennemi².

Contre insurrection

Par activités de contre-insurrection, on entend toute « mesure militaire, paramilitaire, politique, économique, psychologique ou civile destinée à combattre les menées insurrectionnelles³ ».

Guérilla

La guérilla est une forme de guerre caractérisée par des forces irrégulières qui posent des actes limités à petite échelle, généralement en conjonction avec une stratégie politico militaire plus vaste, contre des forces militaires orthodoxes⁴.

Insurrection

L'insurrection s'inscrit dans un ensemble d'activités ou de menaces irrégulières dans un environnement sécuritaire et stable. L'insurrection diffère des autres types de menaces car elle cherche à obtenir un effet politique, c'est à-dire un changement souhaité ou une remise en ordre politique. Le terme « insurrection » peut-être défini de nombreuses façons, mais malgré leur nombre, ces définitions contiennent toutes les mêmes éléments clés : la violence ou, à tout le moins, la menace de violence, la subversion, l'intimidation de la population, la propagande et une visée politique. Encore une fois, c'est le dernier élément, l'objectif politique, qui différencie l'insurrection des autres formes de conflit ou de menace à la sécurité et à la stabilité⁵.

Guerre irrégulière (GI)

Lutte violente entre des acteurs étatiques et non étatiques en vue d'une légitimité et d'une influence sur les populations pertinentes. La GI favorise des approches indirectes et asymétriques, bien qu'elle puisse faire appel à tout l'éventail des capacités militaires et autres afin d'éroder la puissance, l'influence et la volonté d'un adversaire⁶.

Conflit de faible intensité

1. Définition du département de la Défense (DoD) américain, 1984 :

[Traduction]

Opérations militaires menées par des forces du DoD spécialement entraînées, équipées et organisées contre des cibles stratégiques et tactiques pour atteindre des objectifs militaires, politiques, économiques ou psychologiques nationaux. Ces opérations peuvent servir à appuyer des opérations classiques, ou menées de façon indépendante, quand le recours à des forces classiques est non approprié ou impossible [...] Les opérations spéciales peuvent comprendre la guerre non classique, les opérations antiterroristes, la sécurité collective, les opérations psychologiques et les mesures relatives aux affaires civiles⁷.

2. Définition du DoD américain, 1987 :

[Traduction]

Les conflits de faible intensité peuvent être menés grâce à une combinaison de

moyens, y compris l'utilisation d'instruments politiques, économiques, informationnels et militaires [...] L'instabilité et le manque de développement sur les plans politique et économique dans le tiers monde sont les principales causes des conflits de faible intensité. Ces conditions offrent un terrain fertile pour l'agitation ainsi que pour les groupes et les nations qui désirent exploiter cette agitation à leurs propres fins [...] Pour intervenir efficacement face à ce type de guerre [...] les États-Unis doivent avoir recours à divers instruments politiques au sein des organismes gouvernementaux américains et à l'échelle internationale. Ces interventions peuvent s'appuyer sur des outils économiques, politiques et informationnels ainsi que sur une assistance militaire⁸.

Stratégie de la « tache d'huile »

La stratégie de la « tache d'huile » est une intervention défensive menée par des forces classiques et paramilitaires afin d'assurer la sécurité localement, là où le ratio des forces et la présence de troupes peuvent être maintenus de manière assez constante pour empêcher le rétablissement de la présence de guérillas au sein d'une agglomération. Les « taches d'huile » se répandent au fur et à mesure que la situation s'améliore sur le plan de la sécurité⁹.

Pacification

La pacification consiste à assujettir la population en employant des techniques précises, notamment le contrôle de la population et des biens, la mobilisation politique, le redressement des torts à l'échelle locale, et les méthodes actives pour contrer les guérillas. Ce terme a été utilisé pour la première fois par les Français, qui l'ont employé abondamment en Algérie, en Indochine et au Vietnam du Sud.

Guerre partisane

Les États-Unis n'emploient pas ce terme et l'ont remplacé par guérilla¹⁰.

Guerre du peuple

La guerre du peuple est un terme inventé pour faire référence à la forme de guérilla de Mao Zédong (Tsé-toung) qui comptait sur la mobilisation d'une vaste partie de la population pour appuyer ses forces révolutionnaires. Mao Zédong comparait ses forces à des poissons et la population, à l'océan dans lequel ces derniers vivaient. Son appareil politique mobilisait sans hésitation la population par l'entremise de réseaux politiques et sociaux.

Guerre prolongée

Ce terme désigne une guerre de longue durée qui met en jeu des combats actifs, et non seulement des discours belliqueux, pour mettre l'accent sur une politique en particulier (p. ex. l'état de guerre que divers États arabes ont déclaré contre Israël depuis 1948, ou la guerre antidrogue des États-Unis). On ne cherche pas ici à mener un type de guerre en particulier (guerre totale, guérilla, guerre d'empire, guerre défensive), mais on vise plutôt à s'assurer que les conditions inhérentes à la poursuite continue de la guerre sont réunies¹¹. Mao utilisait cette terminologie comme le faisaient les théoriciens au Vietnam afin de désigner l'emploi de leurs forces pour affaiblir la volonté et les ressources de leur ennemi tout en saisissant les occasions que le temps et la chance voulaient bien leur accorder.

Guerre révolutionnaire

La guerre révolutionnaire désigne la prise du pouvoir politique au sein d'un État grâce au recours à la force armée appuyée par un mouvement politique populaire ou à grande échelle. La guérilla peut constituer l'un des aspects de la stratégie révolutionnaire plus vaste, et une ou plusieurs puissances étrangères peuvent intervenir¹².

Guerre non classique

Désigne les domaines interdépendants de la guérilla, de la fuite et de l'évasion, et de la subversion contre tout État hostile (résistance). Les opérations de guerre non classique sont menées en territoire ennemi ou contrôlé par l'ennemi principalement par du personnel local qui, en règle générale, bénéficie, à différents degrés, du soutien ou des directives d'une source externe¹³.

NOTA

(1) Maintenant que vous vous êtes familiarisé avec les différentes définitions ci-dessus, les termes « insurrection » et « COIN » seront utilisés dans le présent ouvrage au sens générique pour simplifier le texte. D'autres termes seront utilisés au besoin par souci de clarté.

(2) Nos alliés peuvent employer ces termes, mais dans un sens différent, une distinction qui peut-être importante au cours des opérations de coalition.

Les principes de COIN de l'Armée canadienne

- Établir la primauté politique en vue d'atteindre un but stratégique.
- Promouvoir un objectif commun pour coordonner les mesures des organismes participants (y compris l'appareil gouvernemental).
- Comprendre la dynamique complexe de l'insurrection, y compris l'ensemble de l'environnement.
- Exploiter le renseignement et l'information.
- Isoler les insurgés de leur soutien matériel et moral, y compris le règlement de leurs griefs, aussi bien réels que perçus.
- Neutraliser les insurgés.
- Soutenir l'engagement d'investir du capital politique et des ressources sur une longue période.
- Effectuer une planification à long terme pour la période suivant l'insurrection.

Les principes actuels de l'Armée canadienne sont exposés ici afin que vous puissiez noter leur présence, ou encore leur absence, dans les campagnes historiques présentées dans le présent ouvrage.

Depuis que l'homme s'insurge contre des opposants plus forts et bien établis afin de remettre en question le statu quo, des efforts sont déployés pour les contrer. Un grand nombre de techniques d'insurrection et de COIN jugées importantes aujourd'hui sont bien ancrées dans l'histoire. Vous pouvez étudier la perspective historique à long terme de cette forme de guerre de votre propre chef, en commençant par jeter un coup d'œil à l'essai bibliographique qui se trouve à la fin du présent module. Pour l'instant, examinons le bref aperçu qui suit.

Tous les grands empires du passé ont dû faire face à des insurrections (révoltes, rébellions et soulèvements). Les Romains ont à maintes reprises fait face à des insurrections; ils ont conçu des moyens ingénieux pour les contrer, notamment en Afrique du Nord, en Gaule, en Allemagne et en Espagne. Spartacus, esclave et gladiateur thrace, dirigea une campagne de guérilla et ne fut défait que lorsqu'il choisit de mener un combat régulier contre les légions romaines de Crassus et de Pompée. La pacification de la Gaule par Jules César fut un processus ardu et de longue haleine¹⁴. La première guerre de Judée qui s'est déroulée de 66 à 74 s'est soldée par le suicide collectif des rebelles juifs emprisonnés dans la forteresse de Massada, au sud est de Jérusalem. L'engagement extrême des Juifs à l'égard de leur

cause, soit leur libération, ainsi que le prix ultime qu'ils étaient prêts à payer pour éviter l'assujettissement, présentent des similitudes avec l'extrémisme moderne des insurgés qui les incite à continuer leur combat.

Les insurrections et les formes de guerre qui les appuient, notamment les guérillas et les guerres irrégulières, ont été plus répandues à certaines époques. Elles n'étaient pas si présentes au cours du XVIIIe siècle, époque où des règles strictes étaient observées en temps de guerre. Toutefois, à la fin du siècle, au cours de la Révolution américaine, Nathanael Greene a mené une guerre irrégulière magistrale en Caroline du Sud et en Caroline du Nord. Voici ce qu'il disait à George Washington : [Traduction] « Selon moi, il est peu probable que je réussisse à lever une force capable de lutter contre l'ennemi d'égal à égal; pour cette raison, je dois organiser une sorte de guerre partisane jusqu'à ce que nous puissions mettre sur pied et équiper une force plus imposante ». Nathanael Greene a également affirmé à Francis Marion, le célèbre renard des marais (Swamp Fox), qu'ils devaient continuer de mener une guerre partisane et de préserver le plus possible la faveur de la population. Il existe effectivement de nombreuses similitudes entre l'approche de Greene et la guerre révolutionnaire de Mao Zédong (Tsé TOUNG)¹⁵. Greene a eu recours aux partisans ainsi qu'à ses soldats réguliers pour demeurer mobile, cédant ainsi du terrain pour gagner du temps. À cet égard, on peut dire qu'il a fait une guerre combinée.

On constate qu'il y a eu une augmentation des insurrections au cours des années qui ont été marquées par une révolution, soit 1776, 1789, 1848 et 1917, peut-être parce que les passions soulevées par les efforts visant à renverser les systèmes politiques établis ont insufflé un certain laxisme quant aux actions qui étaient jugées acceptables pour atteindre un but. Les moyens « acceptables » de faire la guerre ont été renversés dans la même mesure que l'ont été les systèmes politiques que les révolutionnaires tentaient de renverser. Toutefois, avec l'arrivée des armées de masse au XIXe siècle, les insurrections sont passées à l'arrière-plan, mais elles étaient toujours présentes au cours des guerres napoléoniennes et pendant la guerre de Sécession. Le terme « guérilla » (guérillas), qui signifie « petite guerre », est entré dans l'usage au cours des campagnes du duc de Wellington dans la péninsule Ibérique, de 1809 à 1813. Les guérillas espagnols et portugais (qui étaient également appelés partisans et insurgés à l'époque) ont harcelé et confondu les maréchaux de Napoléon et monopolisé des troupes françaises beaucoup plus imposantes. Le général confédéré, Nathan Bedford Forrest, pratiquait la guérilla avec brio et devait son succès à son ap-

proche de combat asymétrique. L'un des membres de ses troupes se rappelle que « sur le plan militaire, Forrest ne faisait jamais ce qu'un autre aurait fait ou même pensé à faire ». En effet, en raison de son habileté à faire la guerre à l'arrière des lignes confédérées, un historien a indiqué qu'il était une « ressource inestimable » qui n'a toutefois pas été exploitée dans sa pleine mesure, surtout lorsque les troupes du Nord ont commencé à envahir le Sud¹⁶.

Dans les trois exemples susmentionnés, soit la Révolution américaine, les campagnes dans la péninsule Ibérique et la guerre de Sécession, l'activité des partisans/des guérillas a servi à appuyer une guerre classique plus importante. Il est difficile d'imaginer les colons américains, les guérillas espagnols et les sécessionnistes confédérés remporter leurs causes en n'employant que des méthodes d'insurrection, sans l'aide d'une puissance classique importante.

Malgré l'importance des insurrections tout au cours de l'histoire, il ne faut pas oublier que l'histoire révèle qu'elles se sont bien plus souvent soldées par des échecs que par des réussites. L'un des facteurs expliquant ces échecs constants est que les conflits opposaient des forces politiques et militaires faibles à des forces militaires d'État plus puissantes qui bénéficiaient de ressources économiques plus importantes¹⁷. Il y a un aspect de désespoir dans l'insurrection : en effet, elle constitue un plan « B » puisque le plan « A », qui est une confrontation classique, est impossible. Abdul Haris Nasution, chef de l'insurrection indonésienne contre les Néerlandais au cours de la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, a déclaré ce qui suit en toute franchise : [Traduction] « Nous avons eu recours à la guérilla non pas parce que ne croyions en son "idéologie", mais parce que nous y étions contraints et que nous ne pouvions pas mettre sur pied une force moderne et organisée équivalente à celle des Néerlandais¹⁸ ».

Le terme COIN (contre-insurrection) est relativement nouveau et n'est en usage que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'un certain nombre de puissances occidentales – la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, le Portugal et les États-Unis – ont dû faire face à un certain nombre d'insurrections à l'échelle de leurs domaines impériaux ou post-impériaux¹⁹. Toutefois, on aurait tort de présumer que les armées n'ont commencé à élaborer et à étudier la doctrine pour lutter contre les insurrections qu'en 1945. Pour avoir une excellente vue d'ensemble du sujet, nous vous invitons à consulter le chapitre intitulé « The Origins of Guerrilla Doctrine » de l'ouvrage *Guerrilla: A Historical and Critical Study* (1976) de Walter Lacqueur. Quelques aspects fondamentaux du développement de cette doctrine sont abordés ici.

Les deux principaux théoriciens de la guerre au XIXe siècle, Baron Antoine Henri de Jomini et Carl von Clausewitz, ont traité des insurrections (sans toutefois utilisé ce terme précis), mais seulement de manière indirecte dans le cadre de leurs travaux principaux. Dans le *Précis de l'art de la guerre* (1838), Jomini a traité brièvement « Des guerres d'opinions » et « Des guerres nationales ». Il a indiqué que puisque la majorité de la population participait à ces deux types d'affrontement, il était préférable que les armées traditionnelles, habituées à faire la guerre avec des fronts bien définis, les évitent. Toutefois, si jamais elles se voyaient contraintes de mener des guerres de cette nature, Jomini a déclaré qu'il fallait à tout prix « calmer les passions populaires par tous les moyens possibles; les user par le temps, déployer un grand mélange de politique, de douceur et de sévérité, surtout une grande justice ». Clausewitz a traité de « La nation en armes » brièvement, au chapitre 26 de son oeuvre majeure, mais inachevée, *De la guerre* (1832). Cela dit, il a admis « [qu'il] n'est, d'ailleurs, pas encore possible de traiter le sujet avec une autorité suffisante » puisque « [c]'est un phénomène qui, jusqu'ici, ne s'est que rarement produit²⁰ ». Même si Clausewitz faisait référence à la guerre en Espagne, il semble évident qu'il n'était pas à l'aise avec le sujet puisque ce dernier exigeait une nouvelle base d'étude théorique dont il n'avait pas encore pleinement établie.

En règle générale, jusqu'à la fin du XIXe siècle, les armées ne disposaient d'aucun manuel qui expliquait la façon de vaincre les insurrections; certains spécialistes estiment que l'étude sur le combat qu'a mené l'Armée révolutionnaire française pour vaincre l'insurrection vendéenne, écrite par le chef de bataillon C.M. Roguet en 1833, constitue l'un des premiers ouvrages à reconnaître que les armées devaient sciemment déployer des efforts pour gagner les cœurs et les esprits au cours des insurrections²⁰. Entre 1830 et 1930, les Français ont pris part à un grand nombre de guerres coloniales et ont appris énormément au sujet de la pacification des territoires récemment gagnés, en plus de faire face à de nombreuses insurrections²¹. Les Maréchaux Thomas Robert Bugeaud de la Piconnerie, Joseph Simon Gallieni et Louis Hubert Gonzalve Lyautey ont dirigé les efforts coloniaux de la France en Afrique et ont produit des travaux importants sur la pacification du territoire récemment conquis. L'ouvrage de Gallieni, *La Pacification de Madagascar, 1896 1899* (1900), et celui de Lyautey, *Du rôle colonial de l'Armée* (1900), ont eu une influence considérable sur les générations subséquentes d'officiers français chargés de mener des guerres coloniales²².

Les Britanniques ont également élaboré une doctrine pour lutter contre

les insurrections au sein de leur empire. Sir Robert Groves Sandeman, administrateur de la frontière du nord ouest en Inde à la fin des années 1800, a mis au point un système de pacification²³. Cela dit, la contribution britannique la plus importante à la doctrine de COIN a sans doute été l'ouvrage *Petites guerres* (1896) du Major Charles E. Callwell. Portez une attention particulière à la définition de « petites guerres » de Callwell : « campagnes entreprises pour étouffer des révoltes et des guerres de guérillas dans toutes les parties du monde où des armées organisées luttent contre des adversaires qui ne se risquent pas contre elles en rase campagne²⁴ ». Les travaux de Callwell ont été révisés et publiés de nouveau en 1899 (à l'époque de la guerre des Boers), et une fois de plus en 1906²⁵.

Les Britanniques ont développé une culture de guerre coloniale où l'importance était accordée aux opérations à petite échelle, au faible nombre de pertes et aux petites victoires plutôt qu'aux opérations lourdes de grande envergure. Cette philosophie, sans doute tirée de l'expérience pratique sur le terrain, a également été façonnée en partie parce que les Britanniques n'avaient pas le choix de « voir petit ». L'Armée britannique était petite et elle était répartie dans tout l'Empire. Il est également évident que les Britanniques attachaient une grande importance au combattant individuel, peut-être même davantage qu'au « système », lorsqu'ils menaient des opérations de COIN²⁶.

Les Britanniques ont mené de nombreuses campagnes de COIN tout au long du XXe siècle (voir l'annexe A). Ils ont élaboré une doctrine complète pour gérer ce problème, et l'ont mise en pratique dans des endroits comme la Palestine, la Malaisie, Aden et Oman. En 1949, le ministère de la Guerre (War Office) avait déjà publié les ouvrages *Imperial Policing and Duties in Aid of the Civil Power*, mais malgré cela, l'armée britannique a dû réapprendre ces leçons en Malaisie, au Kenya, en Irlande du Nord et ailleurs. Il est courant de croire que les Britanniques mettaient en pratique le principe de la force minimale au cours des guerres de décolonisation, mais cette théorie a été contestée récemment²⁸. Les campagnes de COIN de décolonisation étaient des entreprises difficiles et d'une rare violence. Par exemple, les Britanniques au Kenya ont eu recours aux exécutions capitales judiciaires (environ 4 000), aux déportations forcées, aux camps déplacés, à l'internement de masse et aux punitions de groupe, notamment aux actes d'humiliation publique²⁸.

Le Corps des Marines des États-Unis a également acquis une vaste expérience dans l'exécution de campagnes de COIN aux Philippines et au cours des « guerres de bananes » qui ont eu lieu de 1901 à 1934, notamment en

Haïti, au Nicaragua et en République dominicaine. En 1935, le Corps des Marines des États-Unis a publié l'ouvrage *Small Wars Manual*, un guide officiel sur les opérations de pacification reposant sur son expérience dans les Caraïbes et en Amérique centrale. L'ouvrage de Callwell intitulé *Petites guerres* a également influencé le manuel des Marines²⁹. La dernière édition de *Small Wars Manual* a été publiée en 1940, mais les leçons de pacification durement apprises se sont estompées au cours de la Seconde Guerre mondiale lorsque le Corps des Marines des États-Unis s'est concentré alors sur la guerre amphibie. La valeur de ce manuel a continué de s'éroder lorsque, au début de la guerre froide, le gouvernement américain a délaissé le Corps des Marines comme arme de prédilection pour ses « petites guerres » en faveur des opérations secrètes dirigées par la CIA³⁰.

Le Corps des Marines avait sans doute une longueur d'avance sur l'armée américaine quant à sa volonté de conceptualiser les techniques de COIN, même au beau milieu de l'époque de la guerre froide; le Corps des Marines a publié de nouveau l'ouvrage *Small Wars Manual* en 1987. Malgré la publication du manuel de campagne 31 21 de l'armée américaine intitulé *Guerrilla Warfare and Special Operations* en septembre 1961, le président John F. Kennedy n'était pas satisfait quant au niveau d'efforts déployés par l'armée pour lutter contre les insurrections communistes. Au cours de la première année de son mandat, il a attiré l'attention sur les insurrections, demandant à ses principaux conseillers [Traduction] « Que faisons nous au sujet des guérillas? ». Lorsque le président de l'Instance collégiale des chefs d'état major des États-Unis (Joint Chiefs of Staff), le Général Maxwell Taylor, a répondu au président Kennedy que les bons soldats étaient formés pour effectuer toutes sortes de tâches et que l'armée américaine n'avait pas à se soucier des situations spéciales, le président n'était pas satisfait³¹. Malgré les pressions du président Kennedy, l'armée américaine est néanmoins entrée dans le conflit au Vietnam avec une doctrine embryonnaire pour lutter contre les insurrections, à l'exception de ce qui avait été réalisé en collaboration avec la *Special Warfare School* à Fort Bragg (berceau des forces spéciales, les bérets verts).

Comme vous le constatez à la lumière de ce très bref survol, les armées françaises, britanniques et américaines combattent les insurrections depuis longtemps et ont chacune développé des approches doctrinales différentes. L'expérience du Canada en matière d'insurrections comprend les invasions des Feniens de 1866 à 1871, la Rébellion des métis de la rivière Rouge de Louis Riel en 1870, au Manitoba, la Rébellion du Nord Ouest de 1885, la crise du *Front de libération du Québec* (FLQ), au Québec, en 1970, et la crise d'Oka de 1990. Toutefois, ces expériences n'ont jamais été consignées dans une doctrine officielle et

durable. Malheureusement, les écrits du Général Sir William C. Heneker, un officier canadien qui a servi dans le cadre de nombreuses campagnes avec l'armée britannique en Afrique occidentale de 1896 à 1906, sont tout à fait inconnus de l'armée moderne. Il serait bon que vous consultiez l'ouvrage *Bush Warfare: The Early Writings of General Sir William C.G. Heneker, KCMG, DSO*, publié récemment. Une meilleure connaissance de nos expériences passées à l'égard des insurrections vous permettra de mieux comprendre la doctrine de COIN typiquement canadienne développée par l'Armée canadienne au cours de la dernière décennie en Afghanistan.

Notes

¹ Franklin B. Miles, « Asymmetric Warfare: An Historical Perspective », Carlisle (Pennsylvanie), U.S. Army War College, 1999, p. 2-3. Le terme « asymétrique », tel qu'il est appliqué au domaine des conflits, est utilisé depuis au moins 35 ans. Voir Andrew Mack, « The Concept of Power and Its Uses in Explaining Asymmetric Conflict », Londres, Richardson Institute for Conflict and Peace Research, 1974, et « Why Big Nations Lose Small Wars: The Politics of Asymmetric Conflict », *World Politics*, vol. 27, no 2, janvier 1975, p. 184-185.

² Thomas M. Huber, dir., *Compound Warfare: That Fatal Knot*, Fort Leavenworth (Kansas), Command and General Staff College, 2002, p. 1.

³ B GL 323 004/FP 004 *Opérations de contre-insurrection*, 2008, p. 1-3.

⁴ Robert B. Asprey, *War in the Shadows: The Guerrilla in History*, vol. 1, édition révisée, Londres, Macdonald & Janes, 1975, p. xi.

⁵ *Opérations de contre-insurrection*, p. 1-1 à 1-2.

⁶ U.S. Department of National Defence, *Irregular Warfare (IW) Joint Operating Concept (JOC)*, 11 septembre 2007, p. 5.

⁷ Frank Barnett, B. Hugh Tovar et Richard Schultz, dir., *Special Operations in U.S. Strategy*, Washington (D.C.), National Defense University Press, 1984, p. 30.

⁸ David Silverstein, « Preparing America to Win Low-intensity Conflict », *Background: The Heritage Foundation*, no 786, août 1990, p. 4.

⁹ L'approche de la « tache d'huile » ou de la « nappe d'huile » est sans doute attribuable au Général Louis Hubert Gonzalve Lyautey.

¹⁰ *Irregular Warfare (IW)*, Joint Operating Concept (JOC), annexe B, B-6.

¹¹ Lcol Richard E. Wiersema, « The Effects of Protracted War on Representative Government », USAWC Strategy Research Project, Carlisle Barracks, Pennsylvanie, 2005, p. 3.

¹² John Shy et Thomas W. Collier, « Revolutionary War » dans Peter Paret, dir., *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1986, p. 815-818.

¹³ FM 31 21, *Guerrilla Warfare and Special Forces Operations*, septembre 1961, p. 3.

¹⁴ Stephen L. Dyson, « Native Revolts in the Roman Empire », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 20, nos 2 3, 1971, p. 239-274.

¹⁵ John M. Dederer, « Making Bricks without Straw: Nathaniel Greene's Southern Campaigns and Mao Tse-Tung's Mobile War », *Military Affairs*, vol. 47, no 3, octobre 1983, p. 115 121; Steven E. Siry, *Greene: Revolutionary General*, Washington (D.C.), Potomac Books, 2006, p. 64.

¹⁶ Bruce Catton, *La guerre de Sécession*, Paris, Payot, 2002, p. 524.

¹⁷ James S. Corum, *Fighting the War on Terror: A Counterinsurgency Strategy*, St. Paul (Minnesota), Zenith Press, 2007, p. 14.

¹⁸ Abdul Haris Nasution, *Fundamentals of Guerrilla Warfare and the Indonesian Defence System, Past and Future*, Information Service Indonesian Armed Forces, 1958, p. 16.

¹⁹ L'ouvrage de Julian Paget, *Counterinsurgency Campaigning*, Londres, Faber, 1967, est peut-être le premier livre publié en Grande-Bretagne dans lequel on retrouvait le terme « contre-insurrection ». Voir Ian F. Beckett, « The Study of Counterinsurgency: A British Perspective », *Small Wars and Insurgencies*, vol. 1, no 1, avril 1990, p. 47-53.

²⁰ Baron Antoine Henri de Jomini, *Précis de l'art de guerre*, Paris, Éditions Champ Libre, 1977, p. 35 et p. 39; Carl von Clausewitz, *De la guerre*, traduit de l'allemand par le Lieutenant colonel De Vatry, édition révisée et complétée par Jean Pierre Baudet, Paris, Ivrea, 2000, p. 692.

²¹ Paddy Griffith, *Military Thought in the French Army, 1815-1851*, Manchester, Manchester University Press, 1989, p. 48-50.

²² Jean Gottmann, « Bugeaud, Gallieni, Lyautey : développement de la guerre coloniale française », dans Edward Mead Earle, dir., *Les maîtres de la stratégie*, vol. 1, Paris, Berger Levrault, 1980, p. 267.

²³ Le « système » de Sandeman comprenait plusieurs principes. Selon ce système, il fallait notamment connaître les tribus et se lier d'amitié avec elles, adhérer aux coutumes tribales, travailler en collaboration avec les chefs de tribu, et lier les tribus au gouvernement grâce à des services fournis par les tribus qui devaient être payés par le gouvernement. Les moyens pacifiques et les limites régissant l'utilisation de la force étaient des éléments essentiels, certes, mais Sandeman estimait que la disponibilité d'une puissance importante était requise comme moyen de dissuasion fondamental. Christian Tripodi, « "Good for one but not the other"; The "Sandeman System" of Pacification as Applied to Baluchistan and the North-West Frontier, 1877-1947 », *The Journal of Military History*, vol. 73, no 3, juillet 2009, p. 767-802.

²⁴ C.E. Callwell, *Petites guerres*, Paris, Economica, 1998, p. 1.

²⁵ Beckett, « The Study of Counterinsurgency », p. 48-49. Voici d'autres ouvrages britanniques sur la doctrine qui ont été publiés au cours des années subséquentes, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : *Imperial Policing* (1934) de Sir Charles Gwynn ainsi que *Notes on Imperial Policing* (1934) et *Duties in Aid of the Civil Power* (1937) du ministère de la Guerre (War Office).

²⁶ Lieutenant colonel Robert M. Cassidy, « The British Army and Counterinsurgency: The Salience of Military Culture », *Military Review*, mai-juin 2005, p. 54.

²⁷ Bruno C. Reis, « The Myth of British Minimum Force in Counterinsurgency Campaigns during Decolonization (1945-1970) », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 34, no 2, avril 2011, p. 245-279.

²⁸ Caroline Elkins, *Imperial Reckoning: The Untold Story of Britain's Gulag in Kenya*, New York, Owl Books, 2005.

²⁹ Allan R. Millett, *Semper Fidelis: The History of the United States Marine Corps*, New York, Macmillan, 1980, p. 263.

³⁰ Pour avoir un excellent aperçu de la lenteur avec laquelle l'armée américaine a reconnu la nécessité de développer une doctrine COIN, voir Andrew F. Krepinevich Jr., *The Army and Vietnam*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1986, chapitre 2, ainsi que Michael A. Hennessy, *Strategy in Vietnam: The Marines and Revolutionary Warfare in I Corps, 1965-1972*, Westport (Connecticut), Praeger, 1997.

³¹ Krepinevich, *The Army and Vietnam*, p. 30.

CHAPITRE 3

L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

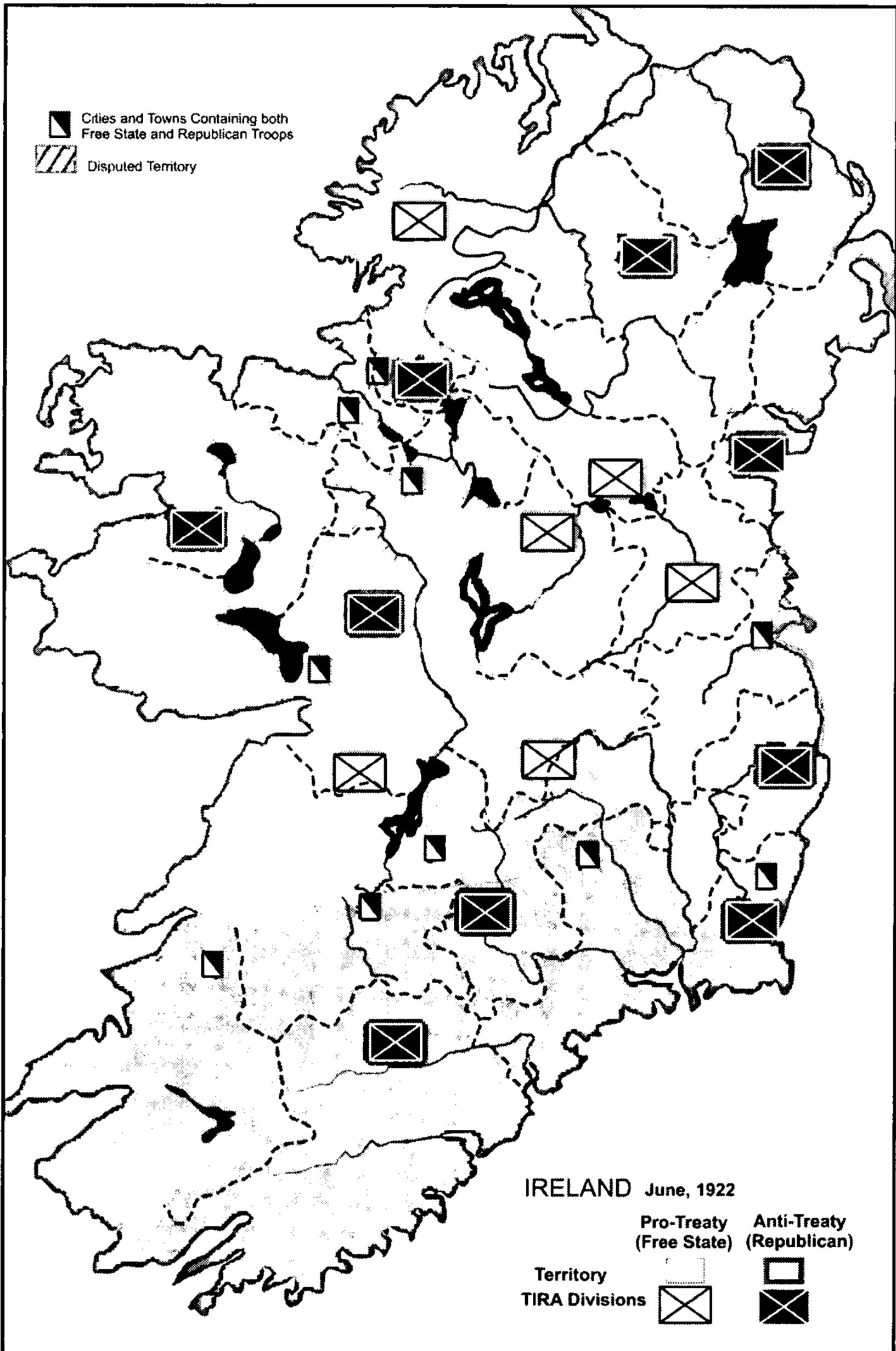
La plupart des insurrections du XXe siècle tirent leurs origines de la période de l'expansion coloniale du XIXe siècle, ou de la période antérieure à cette dernière. La lutte pour l'Afrique et la division de l'Asie en colonies ou en sphères d'influence par les puissances européennes ont établi le cadre des mouvements de résistance nationaux et des insurrections du XXe siècle. La guerre d'Afrique du Sud ou la guerre des Boers compte parmi les premières guerres du XXe siècle. Lorsque cette guerre a éclaté, il s'agissait d'une guerre classique au cours de laquelle les forces pour un État Africaneer libre ont envahi la colonie britannique sud africaine afin d'éviter qu'il y ait davantage d'incursions dans ce qu'elles considéraient comme des terres traditionnelles. En mai 1900, une victoire de la Grande-Bretagne semblait sur le point de se concrétiser. Piet Cronje, un commandant boer, avait capitulé et Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange, avait été prise. Or, c'est à ce moment là que le président Paul Kruger a annoncé que la guerre ne faisait que commencer.

Les Boers avaient décidé de mener une guérilla puisqu'il s'agissait d'une solution pratique sur le plan militaire, même si ce projet soulevait des doutes sur le plan moral. Il ne s'agissait pas d'une guerre « civilisée¹ ». Les Britanniques ont eu une réaction méprisante face à cette nouvelle guerre. La deuxième phase de la guerre des Boers s'est échelonnée approximativement de mars 1901 à mai 1902 et a été caractérisée par l'emploi de forces de raid légères boers qui étaient appelées « commandos ». Les Britanniques ont réagi en ayant recours à leurs propres forces de raid légères, mais ont ajouté des mesures de contrôle des populations appelées camps de concentration, la destruction d'agglomérations rurales par la mise à feu de fermes, le contrôle de l'approvisionnement alimentaire et des lignes défensives fixes pour priver les « commandos » de leur liberté de mouvement, mesure appuyée par des blockhaus défensifs.

Voyons maintenant un exemple tout à fait différent survenu au cours de la même période. L'armée américaine, sous le commandement du Général Jacob H. Smith, appuyé par le Corps des Marines des États-Unis, a mené une campagne de pacification sans pitié sur l'île de Samar en 1901. Il a eu recours à des déportations, au meurtre de prisonniers et d'enfants, à la mise à feu de villages et à la destruction de cultures et du bétail. Le Général Smith a mené cette opération en vertu de l'Ordre général no 100 du Général Arthur MacArthur (le père de Douglas MacArthur), ordre qui datait de la guerre de Sécession et permettait aux commandants d'exécuter des partisans et des guérillas, et de les soumettre à la déportation et à l'emprisonnement sommaire². L'insurrection aux Philippines a été vaincue en 1902, mais la dureté de la campagne de COIN peut difficilement être transmise comme leçon pour les efforts de COIN modernes; en effet, de nombreuses tactiques anciennes sont aujourd'hui considérées comme illégales ou moralement inacceptables par les FC, le public et nos alliés.

Lorsque la Première Guerre mondiale a éclaté, l'armée de l'Empire ottoman combattait déjà une insurrection depuis trois ans au Yémen. En 1915, les Ottomans combattaient également une insurrection arménienne³. En Afrique de l'Est, les Allemands livraient une guerre non classique contre les forces de l'Empire britannique loin du front occidental. Le Lieutenant colonel Paul von Lettow Vorbeck commandait la garnison de l'Afrique de l'Est qui comptait peut-être 3 500 soldats allemands et 12 000 Africains. En menant une campagne hautement mobile semblable à celle menée par les Boers, Lettow Vorbeck, n'ayant aucun espoir d'obtenir de l'aide ou des renforts de l'extérieur, a réussi à attirer et à confondre une force britannique composée de plus de 350 000 soldats⁴. Toute référence à l'armée britannique au cours de la Première Guerre mondiale évoque immédiatement les images d'une guerre de tranchées. C'était certainement le type de guerre prédominant, mais les Britanniques ont mené simultanément au cours de cette période une guerre classique bien connue contre les Français, ont livré bataille à Lettow Vorbeck en Afrique de l'Est, ont appuyé une guérilla en Arabie contre les Turcs, et ont réprimé une insurrection en Irlande. Cette insurrection irlandaise sera en fait la première des deux insurrections que nous étudierons dans le présent chapitre.

Le soulèvement de Pâques et la guerre anglo irlandaise, 1916-1921



Aperçu

Le soulèvement de Pâques de 1916, dirigé par la Fraternité républicaine irlandaise [Irish Republican Brotherhood (IRB)], mais composé principalement de membres des Irish Volunteers (IVF), a été supprimé rapidement et sans pitié par l'armée britannique. Les origines du soulèvement de Pâques requièrent une brève explication puisqu'elles révèlent la source des revendications et de la préparation militaire ayant eu lieu avant l'éclatement de la rébellion ouverte. À partir de la fin des années 1890, la relation constitutionnelle unissant l'Irlande à la Grande-Bretagne a été au cœur de discussions politiques continues entre l'Irlande et la Grande-Bretagne. Alors qu'un gouvernement responsable avait été dévolu au Canada et à l'Australie, aucune relation parlementaire semblable n'était prévue en Irlande. Dans ce pays, la faction qui souhaitait l'établissement d'un parlement national était appelée le mouvement Home Rule (mouvement pour l'autonomie gouvernementale). Le Parlement britannique a proposé l'adoption du projet de loi Home Rule, lequel a été adopté en 1913. Toutefois, lors du déclenchement de la guerre en août 1914, le Parlement britannique a suspendu la promulgation de ce projet de loi. Cette suspension allait constituer une revendication importante lors du soulèvement des nationalistes irlandais en 1916. Ces derniers étaient également très fâchés en raison des lourdes pertes que les troupes irlandaises avaient subies en France, des décès qui n'avaient pas bénéficié du même type de représentation politique que les Canadiens et les Australiens.

Si les Britanniques avaient décidé de suspendre le projet Home Rule, c'était notamment parce qu'ils craignaient que des conflits armés généralisés éclatent en Irlande si le Parlement britannique agissait trop rapidement, même si le parti au pouvoir dépendait des votes des membres du Parlement d'un ensemble précis de circonscriptions irlandaises pour conserver la majorité. Plus précisément, l'Irlande, comme la plus grande partie de l'Empire britannique, a assisté à l'apparition d'un grand nombre de milices armées, motivée en partie par l'expérience des commandos boers. Comme ce fut le cas au Canada, un grand nombre de régiments ont été levés en Irlande grâce aux souscriptions publiques avant la Première Guerre mondiale; on comptait 100 000 personnes au sein de la Force volontaire d'Ulster [Ulster Volunteer Force (UVF)] et des milliers d'autres dans l'IRB et d'autres milices. Ces forces n'ont pas toutes été levées le long de lignes sectaires, mais à la veille de la promulgation du projet Home Rule, le dirigeant de l'UVF a fait savoir que ses forces allaient résister à tout effort visant le transfert de leurs représentants à un parlement « irlandais ». Le chef des forces militaires britanniques en Irlande a indiqué au gouvernement que ses officiers n'allaient pas recourir à la force contre les membres de l'UVF. Compte tenu de

cette impasse, le gouvernement a choisi de faire preuve de prudence et a suspendu le projet de loi Home Rule.

Cette mesure a apaisé les inquiétudes de l'UVF, mais les dirigeants de l'IRB et d'autres milices estimaient que le Parlement britannique les avait laissé tomber. Le mécontentement grandit alors que le recrutement effectué par la Grande-Bretagne en France et en Flandre s'intensifiait en fonction de l'ampleur des pertes. Les dirigeants de l'IRB ont planifié une insurrection plutôt classique et conventionnelle pour la fin de semaine de Pâques de 1916. Même s'il était devenu évident que leurs plans visant un soulèvement national étaient compromis, ils ont poursuivi leurs efforts afin qu'ait lieu un soulèvement à Dublin, la capitale. Après s'être rapidement emparées du bureau central des postes et avoir déclaré une « république », ces forces ont été écrasées par l'armée britannique en quelques jours. En vertu des pouvoirs de la loi martiale, les forces britanniques ont arrêté quinze des dirigeants et les ont exécutés sans procès. Le soulèvement n'a pas connu un grand succès, mais les forces britanniques ont perdu beaucoup de soutien en raison de ce seul acte, lequel a donné naissance à un mouvement de résistance plus radical et cohésif. Même si le soulèvement a été une défaite écrasante pour l'IRB, il a contribué au progrès du mouvement nationaliste et a permis d'attirer de nouveaux membres.

Les membres restants de l'IRB et de l'UVF se sont regroupés à la suite du soulèvement, mais ils se sont abstenus de poser tout geste hâtif avant la fin de la Première Guerre mondiale. Au cours de l'année 1919, ils ont mené une campagne de guérilla de plus en plus violente. Les Irish Volunteers [qui allaient bientôt être connus sous le nom de l'Armée républicaine irlandaise (IRA)] étaient habilement menés par Michael Collins. Ils ont fait la guerre à la police locale, à la Police royale irlandaise [Royal Irish Constabulary (RIC)], qui était le seul corps de police armé au Royaume Uni, ainsi qu'à l'armée britannique. L'IRA était l'aile militaire du mouvement nationaliste. Elle relevait d'un « gouvernement provisoire » composé de ses propres représentants élus et, sous le commandement de Collins, a mis sur pied un vaste réseau de renseignements et de soutien financier. Collins tentait de sortir la police de la campagne et de mettre sur pied une administration politique parallèle possédant ses propres tribunaux, sa propre police et son propre régime fiscal. Sur le plan tactique, les unités de l'IRA ont formé des « colonnes volantes », ce qui, une fois de plus, témoignait de l'influence des commandos boers, qui attaquaient les postes de police et repoussaient les policiers vers les villes. Ces opérations n'ont jamais pris une grande ampleur, mais les Britanniques étaient fatigués de la guerre, sans compter que les coûts rattachés à la suppression de ces forces étaient élevés sur les plans financier et

moral. Des couvre-feux, une loi martiale, des détentions sans procès, des arrestations massives, la destruction de maisons appartenant à des personnes qu'on soupçonnait être de la guérilla ou comptant parmi ses partisans, et l'emploi de forces paramilitaires armées, et non de l'armée et de la police, comptaient parmi les tactiques employées par les Britanniques (en effet, la pratique israélienne courante qui consiste à détruire les maisons de suspects repose sur ces pratiques britanniques, qui ont également été utilisées par la suite en Palestine). L'IRA a également eu recours à des tactiques brutales contre les « collaborateurs », brûlant un grand nombre de leurs maisons et tuant les personnes soupçonnées d'être des collaborateurs et des agents.

Puisque le Parlement britannique avait déjà accepté le projet Home Rule, et compte tenu de l'option présentée par le commandant des forces britanniques en Irlande selon laquelle il pouvait vaincre la rébellion si on lui donnait carte blanche ainsi que des pouvoirs d'exécution sommaire des suspects, le gouvernement a opté pour la voie des négociations. Le contrôle des forces de sécurité intérieure, particulièrement des auxiliaires paramilitaires, s'est avéré problématique. En mars 1920, ces forces ont exécuté le maire de Cork, la troisième ville en importance d'Irlande. Cette exécution a été suivie d'un incident majeur la même année, lorsqu'un groupe d'auxiliaires paramilitaires s'est livré à des actes de violence aveugle, causant une émeute et un incendie majeur qui a détruit le centre de la ville. Devant choisir entre une politique d'impitoyabilité accrue ou de compromis, le cabinet britannique a choisi de négocier. Les recherches modernes ont clairement démontré que l'IRA ne comprenait que 4 000 membres lorsque les négociations ont commencé. Ses effectifs ont ensuite augmenté pour presque décupler après six mois de négociation. Ceci ne devrait pas être surprenant. Compte tenu de la composante psychologique de telles guerres, la grande majorité d'une population choisira de ne pas afficher ses préférences si sa sécurité personnelle est en jeu. Il s'agit d'une situation vue à maintes reprises au cours des insurrections. Les négociations n'ont pas porté leurs fruits, ni pour Collins, qui est décédé au cours de la guerre civile irlandaise qui s'en est suivie, en 1921-1922, ni pour la population d'une Irlande divisée où la division confessionnelle et le conflit entre le « Nord » et le « Sud » se sont poursuivis dans l'ère moderne. Cela dit, ce cas illustre les conséquences graves découlant de la manière dont la Grande-Bretagne a mené sa campagne de COIN.

Lecture recommandée

- Townshend, Charles. « The Irish Republican Army and the Development of Guerrilla Warfare, 1916-1921 », *The English Historical Review*, vol. 94, no 371, avril 1979, p. 318-345.

Observations clés

- Au départ, les républicains irlandais utilisaient peu les méthodes de guérilla. Cette situation a toutefois changé après la défaite écrasante du soulèvement de Pâques de 1916. Après ce soulèvement, les républicains ont rejeté l'approche traditionnelle qui consistait à obtenir une révolte plutôt spontanée instiguée par un petit groupe allumant une étincelle révolutionnaire dans un milieu urbain, modèle qui fut employé plus tard par les Bolchéviques en Russie en 1917.
- L'IRA a attaqué le RIC pour obtenir des armes.
- Les compagnies de comté levées localement employaient des tactiques de guérilla.
- Elles n'ont pas connu beaucoup de succès lors des grandes opérations.
- L'instance gouvernementale irlandaise provisoire avait du mal à contrôler les forces militaires républicaines.
- Au moment de la trêve, la plupart des unités de l'IRA étaient mal organisées, peu efficaces et ne bénéficiaient pas de l'entière sympathie de la population, mais de larges bandes de terre rurales étaient sous leur contrôle.

La Grande révolte arabe, 1916-1918



Aperçu

S'étant vu confier la tâche de contribuer à la fomentation et à la consolidation de la résistance arabe contre le régime ottoman turc au cours de la Première Guerre mondiale, T.E. Lawrence a contribué à transformer des forces disparates et non coordonnées en une armée de guérilla qui a coûté aux « Turcs » le contrôle de l'Arabie centrale, en plus d'appuyer les objectifs des campagnes plus vastes des forces de « l'entente » britanniques et française dans la région. La réussite de Lawrence est notoire et a été abondamment étudiée par la suite, particulièrement en Irlande et, plus tard, en Chine. Votre prochaine lecture est un texte de Lawrence qui explique en grande partie son raisonnement. Son appréciation stratégique de la puissance relative des forces turques, sa reconnaissance de la façon dont elles étaient liées à leurs lignes de communications et la façon dont ses forces pouvaient filer comme le vent, cibler les faiblesses des

Turcs et éviter d'être impliquées dans des grandes opérations prolongées pour lesquelles les forces turques étaient adaptées, mais pas les siennes, demeurent une appréciation classique et précieuse puisqu'elle consigne un certain nombre d'attributs communs à cette forme de guerre. Une force rebelle peut toujours bénéficier de tels avantages contre un ennemi classique. Il convient de souligner son appréciation du facteur temps, du rôle de la distance géographique/physique et de la volonté comme facteurs stratégiques à considérer dans toute appréciation militaire.

Il convient également de noter que Lawrence a écrit en tant qu'insurgé, plus précisément en tant qu'insurgé prospère qui a joué un rôle dans une guerre classique plus vaste. Les écrits sur la conduite de l'insurrection, ou de mesures en faveur de l'insurrection, diffèrent des travaux qui expliquent comment mener la COIN, et le contexte est important. Il est possible que les problèmes liés à la conduite d'une campagne de COIN ne fassent pas appel aux mêmes techniques que celles employées par les insurgés, mais il est possible de trouver des arguments à l'effet contraire. Indépendamment de ce problème, Lawrence exerçait une influence particulière sur le Royaume Uni, et ses réalisations et son expérience ont eu une grande influence sur le militaire romantique Winston S. Churchill (sans compter le fait que Michael Collins lui avait offert une brigade de l'IRA). Churchill s'est inspiré de la légende de Lawrence pour mettre sur pied le Special Operations Executive (SOE) (force d'opérations spéciales) au cours de la Seconde Guerre mondiale, lui confiant la tâche d'embraser l'Europe d'une rébellion contre les occupants nazis. L'objectif consistait une fois de plus à faire en sorte qu'une petite force accomplisse de grandes choses en utilisant le terrain, le renseignement et la mobilité pour confondre une force militaire classique bien ordonnée. L'objectif ne consistait pas à prendre et à tenir du terrain, mais plutôt à miner la volonté des forces ennemies, à entraver leur liberté de mouvement et à empêcher ces forces d'appuyer une campagne classique, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

Lecture recommandée

- Lawrence, T.E. « The Evolution of a Revolt », *Army Quarterly and Defence Journal*, vol. 1, no 1, octobre 1920, p. 1-22.

Observations clés

- Lawrence a élaboré trois éléments de guerre, soit l'aspect « algébrique » des choses (ce qu'il appelait également les éléments hécastiques [mathématiques]) qui était purement scientifique, l'élément biologique de la vie (ce qu'il appelait la bionomie) qui touchait l'humanité, et l'élément psychologique des idées (ce qu'il appelait la diathétique), la propagande et la motivation.
- Il ne voyait pas l'utilité d'attaquer l'ennemi simplement parce qu'il était là. Il mettait plutôt l'accent sur la destruction du « matériel ».
- Lawrence évitait les batailles rangées.
- Il mettait l'accent sur la nécessité d'acquérir des renseignements parfaits de manière à mener une guerre de détachement et non une guerre visant à maintenir le contact.
- Il croyait que la guerre était géographique et calculait (algébriquement) les forces dont les Turcs avaient besoin pour contrecarrer ses actions. Il attachait une très grande importance à l'occupation du territoire.
- La vitesse et le temps étaient les plus grands atouts à sa disposition, et non la puissance de feu, qui lui donnaient une force stratégique, et non tactique.
- Ses forces de guérillas menaient toujours leurs opérations sans lignes de communications fixes puisque les Arabes n'avaient aucun matériel à perdre et donc, rien à protéger.
- Il attachait une grande importance à l'étude de la structure tribale, de la religion, des coutumes sociales et des langues arabes. De cette façon, il respectait le principe de COIN de l'Armée de terre canadienne qui consiste à comprendre la dynamique complexe de l'environnement plus large, mais du point de vue des insurgés. Il exerçait une influence sur ses alliés locaux par la suggestion et l'exemple plutôt qu'en les dirigeant autoritairement et en faisant le travail pour eux.

Autres sources d'intérêt

Selth, Andrew. « Ireland and Insurgency: The Lessons of History », *Small Wars and Insurgency*, vol. 2, no 2, 1991, p. 299-322.

Bowden, T. « The Irish Underground and the War of Independence, 1919-1921 », *Journal of Contemporary History*, vol. 8, no 2, avril 1973, p. 3-23.

Tarver, Linda J. « I Wisdom's House: T.E. Lawrence in the Near East », *Journal of Contemporary History*, vol. 13, no 3, juillet 1978, p. 585-608.

Lawrence, T.E. *Les sept piliers de la sagesse*, plusieurs dates et éditeurs. Churchill estimait qu'il s'agissait là d'un des meilleurs ouvrages en anglais.

English, John A. Lieutenant colonel (à la retraite), « Kindergarten Soldier: The Military Thought of Lawrence of Arabia », *Military Affairs*, vol. 41, no 1, janvier 1987, p. 7-11.

Notes

¹ Thomas Pakenham, *The Boer War*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1979, p. 472.

² Allan R. Millett et Peter Maslowski, *For the Common Defense: A Military History of the United States of America*, New York, The Free Press, 1984, p. 295.

³ Edward J. Erickson, « Bayonets on Musa Dagh: Ottoman Counterinsurgency Operations – 1915 », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 28, no 3, juin 2005, p. 529-548.

⁴ Correlli Barnett, *Britain and Her Army, 1509-1970: A Military, Political and Social Survey*, Boston, Little, Brown & Company, 1976, p. 155.

CHAPITRE 4

L'ÉPOQUE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Introduction

La guérilla était une caractéristique quasi-universelle de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'est développée dans tous les pays d'Europe qui étaient occupés par les Allemands et dans presque tous les pays de l'Extrême-Orient qui étaient occupés par les Japonais. Après la chute de la France et l'évacuation de Dunkerque au cours de l'été 1940, les Britanniques, les Canadiens ainsi que d'autres membres de l'Empire devaient affronter l'Allemagne et l'Italie seuls. Les Britanniques ont également été chassés de la Norvège et de la Grèce. N'ayant aucun pied-à-terre en territoire continental européen et disposant de capacités limitées de bombardement à long rayon d'action, la Grande-Bretagne pouvait difficilement frapper l'Allemagne directement. En raison de cette faiblesse, Churchill a mis sur pied le Special Operations Executive (SOE) pour [Traduction] « coordonner toute action, sous forme de subversion et de sabotage, contre l'ennemi à l'étranger » pour harceler les Allemands et miner leur volonté en préparation d'un retour éventuel en force, quelque part sur le continent.

Même si le ministère de la Guerre britannique (British War Office) n'avait pas institutionnalisé les leçons tirées du succès de Lawrence au cours de la Grande révolte arabe lors de la Première Guerre mondiale, il a développé une doctrine sur la guérilla. Le ministère de la Guerre britannique a publié l'ouvrage Military Training Pamphlet No. 54: Guerrilla Warfare en août 1942, dans lequel on lit ce qui suit :

[Traduction]

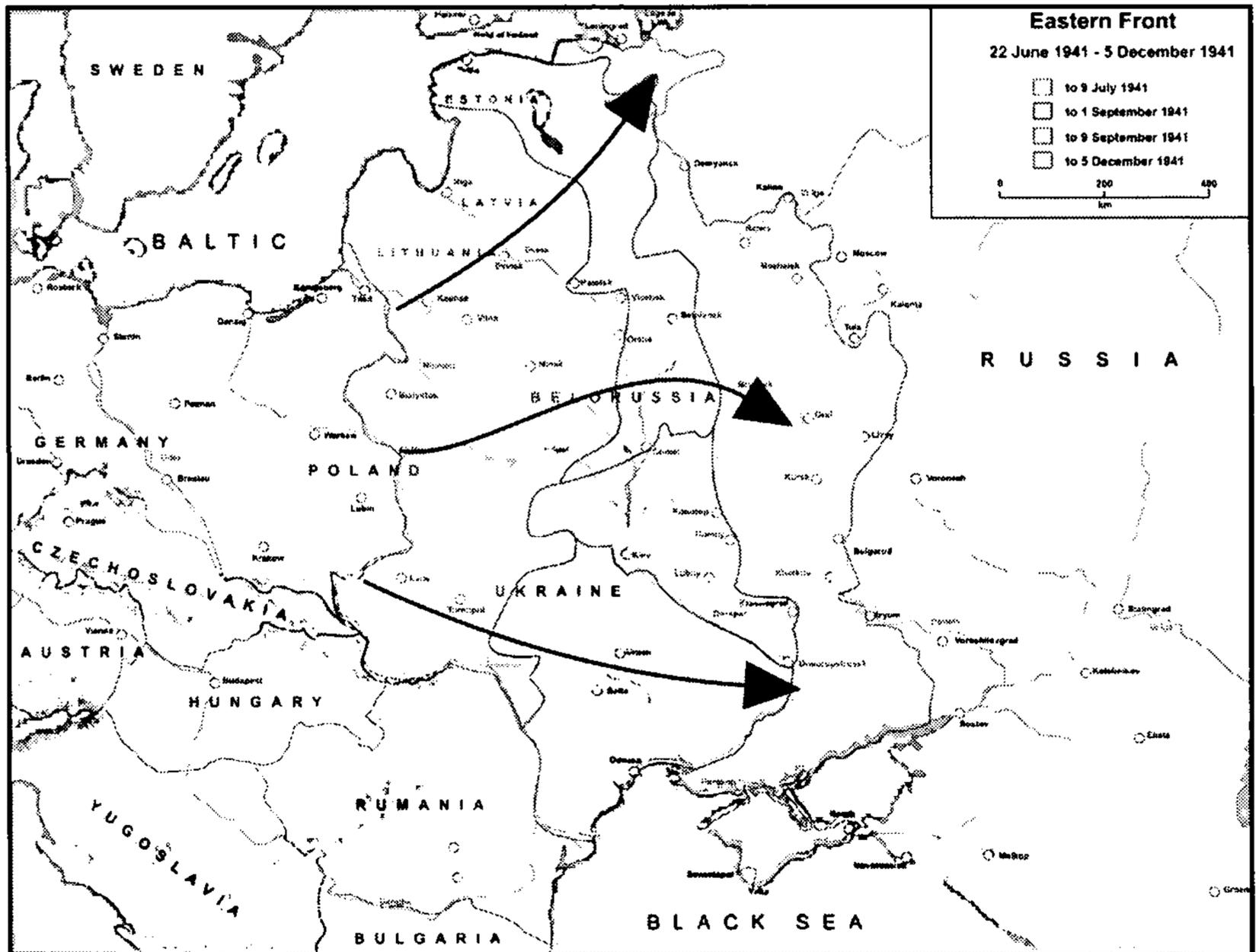
Lorsque les guérillas ont fini par obtenir du succès [...], la victoire a été obtenue grâce à l'intervention des forces régulières, mais jusque-là, elles avaient toujours reposé, comme les guérillas guérillas d'aujourd'hui, sur la bonne volonté et le soutien des habitants, ainsi que sur l'existence de terrain inaccessible, ou sur leur capacité de disparaître de la scène de leurs activités à leur gré.

La demande qu'a présentée Churchill au SOE visant à mettre l'Europe à feu a été prise au sérieux par tous les alliés participant à la lutte contre la tyrannie du régime nazi en Europe et de l'Empire du Soleil levant en Asie. Les partisans soviétiques, les partisans yougoslaves (communistes et non communistes), les Français, les Hollandais, les Grecs et les « résistants » italiens bénéficiaient tous des agents et de l'aide militaires des Britanniques et des Américains. De petites équipes spécialement formées, désignées sous le nom de Jedburgh, étaient larguées avec des radios sans fil pour aider la Résistance. Les Jedburgh travaillaient dans un cadre géographique non défini et ne tenaient compte d'aucune affiliation politique. Avec plus ou moins de succès, les combattants de la résistance des pays occupés ont lancé un large éventail d'opérations de subversion, de recherche de renseignements et de sabotage. Ils ont servi de multiplicateur de force important pour les puissances alliées classiques puisqu'ils opéraient dans un territoire occupé et qu'ils ont mené une guerre de faible intensité efficace par factions interposées dans un environnement de combat classique plus vaste. Dans l'ensemble, leur influence stratégique demeure discutable. Cela dit, ils ont harcelé et accaparé un nombre important de soldats allemands et japonais, surtout en Europe orientale et en Extrême Orient.

De nombreuses forces d'opérations spéciales doivent leur existence à la Seconde Guerre mondiale. La Grande-Bretagne a envoyé sur le terrain un grand nombre de commandos et de formations de raid inhabituels ou uniques pour porter le combat derrière les lignes ennemies sur des cibles importantes. Ces opérations ont permis de maintenir la pression bien au delà du front immédiat, en plus de servir en quelque sorte de force constituée ou de stratégie de Fabian, surtout avant les débarquements en

Italie et en Normandie. L'origine du Special Air Service (SAS) et du Special Boat Service (SBS) remonte aux opérations britanniques dans les théâtres d'opérations de l'Afrique du Nord et de la Méditerranée. Le Long Range Desert Group (LRDG) britannique a mené ses opérations dans le Nord de l'Afrique, alors que le Long Range Penetration Group, composé des Chindits (Chinthe) et les Merrill's Marauders (les Maraudeurs de Merrill) , menaient ses opérations loin derrière les lignes japonaises en Birmanie. Alors que les alliés ont mené une guerre combinée efficace, on ne peut pas en dire autant des Allemands. Ces derniers n'avaient aucune force équivalente aux combattants de la résistance postés derrière les lignes alliées, bien qu'ils aient fait une piètre tentative pour mener une guérilla en Allemagne vers la fin de la guerre. Les mouvements de résistance et le rôle des forces d'opérations spéciales sont souvent négligés lors des discussions portant sur les batailles et les campagnes importantes de la Seconde Guerre mondiale. Bien longtemps avant que les alliés occidentaux retournent en Europe, la campagne de bombardement stratégique était considérée comme un « second front », qui servait de complément au front oriental. En réalité toutefois, le mouvement de résistance peut-être considéré comme un front en soi, et, en étudiant en détail l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, il est encore possible d'en retirer des leçons au profit des forces de COIN modernes.

La Wehrmacht et la guerre partisane, 1939-1945



Aperçu

Même si la guerre partisane n'était pas étendue en 1941 au cours de l'opération BARBAROSSA, soit l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne, son intensité et son étendue se sont accrues rapidement. À la mi-août 1942, vu l'incapacité de la Wehrmacht de contenir la *Bandenbekämpfung* (guerre anti-partisane), Hitler a déclaré ce qui suit dans la Directive no 46 du führer : « Les abus du terrorisme dans l'Est ont pris, au cours des derniers mois, des proportions qui ne sont plus supportables ». En Yougoslavie, les Allemands ont consacré des forces importantes pour combattre les partisans de Josip Broz (nom de guerre – « Tito »). L'activité partisane s'est intensifiée de façon spectaculaire en Italie après la capitulation du pays. Le Feld maréchal Albert Kesselring, commandant en chef du Sud Ouest, appelait ce type d'activité une [Traduction] « forme dégénérée de guerre » ajoutant « qu'en temps de paix, les forces armées allemandes n'avaient reçu ni formation ni instruction relative à ce type de guerre, et qu'elles n'étaient donc pas prêtes à combattre la menace grandissante en Italie ». En France, la résistance française a apporté une contribution importante à l'invasion en menant des activités de sabotage de toutes sortes, alors qu'en Pologne,

le soulèvement de Varsovie en juillet 1944 a été la seule insurrection urbaine importante au cours de la guerre. Les Allemands ont réprimé cette insurrection en octobre au prix de 11 000 blessés et tués; et le nombre de Polonais tués est estimé à environ 200 000.

Lecture recommandée

- Walter Laqueur, « The Twentieth Century (II): Partisans Against Hitler », dans *Guerrilla: A Historical and Critical Study*, Boston, Little, Brown, 1976, p. 202-238.

Observations clés

- L'effort principal des partisans consistait à perturber les lignes d'approvisionnement et de communications et à créer un climat général d'insécurité pour forcer les Allemands à détourner des forces du combat principal.
- Les Soviétiques ont créé un état major partisan central pour coordonner leurs activités. Cette mesure reflète le principe de l'Armée canadienne qui consiste à promouvoir l'unité de but pour coordonner l'action, mais du point de vue des insurgés.
- Les Allemands avaient beaucoup de mal à vaincre les partisans soviétiques en raison des vastes espaces et du manque de main d'œuvre.
- Pendant la plus grande partie de la guerre, les Allemands n'ont déployé aucun effort pour gagner les cœurs et les esprits des habitants des villages occupés. La politique raciale d'Hitler minait cette approche, particulièrement en Ukraine, pays qui aurait pu offrir une aide précieuse aux Allemands s'il n'avait pas fait l'objet d'un aussi mauvais traitement.
- Les opérations de guérilla faisaient partie d'une guerre classique plus vaste et visaient à appuyer cette dernière.
- Il a été plutôt facile pour les grandes puissances classiques d'appuyer les guerres par factions interposées.
- De nombreux partisans ont pris l'initiative de participer à un certain niveau de combat, mais ils étaient rarement insouciants au point de risquer leur destruction complète en prenant des mesures précipitées qui auraient pu entraîner une campagne trop généralisée ou efficace visant à les supprimer – p. ex. en poussant l'ennemi à vraiment les pourchasser, contrairement à la façon avec laquelle Lawrence avait mené le combat contre les forces turques.

Mao Zédong (Tsé Toung) en Chine, 1927-1949



Aperçu

Pour les puissances alliées, les guérillas et les insurrections ne constituaient qu'une forme de guerre secondaire et accessoire à leurs efforts. Toutefois, il y avait un théâtre des opérations dans lequel ce type de guerre était plus qu'un effort secondaire. En 1937, la Chine était occupée par les forces impériales japonaises. Deux mouvements militaires chinois très différents ont résisté à cette occupation. Les forces nationalistes Kuomintang (KMT), sous le commandement du général Chiang Kai-shek, ont livré l'essentiel des combats classiques, mais l'Armée populaire de libération (APL) communiste dirigée par le président Mao Zédong (Tsé-toung), a également combattu les envahisseurs japonais. Les forces de Chiang Kai-shek ont, en grande partie, anéanti le parti communiste en 1927. Mao a survécu à cette purge pour ensuite mener les éléments restants du parti communiste et, plus tard, diriger l'APL lors de la « Longue marche » pour échapper aux forces de Chiang Kai-shek. Mao a trouvé refuge dans la Chine profonde. À cet endroit, il a formulé son concept de guerre du peuple menée par des paysans chinois à la campagne, une philosophie diamétralement opposée au modèle marxiste axé sur une révolution prolétaire composée de travailleurs en milieu urbain, lequel fut une réussite en Russie en 1917. Lorsque la guerre contre les Japonais a pris fin en 1945, les forces de l'APL et du KMT se sont affrontées pour prendre le contrôle de la Chine. Mao a réussi à convertir son armée de guérilla en une armée prête et apte à livrer une guerre classique mobile. Les derniers membres du KMT ont été chassés de leur patrie et poussés de l'autre côté du détroit de Formose en 1949.

En général, Mao est considéré comme le père de la guérilla moderne. Un grand nombre de ses écrits ont été traduits en anglais et en français. Il a employé de nombreux termes pour décrire les formes de guerre auxquelles ses forces ont eu recours pendant la longue lutte armée qu'elles ont livrée. Les termes « guerre du peuple, guérilla, guerre prolongée et guerre révolutionnaire » ne sont pas toujours des synonymes. Mao n'a pas rédigé un seul document unifié pour expliquer ses méthodes, mais a plutôt écrit, pendant son long mandat, une série d'essais destinés à des audiences internes pour leur expliquer sa vision des différentes luttes, élaborant et soulevant parfois des arguments vraiment très spécifiques. Ayant reçu une éducation classique et marxiste, Mao a intégré dans ses écrits des références chinoises classiques ainsi que des références aux débats rattachés à la théorie marxiste qui, pour les personnes non initiées, peuvent facilement passer inaperçues ou être mal comprises. Des efforts ont été déployés dans un grand nombre des premières traductions de ses ouvrages pour enlever ces passages, mais de telles mesures ne rendent pas justice à son œuvre. Les ouvrages de Mao n'ont pas été écrits dans le but de devenir des œuvres in-

temporelles. En règle générale, Mao écrivait dans des circonstances précises pour répondre à des besoins immédiats, soit pour rehausser le moral de ses troupes en les motivant, malgré les échecs récents sur le terrain, soit pour appeler à la prudence et éviter les opérations d'envergure lorsque les circonstances n'étaient pas favorables, soit pour expliquer comment le parti pouvait gagner son long combat malgré l'obligation d'avoir à faire front commun avec le KMT. Cela dit, plusieurs éléments clés de la pensée de Mao semblent transcender les circonstances particulières de chaque ouvrage.

Mao avait compris que pour gagner, ses forces devaient survivre jusqu'à ce que des conditions gagnantes se présentent ou soient réunies. Il avait mobilisé la population pour le soutenir, lui et ses forces, contre le KMT et les Japonais. Il devait toutefois éviter de devenir assujéti à la doctrine militaire, surtout celle des communistes qui préféraient imiter le modèle soviétique, et éviter les diktats des penseurs militaires qui insistaient sans cesse sur l'importance de mener des opérations de plus grande envergure. Mao a souvent écrit que seule, la guérilla ne pouvait apporter la victoire. L'APL devait passer maître dans l'art de mener une guerre mobile et de positions classique pour vaincre un ennemi classique bien armé, mais il était trop risqué de précipiter un tel effort. Le principe premier de Mao était la survie du combat. Il a beaucoup écrit sur la nécessité de comprendre les conditions particulières du combat à tout moment donné ainsi que sur le besoin de toujours corriger le cap, peu importe les diktats de la théorie, de la doctrine ou du dogme. Ses écrits sur l'unité de la théorie et de la pratique, ce que les marxistes et d'autres érudits appellent la « praxis », témoignent de sa formation en tant qu'étudiant marxiste, mais le concept en soi n'est pas marxiste et devrait être considéré comme un outil analytique puissant pouvant servir à des tiers. Mao a utilisé cette méthode pour déterminer et expliquer comment les Japonais, par exemple, seraient toujours désavantagés par rapport à l'APL pendant leur occupation de la Chine. L'ouvrage de Mao intitulé « Problèmes stratégiques de la guerre de partisans contre le Japon » n'est qu'un exemple de ses nombreux écrits militaires qui n'ont été rendus publics en Occident qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Lecture recommandée

- Tsé-toung, Mao. « Problèmes stratégiques de la guerre de partisans contre le Japon », dans *Écrits militaires de Mao de chaque ouvrage.*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1964, p. 171-211.

Observations clés

- La guerre révolutionnaire de Mao comprenait, dans l'ordre, une guérilla, une guerre mobile ainsi qu'une offensive stratégique. L'approche de Mao a changé en fonction du temps et des circonstances. Vu sa capacité de céder du terrain pour gagner du temps, il a préservé ses forces et les a dirigées vers une phase défensive contre le KMT et les forces japonaises. Il a de plus mis sur pied ses forces combattantes pour la guérilla d'abord, pour la guerre quasi classique mobile ensuite, pour enfin réussir à mener une offensive stratégique classique.
- La guerre révolutionnaire visait à fomenter une révolution sociale, mais Mao s'opposait à toute action précipitée qui aurait pu coûter à ses forces l'appui populaire.
- La guerre prolongée était une guerre de résistance contre les envahisseurs japonais.
- Mao était en faveur de la mobilisation sociale par l'entremise du développement d'un réseau social et de la gestion des griefs sociaux, mais avec le contrôle d'un parti centralisé.

Autres sources d'intérêt

Biddiscombe, Perry. « "Freies Deutschland" Guerrilla Warfare in East Prussia, 1944-1945: A Contribution to the History of German Resistance », *German Studies Review*, vol. 27, no 1, février 2004, p. 45-62.

Shepherd, Ben et Juliette Pattinson. « Partisan and Anti Partisan Warfare in German Occupied Europe, 1939-1945: Views from Above and Lessons for the Present », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 31, no 5, octobre 2008, p. 675-693.

Shepherd, Ben. « With the Devil in Titoland: A Wehrmacht Anti-Partisan Division in Bosnia-Herzegovina, 1943 », *War in History*, vol. 16, no 1, 2009, p. 77-97.

Fuller, Colonel Francis F. « Mao Tse Tung: Military Thinker », *Military Affairs*, vol. 22, no 3, automne 1958, p. 139-145.

Katzenbach Jr, Edward L. et Gene Z. Hanrahan. « The Revolutionary Strategy of Mao Tse-Tung », *Political Science Quarterly*, vol. 70, no 3, septembre 1955, p. 321-340.

Dederer, John M. « Making Bricks without Straw: Nathaniel Greene's Southern Campaigns and Mao Tse-Tung's Mobile War », *Military Affairs*, vol. 47, no 3, octobre 1983, p. 115-121.

CHAPITRE 5

L'ÉPOQUE DE LA GUERRE FROIDE

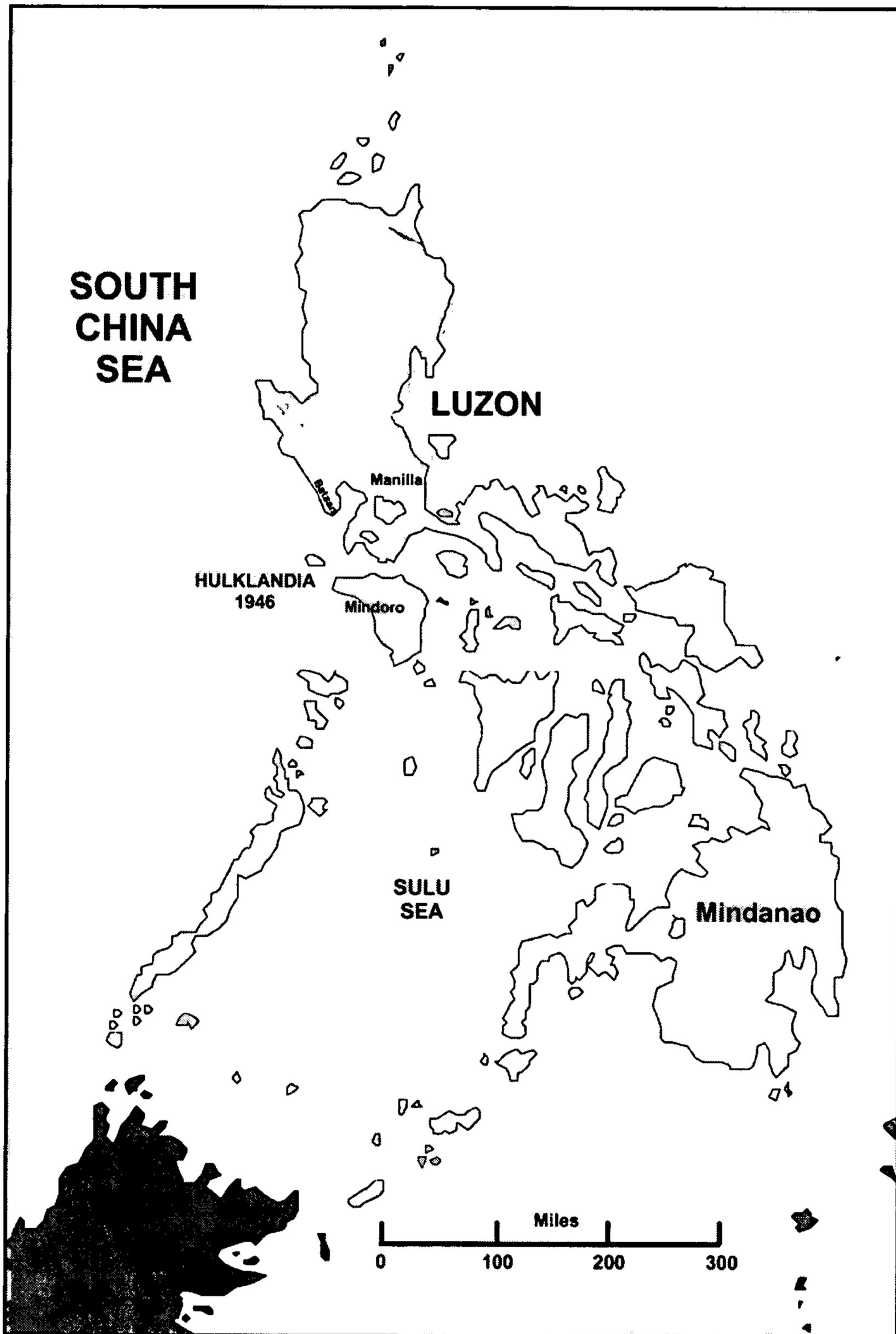
Introduction

De nombreuses insurrections de l'époque de la guerre froide tirent leurs origines des forces partisans de la Seconde Guerre mondiale. La guerre a affaibli ou détruit un grand nombre d'empires coloniaux. Les colonies britanniques, françaises et hollandaises en Asie occupées par les Japonais en 1941-1942 ont dû être occupées de nouveau, et le contrôle des colonies a dû être rétabli. Les nationalistes au sein de colonies comme l'Inde et l'Algérie ont pu faire avancer leur cause grâce à l'affaiblissement des puissances impériales. Les réussites des insurgés au début de la période de la guerre froide ont été obtenues au détriment de puissances impériales agonisantes en train de liquider des colonies qu'elles n'avaient plus les moyens de conserver ou de contrôler physiquement. De 1945 à 1965, toutes les puissances impériales européennes, à l'exception du Portugal qui allait emboîter le pas en 1975, ont cédé à des « gouvernements responsables » locaux le contrôle de pratiquement toutes leurs possessions coloniales en Afrique et en Asie. Dans un grand nombre de colonies et de dépendances, la transition vers l'indépendance était motivée et compliquée par une violence armée qui, dans bien de cas, était orchestrée par des mouvements politico-militaires révolutionnaires de guérilla bien organisés.

Les canons de la Seconde Guerre mondiale venaient à peine de se taire lorsque la guerre a éclaté entre l'armée nationale indonésienne et les forces britanniques et néerlandaises en août 1945. En Palestine, les Britanniques ont aussitôt dû faire face à une insurrection juive ponctuée par des actes de terrorisme. Les terroristes de l'Irgun Zvai Leumi (IZL) ont fait sauter le quartier général de l'armée britannique à l'hôtel King David en juillet 1946. L'année suivante, les Britanniques ont accordé l'indépendance à l'Inde et au Pakistan dans une atmosphère de grands troubles civils. Les Français ont lutté énergiquement pour préserver leur empire, déployant particulièrement beaucoup d'efforts pour conserver l'Indochine, mais ils ont finalement été vaincus à Diên Biên Phu, dans le nord du Vietnam en 1954.

Les insurrections qui ont éclaté après la période de la Seconde Guerre mondiale doivent être étudiées dans le contexte des puissances coloniales en déclin et de la géopolitique bipolaire de la guerre froide. Le communisme était un excellent catalyseur pour les insurrections dans le tiers monde. Un soutien même superficiel à l'égard des idées communistes attirait la sympathie de l'Union soviétique. À l'inverse, il suscitait une forte réaction anticommuniste chez les Américains. En mars 1947, sous l'impulsion de la guerre civile grecque, le président Harry S. Truman a annoncé la doctrine Truman, qui garantissait un soutien militaire et économique aux pays aux prises avec une insurrection communiste. La majorité des insurrections peuvent être considérées en un certain sens comme des guerres entre superpuissances par factions interposées. Nous étudierons maintenant certaines des campagnes de COIN les plus importantes et les plus couramment citées de l'époque de la guerre froide.

La rébellion des Hukbalahap (Philippines), 1946 1954



Aperçu

Les États-Unis ont annexé les Philippines en février 1899, après la guerre hispano américaine. L'occupation japonaise des îles en 1941-1942 a mis fin à l'administration coloniale américaine. Les Hukbalahap, un acronyme pour *Hukbo ng Bayan laban sa Hapon* ou Armée du Peuple contre le Japon, sont devenus l'aile militaire du Parti communiste des Philippines. Il a bénéficié du soutien des paysans pauvres provenant des régions rizicoles de Luçon. Les États-Unis ont appuyé le jeune gouvernement indépendant mis sur pied après la chute du Japon en 1945, mais les deux partis ont exclu les « communistes » des élections. La résistance des « Huks », dirigée par Luis Taruc, est issue de cette exclusion politique. Le gouvernement des Philippines a tenté d'adopter une approche « très ferme » dès le début de l'insurrection de 1946 à 1950, sans grand succès. Par la suite, un nouveau ministre de la Défense, Raymon Magsaysay, aidé du Lieutenant colonel Edward G. Lansdal de la U.S. Air Force, a changé de tactique. Les opérations militaires sont devenues plus ciblées et elles étaient accompagnées par un plus grand nombre de mesures politiques répondant aux revendications locales par l'entremise d'une réforme agraire et politique. Le gouvernement a également éloigné les guérillas Huks de leur organisation grâce à un vaste programme d'amnistie et de rétablissement. L'octroi de terres aux guérillas locaux a largement contribué à réprimer l'insurrection. Les Huks ont probablement atteint leur force maximale d'environ 12 000 ou 13 000 guérillas armés en 1950, mais entre 1951 et 1954, le gouvernement a réussi à éteindre l'insurrection grâce à l'aide matérielle des États-Unis. Cette réussite a été déterminante dans le façonnement des campagnes de contre-insurrection menées ultérieurement par les États-Unis.

Lecture recommandée

- Johnson, Wray R. et Paul J. Dimech. « Foreign Internal Defense and the Hukbalahap: A Model Counterinsurgency », *Small Wars and Insurgencies*, vol. 4, no 1, printemps/été 1993, p. 29-52.

Observations clés

- Le Parti communiste des Philippines (PKP) n'a pas été l'instigateur de la rébellion.
- Les États-Unis ont promis l'indépendance aux Philippines.
- Le gouvernement des États-Unis a reconnu les doléances légitimes et de longue date des paysans. Cette mesure reflète clairement notre principe qui consiste à séparer les insurgés de leur soutien matériel et moral.
- La résolution no 84/c du NSC a clairement reconnu les limites des mesures purement militaires.
- L'ampleur des efforts déployés par les États-Unis semblait appropriée. L'utilisation de ressources plus importantes aurait pu causer davantage de préjudices. La guerre de Corée limitait l'ampleur de l'engagement des États-Unis à l'égard des mesures COIN.
- Les efforts militaires des États-Unis étaient fortement axés sur la guerre psychologique, et non sur les opérations en campagne, afin de régler précisément les principaux griefs des insurgés.
- Le nombre de Huks qui a capitulé est presque égal au nombre de ceux qui ont été tués ou capturés.

L'état d'urgence en Malaisie, 1948-1960



Aperçu

L'état d'urgence en Malaisie est souvent considéré comme « LE » modèle de ce qui constitue une campagne de COIN réussie¹. Établie en tant que colonie britannique à la fin du XIXe siècle, la Malaisie se trouve à l'extrémité d'une longue péninsule. La Grande-Bretagne avait appuyé les insurgés locaux au cours de la Seconde Guerre mondiale contre le Japon, qui a occupé le pays à la fin de 1941. Après la guerre, l'organisation de guérilla communiste, l'armée populaire malaisienne anti japonaise (*Malayan People's Anti-Japanese Army*), a été exclue du pouvoir politique. Une administration militaire britannique a été établie à la fin de la guerre et les communistes ont été désarmés en septembre 1945. Ce groupe est devenu le noyau de l'insurrection qui a éclaté en 1948, lorsque la Grande-Bretagne a rétabli la Fédération de Malaisie et établi les conditions pour une indépendance éventuelle reposant sur le modèle indien.

Il a été difficile de faire sortir les guérillas des centres urbains, mais on a fini par les contraindre à se réfugier dans la jungle. L'armée britannique a délaissé ses opérations de ratissage d'envergure à plusieurs bataillons pour mener des opérations d'unité de plus en plus petites, caractérisées par des actions au niveau de la compagnie et des patrouilles constantes. En 1950, les insurgés ont été coupés de toute source de soutien lorsque le Lieutenant général Sir Harold Briggs est devenu directeur des opérations et a mis en place le « plan Briggs » qui consistait en un vaste programme de rétablissement volontaire et très structuré visant à isoler l'ennemi qui avait trouvé refuge au sein des nombreuses colonies de « squatteurs » chinois. Plus de 500 000 personnes ont ainsi été déplacées. Le mouvement de guérilla communiste était composé principalement d'immigrants chinois ethniquement distincts, et les tactiques de COIN britanniques et locales ont exploité cette particularité. La Thaïlande, le seul pays partageant une frontière avec la Malaisie, a également contribué à l'isolement des insurgés en prenant des mesures pour les empêcher d'utiliser la région frontalière comme refuge.

Au début de 1952, le Général Sir Gerald Templar a succédé au Lieutenant général Briggs. Templar a occupé le poste d'officier supérieur au sein de la direction de la guerre politique (*Political Warfare Directorate*) du SOE au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il a fait progresser ces mesures en assumant les fonctions de directeur des opérations et de haut commissaire britannique pour la colonie, instaurant du coup une nouvelle unité au sein du commandement civilo militaire. De plus, Templar a clairement indiqué que le gouvernement britannique allait appuyer la transformation de la Malaisie en un État autonome. Ces mesures, une bonne coordination, une réforme politique, l'isolement des guérillas, l'amnistie, l'accommodement politique (qui a entraîné la victoire du

parti allianciste lors de la première élection fédérale en 1955) ainsi que des pressions militaires constantes sont les leçons clés de cette campagne.

Lecture recommandée

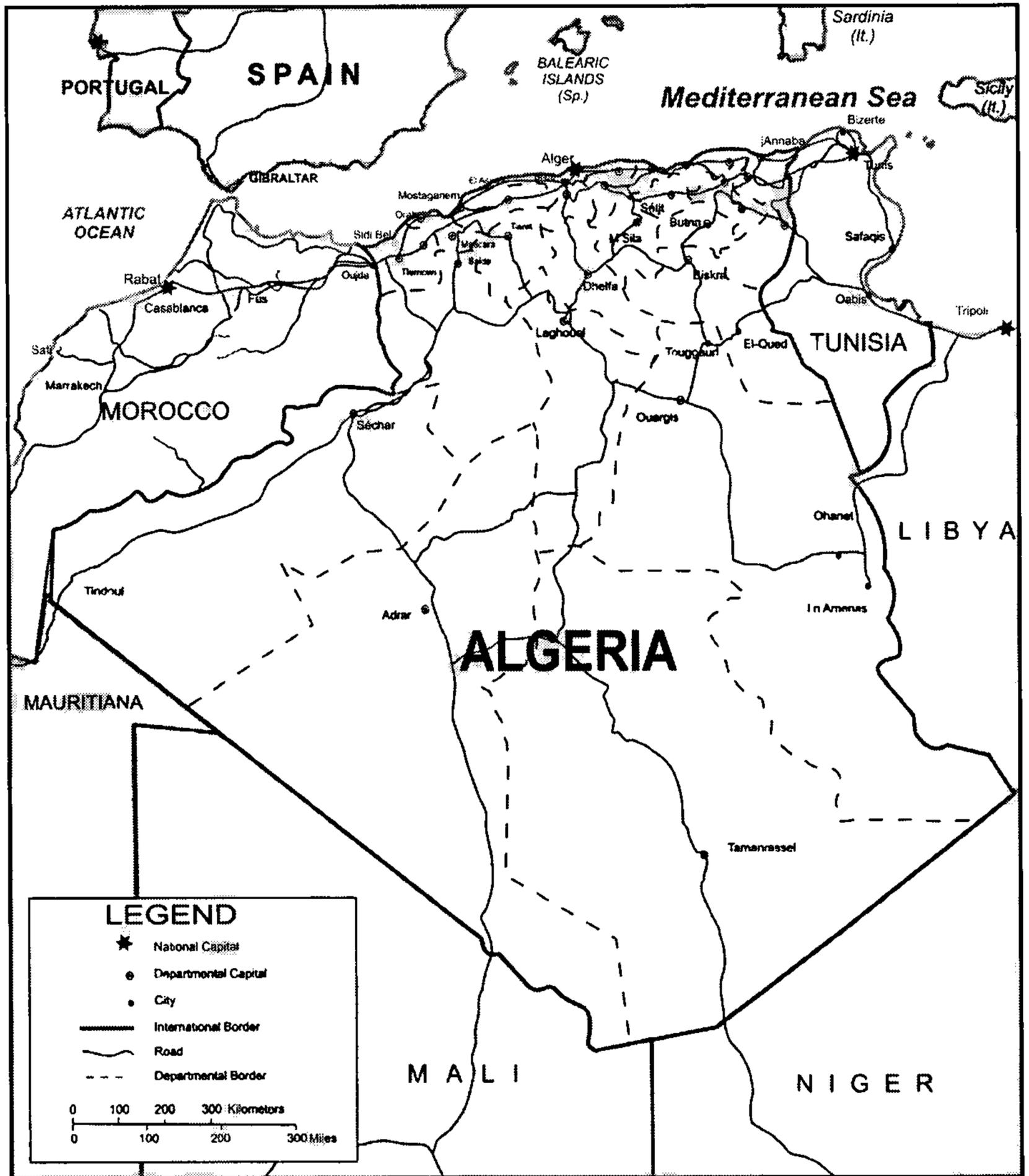
- Tillam, Robert O. « The Non-Lessons of the Malayan Emergency », *Asian Survey*, vol. 6, no 8, août 1966, p. 407-419.

Observations clés

- Les Chinois et les Malais étaient deux peuples ethniquement distincts, ce qui facilitait l'identification des insurgés.
- Le plan Briggs visait à couper les insurgés de leurs sources de soutien en déplaçant la population dans de nouveaux villages. La séparation des insurgés de leurs sources de soutien matériel et moral est l'un de nos principes de COIN.
- Les Malais avaient des liens historiques avec le territoire, contrairement aux « squatteurs » chinois.
- Les Britanniques préparaient déjà la Malaisie pour l'indépendance, ce qui réduisait le soutien pour les insurgés.
- La guerre de Corée a grandement contribué à l'industrie du caoutchouc et de l'étain en Malaisie. La prospérité croissante a miné l'attrait politique de l'insurrection.
- Le gouvernement britannique et la fonction publique ont continué de bien fonctionner tout au long de l'état d'urgence. Ils ont été en mesure de réaliser l'unité de but en coordonnant les actions des ressources gouvernementales et militaires. Il s'agit là d'un de nos principes de COIN.

Nota : La campagne menée par les forces britanniques contre l'insurrection Mau Mau au Kenya est une autre campagne de COIN menée presque en même temps que celle en Malaisie. Contrairement à l'expérience en Malaisie, la guerre au Kenya a été marquée par l'utilisation systématique de la violence par l'État pour étouffer les centres de rébellion. Un grand nombre de ces mesures ne seraient pas acceptables dans le cadre d'une campagne canadienne moderne. Une politique de tir à vue a été mise en œuvre autour des régions sauvages où les guérillas trouvaient refuge. De plus, les tribunaux ont largement participé à la condamnation des « terroristes », et la campagne a été le cadre de plus de 4 000 exécutions judiciaires de combattants Mau Mau. De vastes camps d'internement ont été établis et les leaders Mau Mau ont fait l'objet d'actes d'humiliation et de rabaissement systématiques destinés à briser leur serment d'allégeance au mouvement et à les rabaisser aux yeux de leurs partisans. Le profilage ethnique était utilisé pour séparer les éléments politiques de la guérilla, surtout dans les centres urbains où les leaders politiques des organisations vivaient et trouvaient du soutien. À cette fin, le renseignement policier effectuait des analyses sociales et des analyses des liens. Comme ce fut le cas en Malaisie, les Britanniques ont mis sur pied une campagne civilo-militaire hautement coordonnée et ont concédé l'accession à l'indépendance éventuelle de la colonie.

La guerre d'indépendance algérienne, 1954-1962



Aperçu

Au cours de la guerre d'indépendance algérienne, la France a déployé beaucoup d'efforts pour empêcher la dissolution de son Empire. Les Français sont retournés en Indochine après la Seconde Guerre mondiale pour y rétablir leur autorité, mais ils ont peu après été confrontés au Viêt minh et ont mené la première guerre d'Indochine, de 1946 à 1954. Le 7 mai 1954, les forces aéroportées de l'armée française ont été vaincues à Diên Biên Phu et en juillet, le Groupe mobile 100 a été détruit. Ces échecs militaires ont mené à un cessez le feu et à un armistice qui ont mis fin à la guerre ainsi qu'à la présence de la France en Indochine. Quelques mois seulement après avoir accepté de quitter l'Indochine, la France faisait face à une nouvelle insurrection, cette fois ci en Algérie.

La géographie sociale de la guerre en Algérie est complexe, puisqu'elle met en scène le gouvernement français, les nationalistes algériens et les colons européens vivant en Algérie et connus sous le nom de « pieds noirs ». L'Algérie constituait légalement une partie de la France et les « pieds noirs » refusaient de sanctionner tout compromis politique pour établir l'égalité entre eux et la majorité musulmane. En novembre 1954, le Front de libération nationale (FLN) a entrepris une campagne de violence et, dès le départ, le gouvernement français a annoncé qu'il était déterminé à conserver l'Algérie au sein de la République. La France est intervenue avec une montée en puissance massive de ses forces militaires, qui ont atteint un sommet de 500 000 soldats en 1960, auxquels s'ajoutaient probablement près de 60 000 auxiliaires musulmans. Alors que la majorité de l'armée assurait la garde des routes, des ponts, des fermes et de l'infrastructure, les parachutistes français cherchaient et détruisaient les unités organisées de l'Armée de libération nationale (ALN), recourant abondamment pour la première fois aux hélicoptères durant le combat. L'armée française interdisait également le franchissement des frontières avec la Tunisie et le Maroc grâce à une barrière connue sous le nom de la ligne Morice, laquelle était défendue par 80 000 hommes.

La guerre était brutale des deux côtés et l'armée française a souvent eu recours à la torture pour obtenir davantage de renseignements pour obtenir davantage de renseignements². Le FLN s'est mis à commettre des atrocités, mutilant et massacrant les hommes, les femmes et les enfants qu'il considérait comme des collaborateurs ou des « pieds noirs ». Au cours de la bataille d'Alger en janvier 1957, la 10e Division de parachutistes a encerclé la Casbah, le quartier musulman d'Alger. En septembre, cette division a réussi à écraser l'organisation terroriste grâce à des méthodes d'interrogation brutales. Les « *pieds noirs* » considéraient les parachutistes comme des héros, contrairement à certains segments

de la société française. C'est en grande partie en raison des excès de cette campagne que Charles de Gaulle a mis fin à la campagne militaire et a cherché à établir la paix par des négociations qui ont mis fin au contrôle exercé par la France sur l'Algérie. Par ailleurs, environ 25 nations africaines, y compris 12 anciennes colonies françaises, ont accédé à l'indépendance pendant que la France tentait de conserver l'Algérie, ce qui prouve la futilité des efforts des Français malgré leur victoire sur le plan militaire. Des discussions ouvertes ont été engagées en juin 1960 et, en 1962, l'Algérie était une nation indépendante. Pratiquement tous les « pieds noirs » ont quitté le pays dans un geste d'autonettoyage ethnique. Environ 30 000 soldats français ont péri au cours de cette guerre.

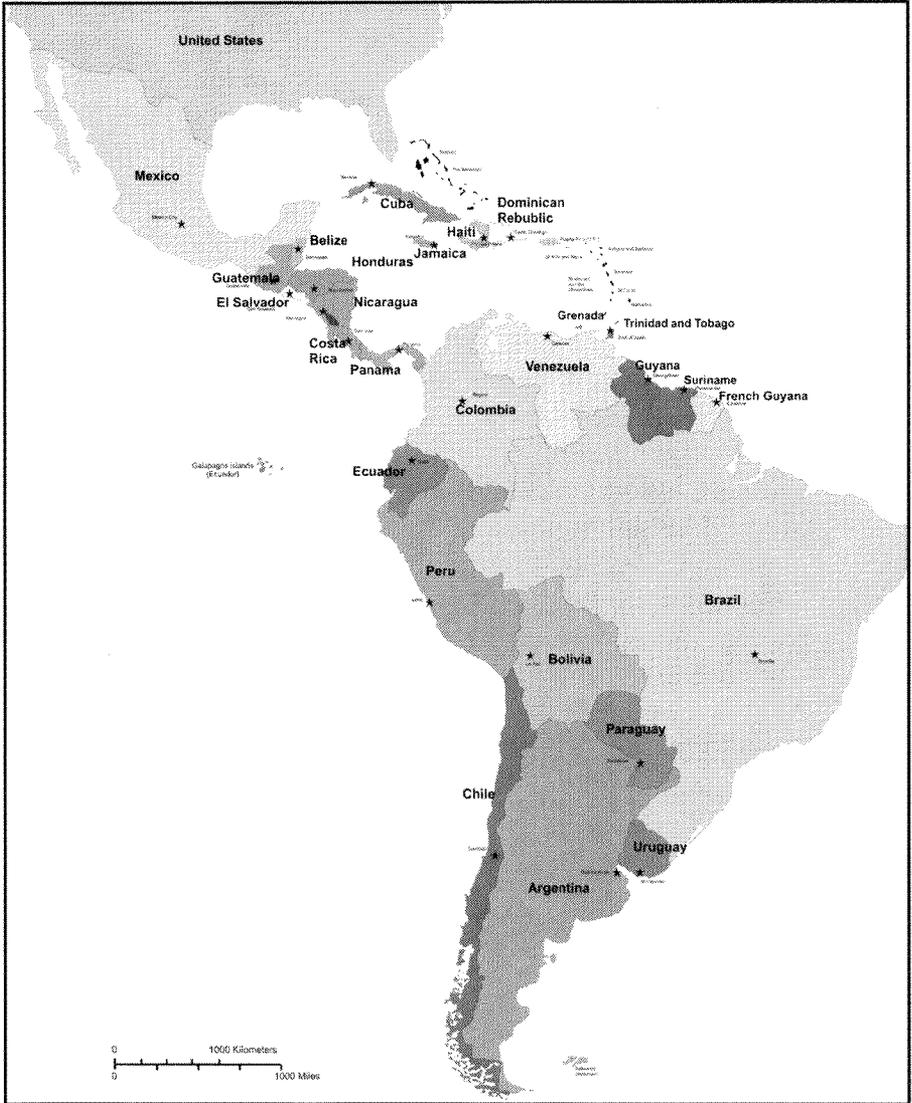
Lecture recommandée

- François, Lieutenant colonel Phillippe. « Waging Counterinsurgency in Algeria: A French Point of View », *Military Review*, septembre octobre 2008, p. 56-67.

Observations clés

- La guerre entre la France et l'Algérie constitue une étude de cas exceptionnellement riche, mais il faut faire preuve de prudence lorsqu'on la compare aux campagnes de COIN actuelles.
- L'Algérie était plus qu'une colonie française; il s'agissait d'une province et d'un territoire français.
- Le FLN a probablement reçu l'aide de Gamel Abdel Nasser d'Égypte.
- La géographie sociale de cette guerre était complexe, puisqu'elle mettait en scène le gouvernement français, les nationalistes algériens et les colons européens (les « pieds noirs »).
- Le FLN était une organisation clandestine, et non pas un mouvement de masse populaire; son attrait auprès de la population était limité en raison des méthodes brutales qu'il employait.
- La bataille d'Alger fut une campagne impitoyable, mais efficace, pour éliminer le réseau des insurgés. On a réussi à neutraliser les insurgés, ce qui constitue l'un de nos principes de COIN, mais à un coût moral énorme.
- Le contrôle du terrain était important.
- Les unités militaires françaises en Algérie étaient une force mobile et d'infanterie légère à environ 90 p. 100, appuyée par un corps d'armée sur appel qui agissait à titre de réserve opérationnelle.

Amérique latine, 1959 1980



Aperçu

L'apparition des mouvements révolutionnaires généralisés en Amérique latine remonte au renversement réussi du gouvernement de Fulgencio Batista par Fidel Castro à Cuba en 1959. Au cours de la même année, l'un des lieutenants de Castro, Ernesto « Che » Guevara, a publié l'ouvrage *La guerre de guérilla*, lequel est vite devenu un guide sur la guerre révolutionnaire. Selon les principes de base de cet ouvrage, les forces populaires pouvaient gagner contre une armée régulière, et il n'était pas nécessaire d'attendre que les conditions optimales soient réunies pour lancer une révolution puisqu'une insurrection pouvait créer de telles conditions. Enfin, les zones rurales sous développées constituaient le meilleur champ de bataille. Le concept de Guevara lié au lancement d'une guerre révolutionnaire représentait une variante du modèle maoïste basé sur les conditions uniques de la révolution cubaine. Son principe opérationnel fondamental était le foquisme. Le *foco* (foyer) était un point d'insurrection mobile. Alors que Mao croyait que les conditions pour mener une révolution dans des villages devaient être développées au fil du temps, Guevara proclamait que grâce aux attaques d'un *foco* (foyer), il était possible d'animer rapidement une population, en la sortant de son état initial d'indifférence. Le succès de Castro à Cuba, qui a été aidé par Guevara, a déclenché de nombreuses insurrections rurales en Amérique latine au cours des années 1960. Le Brésil, l'Argentine, le Venezuela, le Pérou, la Colombie, le Guatemala, la Bolivie et le Nicaragua ont été touchés par la vague révolutionnaire. Toutes ces révolutions ont échoué, à l'exception de celle du Nicaragua où le Front sandiniste de libération nationale (FSLN) a été porté vers la victoire par une vague de mécontentement général dans les années 1970, après avoir échoué à obtenir le pouvoir entre 1961 et 1967. Cette réussite isolée rend l'accomplissement de Castro encore plus intéressant à étudier et remet en question le concept de *foco* de Guevara³.

Toutes les études sur la guerre révolutionnaire en Amérique latine au cours de cette période doivent tenir compte de l'adhésion continue des États-Unis à la doctrine Monroe – l'hémisphère ouest était la sphère d'influence naturelle de l'Amérique et les États-Unis n'accepteraient aucune ingérence extérieure – dans le contexte de la guerre froide. Au cours des années 1950, les États-Unis ont une fois de plus institué une politique d'intervention en Amérique latine pour résister à ce qui était perçu par Washington comme un « empiétement communiste ». Par conséquent, les États-Unis ont appuyé les efforts de COIN de plusieurs pays d'Amérique latine, principalement par l'intermédiaire de la CIA et d'équipes de conseillers militaires.

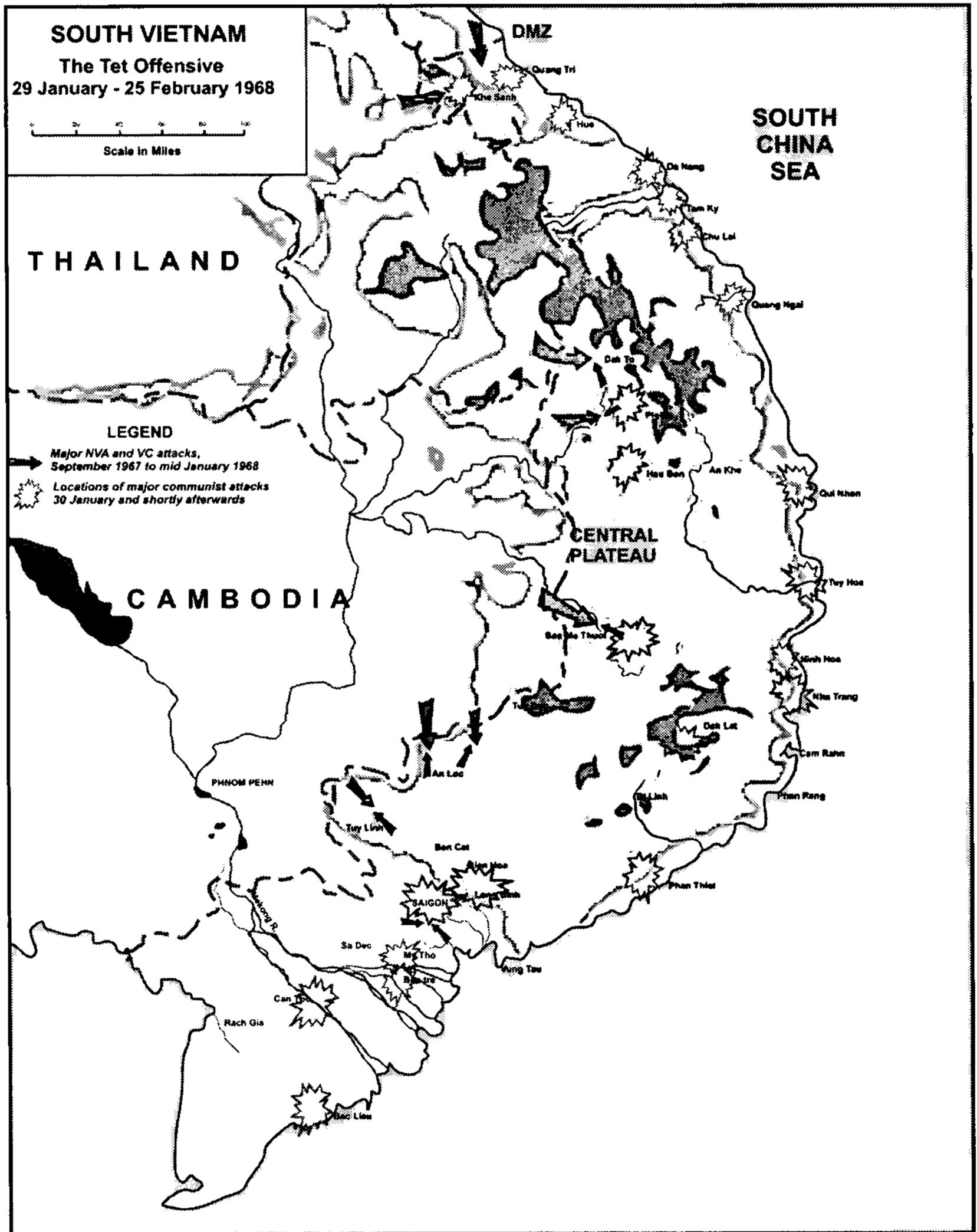
Lecture recommandée

- Weitz, Richard. « Insurgency and Counterinsurgency in Latin America, 1960-1980 », *Political Science Quarterly*, vol. 101, no 3, 1986, p. 397-413.

Observations clés

- Quatre variables semblent avoir exercé une certaine influence, mais pas d'incidence constante sur la réussite ou l'échec des insurrections étudiées : (1) la performance économique au moment de l'insurrection; (2) l'existence de clivages ethniques; (3) l'emplacement géographique de la base d'opérations principale de la guérilla; (4) la qualité des leaders des insurgés.
- Quatre variables constituent des préalables indispensables à la réussite d'une insurrection en Amérique latine :
 - 1 Les guérillas doivent coordonner leurs opérations rurales en fonction des activités de leurs opposants du gouvernement en milieu urbain. Dans les quatre cas, le gouvernement a dû faire face à une opposition urbaine active.
 - 2 Les guérillas ont plus de succès lorsqu'ils semblent moins menaçants, qu'ils dirigent leurs actes de violence avec précision contre les opposants et qu'ils évitent les pertes chez les civils.
 - 3 Depuis 1945, aucune insurrection en Amérique latine n'a réussi à vaincre un régime qui bénéficiait d'un soutien complet et sans réserve du gouvernement américain.
 - 4 Les chances de réussite du gouvernement étaient accrues lorsque le gouvernement reposait sur un parti politique populaire et évitait les pertes systématiques chez les civils lorsqu'il engageait les guérillas au départ.

La guerre du Vietnam (la phase américaine), 1965-1973



Aperçu

La guerre connue au Vietnam comme la lutte pour la libération nationale est, dans la plupart des ouvrages américains et canadiens, considérée non pas comme une seule guerre, mais plutôt comme une série de guerres : la première, la guerre d'Indochine française, de 1946 à 1954 et la seconde, la « guerre du Vietnam », qui ne désigne généralement que la phase pendant laquelle on compte une participation de la force classique américaine à grande échelle, soit de 1965 à 1973. Le présent ouvrage porte principalement sur la phase américaine, mais une analyse du contexte de la guerre précédente s'avère néanmoins nécessaire. La phase américaine ne constitue qu'une étape de la longue lutte de 30 ans dirigée par les nationalistes communistes révolutionnaires en vue d'établir un Vietnam unifié et indépendant.

La France occupait toute l'Indochine (territoire aujourd'hui occupé par le Laos, le Cambodge et le Vietnam) au cours du XIXe siècle. Les éléments nationalistes de ces pays ont constamment mené des campagnes pour l'indépendance. Mentionnons notamment le dirigeant révolutionnaire Hô Chi Minh qui a tenté de faire reconnaître l'indépendance du Vietnam au cours des pourparlers de paix de Paris qui ont eu lieu après la Première Guerre mondiale, mais en vain. En raison de l'invasion et de l'occupation des Japonais en Indochine en 1941, Hô a fait cause commune avec les Alliés et a appuyé la mise sur pied d'une armée de résistance qui a bénéficié de l'appui de la Chine, pays avec lequel le Vietnam partage une longue frontière accidentée. Le chef militaire de l'armée de résistance, le Général Vo Nguyen Giap, a développé un vaste réseau de guérilla alors que Hô concentrait ses efforts sur l'activité politique. À la fin de l'occupation japonaise, Hô et son armée ont proclamé une république indépendante ayant pour capitale Hanoï. La France n'a tenu aucun compte de cette force et a occupé de nouveau l'Indochine. La guerre d'Indochine française a donc éclaté.

Traditionnellement, le Vietnam était divisé en trois régions distinctes : le Tonkin au nord, le Annam au centre, et la Cochinchine au sud. Les forces de résistance ont mis au point des techniques opérationnelles différentes dans chacune de ces régions. Dans la région accidentée du Tonkin, les forces de Giap ont tenté de mener une guerre plus classique, utilisant des lignes d'approvisionnement vers la Chine (qui sont devenues très robustes après 1949, lorsque les forces de Mao ont chassé le KMT du continent), alors que les Français tentaient d'étendre leur contrôle à partir de Hanoï, la capitale. Dans les deux régions du sud, des formations importantes du Viêt minh menaient des opérations plus rarement, bien qu'elles tentaient continuellement de maintenir un climat de tension près de Hue, l'ancienne capitale, juste en dessous du 17e parallèle.

Le Viêt minh a créé un vaste réseau de guérillas, et la guerre dans le sud était caractérisée par des actions à petite échelle. Toutefois, c'est dans le nord que le résultat de la lutte s'est joué. Croyant qu'ils pourraient couper les lignes d'approvisionnement du Viêt minh, les Français ont établi une vaste base d'opérations avancée, connue sous le nom de Diên Biên Phu. Mais Giap a renversé la situation en réussissant à cerner le camp des Français, le coupant de tout réapprovisionnement par voie aérienne et éliminant ses principaux centres de résistance grâce à une série de batailles rangées. L'armée française a subi une défaite humiliante au cours de laquelle douze de ses bataillons ont été vaincus et fait prisonniers.

Des pourparlers de paix ont eu lieu presque aussitôt. Les négociations de paix à Genève se sont soldées par la fin des hostilités, la division du Vietnam le long d'une zone démilitarisée au 17^e parallèle, et l'établissement de la République démocratique (populaire) du Vietnam, dirigée par Hô Chi Minh. Le Sud s'est transformé en un protectorat français sous l'empereur Bao Dai. Le Nord et le Sud devaient permettre le déplacement des populations selon leur conscience et tenir des plébiscites nationaux portant sur l'unification. Dans le Sud, le premier ministre a destitué l'empereur et établi une république, renommant le pays la République du Vietnam (RVN). Par la suite, les États-Unis se sont de plus en plus investis pour assurer la survie de ce régime, motivés principalement par le désir de contenir ce qui était considéré aux États-Unis comme la marche du communisme à travers l'Asie.

Après la guerre d'Indochine française, le nouveau dirigeant, Ngô Dinh Diêm, a pu profiter de plusieurs années de stabilité, mais le Viêt minh, que le régime de Diem avait surnommé Viêt công (VC) (diminutif pour communistes vietnamiens), a commencé à ranimer son insurrection dans le Sud à la fin des années 1950. Diem s'est montré de plus en plus répressif, et au fur et à mesure que le soutien dont il bénéficiait à l'échelle nationale diminuait, l'insurrection prenait de l'ampleur. La « stratégie de regroupement de populations dans des hameaux », qui reflétait bien le programme de régulation et de déplacement des populations utilisé par la Grande-Bretagne en Malaisie, s'est avérée fort controversée, mais a eu des répercussions importantes sur le Viêt minh. Ces forces ont aggravé la violence et l'agitation politiques dans le cadre de cette campagne. L'impopularité croissante de Diem a fini par mener à son renversement; les États-Unis auraient pu empêcher cette chute, mais ils ont choisi de s'abstenir. Le coup d'État contre Diem a toutefois entraîné davantage d'instabilité. Au cours des douze mois qui ont suivi, des factions politiques et militaires opposées au VC ont tour à tour pris le contrôle du gouvernement. Le VC a profité de cette insta-

bilité, éliminant la plupart des « hameaux stratégiques », alors que les forces de sécurité locale réduisaient leur présence aux régions urbaines du Vietnam du Sud. Tout au cours de l'année 1964, les activités d'insurrection se sont intensifiées, tant au niveau de leur portée que de leur audace.

Les Américains ont tenté de consolider le gouvernement du Vietnam du Sud en renforçant la police et les forces armées sud vietnamiennes, et d'empêcher les forces régulières du Vietnam du Nord de faciliter la guerre et de l'étendre dans le sud. À la fin de 1964, plusieurs milliers de conseillers militaires américains participaient à ces efforts. La première poussée offensive américaine s'est concrétisée dans une campagne aérienne contrôlée contre des cibles dans le Nord et l'enclave laotienne. Des attaques terroristes contre les bases aériennes américaines du Vietnam du Sud ont incité les États-Unis à envoyer des forces terrestres pour sécuriser les bases aériennes et éviter l'effondrement complet du pays. Ayant d'abord reçu pour seule mission d'assurer la sécurité des terrains d'aviation, les forces américaines ont rapidement compris qu'elles faisaient face à une insurrection. Pour assurer la sécurité des terrains d'aviation, elles devaient donc mener des opérations de COIN.

La conduite des opérations au Vietnam du Sud a été confiée au Général William C. Westmoreland, désigné commandant du Commandement d'aide militaire au Vietnam [*Military Assistance Command Vietnam (MACV)*] des États-Unis en 1964. Alors qu'il assumait les fonctions de surintendant de West Point, il a développé certaines idées au sujet de la guérilla. Penchons nous sur la citation suivante : [Traduction] « Convaincu que l'insurrection communiste allait devenir le principal défi militaire de l'avenir, j'ai lu tous les ouvrages que j'ai pu sur le sujet⁴ ». Westmoreland s'est même rendu en Malaisie en compagnie de Sir Robert Thompson pour y étudier l'expérience de la Grande-Bretagne. Malgré cette évaluation sur place, Westmoreland est revenu convaincu que, hormis le principe du contrôle centralisé, il n'y avait pas vraiment d'autres éléments qui pouvaient lui être utiles au Vietnam, puisqu'il y avait [Traduction] « tant de différences entre les deux situations⁵ ». Sa stratégie reposait sur la situation telle qu'elle lui apparaissait alors ainsi que sur les limites en fonction desquelles il devait opérer. En bref, lors de l'intervention à grande échelle des États-Unis, en mars 1965, le but premier était d'éviter l'effondrement complet du gouvernement sud vietnamien. Après avoir empêché une chute catastrophique du gouvernement hôte, il comptait mettre sur pied le réseau de bases logistiques et le système d'approvisionnement nécessaires pour permettre l'expansion des opérations militaires classiques pour entreprendre la phase gagnante qui consistait à chasser les grandes formations ennemies de toute la région du Vietnam du Sud.

La mission militaire américaine n'allait pas cesser de changer de 1965 à la fin de 1967, au fur et à mesure que l'effectif de la force des États-Unis s'accroissait; celle-ci consistait d'abord à assurer la sécurité des terrains d'aviation pour ensuite mener des opérations de COIN limitées, effectuer des grandes opérations actives, amener le combat dans les centres de résistance de l'ennemi, pour enfin chasser toutes les formations ennemies importantes du territoire sud vietnamien. Les forces américaines jouaient le rôle de l'épée dans une campagne d'épée et de bouclier, alors que les forces de sécurité du Vietnam du Sud devaient agir comme bouclier, offrant une protection à l'échelle locale aux centres de population et aux activités du gouvernement. La campagne de bouclier comprenait un élément qui a par la suite pris le nom de pacification, lequel désignait tous les efforts visant à dissuader les populations des villages locaux d'appuyer le VC, ainsi qu'une campagne d'édification de la nation consistant à mettre sur pied des institutions nationales par l'entremise d'une réforme légale et constitutionnelle.

Les forces terrestres américaines étaient confrontées sur le terrain à un problème qui en disait long sur la complexité de toutes les campagnes de COIN. Le gouvernement national qu'elles étaient venues appuyer était faible, instable et inefficace, sans compter qu'un grand nombre de fonctionnaires étaient corrompus ou d'une loyauté douteuse. Les forces militaires locales étaient sous-développées, peu motivées et mal dirigées, pas assez nombreuses et insuffisamment expérimentées pour mener des combats soutenus. La population locale était grandement divisée, et comprenait des combattants ennemis actifs ainsi qu'un grand nombre de personnes qui faisaient partie de la structure de résistance ou qui n'appuyaient pas le gouvernement. Tout au long du combat, les forces américaines ont eu du mal à identifier la nature de la menace ennemie qu'elles devaient affronter puisqu'un grand nombre de personnes qui appuyaient l'insurrection ne pouvaient pas officiellement être placées dans un ordre de bataille. Chaque fois que les efforts destinés à éliminer les activités d'insurrection portaient leurs fruits, l'ennemi tentait de leur faire contrepoids en attirant les forces américaines ailleurs pour faire face à des menaces plus classiques et imposantes.

Conformément à la doctrine américaine de défense intérieure à l'étranger (DIE) (qui s'applique toujours aujourd'hui), tous ces efforts devaient être coordonnés par un chef d'équipe du pays, en l'occurrence l'ambassadeur américain⁶. En pratique, cet arrangement s'est révélé en grande partie impraticable. En 1967, une nouvelle organisation de commandement hybride était créée,

comportant la nomination d'un ambassadeur adjoint/d'un commandant militaire adjoint (c'est-à-dire un civil ayant à la fois le statut d'ambassadeur et celui d'un général trois étoiles) pour coordonner l'aspect interinstitutions des programmes de COIN. Cet ambassadeur adjoint/commandant adjoint dirigeait une organisation connue sous le nom de Soutien au développement rural et aux opérations civiles [Civil Operations and Rural Development Support (CORDS)]. En pratique, cette initiative a permis d'avoir un coordonnateur central pour toutes les mesures d'aide, le soutien à la sécurité, la formation des policiers, l'amnistie, la coordination nationale du renseignement, l'édification de la nation et d'autres programmes semblables. Malgré cela, les forces américaines concentraient principalement leurs efforts sur la réduction de la menace que posaient les formations ennemies importantes et laissaient aux Sud Vietnamiens le soin de mener la guerre au niveau des villages. L'incapacité des Sud Vietnamiens de contrôler les activités des insurgés au niveau inférieur a été démontrée au cours de l'offensive du Têt de janvier 1968. Près de 400 000 membres des forces ennemies, composées tant de réguliers de l'Armée nord vietnamienne (ANV) que de membres du VC recrutés localement, menaçaient d'occuper la plupart des capitales provinciales du pays, et se sont emparés de la ville de Hue, l'ancienne capitale. Après ce recul important, les forces américaines ont recentré leurs opérations militaires de manière à offrir une meilleure sécurité à l'échelle locale, confiant la tâche de sécurité plus vaste aux Sud Vietnamiens, et le gouvernement américain a sérieusement entamé des pourparlers de paix. Au cours des cinq années qui ont suivi, les États-Unis ont tenté de négocier un traité apportant la « paix avec honneur⁷ ».

Lecture recommandée

- Carland, John M. « Winning the Vietnam War: Westmoreland's Approach in Two Documents », *The Journal of Military History*, vol. 68, avril 2004. p. 553-574.

Observations clés

- La mission de toutes les forces américaines consistait à aider et à appuyer les efforts de l'Armée de la république du Vietnam visant à vaincre l'insurrection.
- L'approche de Westmoreland nécessitait l'engagement du VC par le rétablissement du gouvernement de Saïgon, en même temps que le renforcement des forces militaires du gouvernement du Vietnam et l'amélioration progressive de la sécurité pour la population.
- Selon Westmoreland, la guerre était un problème politique et militaire.
- Les citoyens qui habitaient dans les régions dominées par le VC n'étaient pas nécessairement des ennemis.
- L'application de la force américaine devait être soigneusement contrôlée et limitée.
- Les ratissages à grande échelle n'étaient pas des solutions efficaces à long terme.
- L'accent était mis sur le renseignement (aérien, reconnaissance de combat et local), mais il était difficile de déterminer la nature des forces ennemies.
- De toute évidence, il était nécessaire que les ministères civils et la police nationale jouent un rôle de premier plan.
- Le processus de pacification était lent. Les États-Unis ont en effet utilisé du capital politique et des ressources au cours d'une longue période, ce qui est conforme à nos principes de COIN. Cela dit, les États-Unis n'ont pas soutenu l'engagement général pris à cet égard et ont livré bataille principalement derrière des portes closes.
- Un changement d'attitude et une compréhension des facteurs politiques/psychologiques en jeu étaient essentiels.
- Dans bien des cas, les forces militaires des États-Unis n'étaient pas en mesure d'amener l'ennemi à combattre dans des conditions favorables.

- La sécurité des bases constituait un problème important « dans le cadre d'une guerre sans front ».

Alors que Westmoreland dirigeait la guerre au Vietnam du Sud, le Général Harold K. Johnson, chef d'état major de l'armée depuis juillet 1964, a tenté de modifier l'approche de Westmoreland. Peu de temps après son retour du Vietnam du Sud au printemps 1965, il a commandé une étude connue sous le nom PROVN, soit le Programme de pacification et de développement à long terme du Vietnam (*A Program for the Pacification and Long Term Development of Vietnam*).

Lecture recommandée

- Lewis Sorely, "To Change a War: General Harold K. Johnson and the PROVN Study," *Parameters* (Spring 998): 93-109.

Observations clés

- Les tirs d'artillerie non observés devaient être restreints pour éviter les pertes civiles et les dommages matériels.
- Le Général Johnson faisait valoir qu'une stratégie axée sur l'attrition était fondamentalement imparfaite et que le décompte des corps était une mauvaise mesure de succès dans un environnement de COIN.
- La sécurité des villageois devait être la priorité.
- Les patrouilles auraient dû être beaucoup plus nombreuses.

Enfin, mentionnons que des campagnes comme celles menées en Malaisie et au Vietnam nécessitent un niveau élevé de coordination entre les activités du gouvernement et celles des forces de sécurité.

Guerre soviéto afghane, 1979-1989



Aperçu

La guerre entre l'Union soviétique et l'Afghanistan a duré dix ans, soit de la fin décembre 1979 à février 1989. Le Parti démocratique du peuple afghan (PDPA), une organisation afghane marxiste inspirée de Moscou, a pris le contrôle de l'Afghanistan le 27 avril 1978 lors d'un coup d'état militaire sanglant. Le président Nur M. Taraki désirait effectuer une modernisation rapide et a donc sans tarder mis en œuvre des réformes agraires et culturelles profondes à l'échelle du pays. La façon draconienne avec laquelle ces réformes ont été instaurées constituait une rupture complète avec le modèle de gouvernance de longue date fondé sur des alliances avec les élites locales au sein d'une société principalement féodo tribale⁸. Par conséquent, le gouvernement a presque aussitôt été confronté à une résistance armée. Le président Taraki a également éliminé le corps des officiers de l'armée de la République démocratique d'Afghanistan, ce qui a nui à la préparation au combat. En mars 1979, il y a eu un soulèvement dans la ville de Herat et la plupart des membres de la 17e Division d'infanterie de l'Afghanistan se sont révoltés et ont joint la rébellion. De grands segments de l'armée leur ont bientôt emboîté le pas. L'Afghanistan a ainsi été plongé dans une guerre civile. En septembre, le premier ministre Hafizollah Amin a exécuté Taraki et s'est emparé du pouvoir, mais son règne n'a pas amélioré la situation.

Le 27 décembre, l'Union soviétique a envahi l'Afghanistan et a entrepris la première phase de la guerre. La 40e Armée soviétique, précédée par la 103rd Guards Airborne Division, s'est emparée des grandes villes, des stations de radio ainsi que des centres de pouvoir. Les Soviétiques avaient deux objectifs immédiats : écarter et gérer efficacement la résistance armée afghane et destituer Amin pour le remplacer par Babrak Karmal . En juin 1980, la 40e Armée soviétique comptait 81 000 soldats.

La deuxième phase s'est déroulée de 1980 à 1985, et a été le cadre d'opérations de combat à grande échelle. En août 1980, après seulement huit mois, le *Time Magazine* qualifiait déjà l'Afghanistan [Traduction] « d'impasse militaire moscovite [...] » et indiquait que le Kremlin était devant un dilemme sans issue. Les Soviétiques n'ont pas tenu compte de leur propre expérience avec les combattants de la résistance Basmachis en Asie centrale de 1918 à 1933, ni de l'expérience de la Grande-Bretagne dans la région, probablement parce que les interventions militaires soviétiques avaient toujours été couronnées de succès par le passé, que ce soit en Allemagne de l'Est (1953), en Hongrie (1956) ou en Tchécoslovaquie (1968). Toutefois, l'invasion des Soviétiques a changé la dynamique de la guerre civile, transformant la résistance interne en une résistance

galvanisée contre un ennemi commun, l'armée soviétique. Le nombre de *moudjahidines* (guerriers saints) s'est alors accru rapidement.

La phase trois, de 1985 à 1987, a été caractérisée par un changement de stratégie. En mars 1985, Mikhaïl Gorbatchev est arrivé au pouvoir et a changé la stratégie pour en faire une stratégie « d'afghanisation », semblable à la stratégie de « vietnamisation ». Gorbatchev a donné à l'armée deux ans au maximum pour trouver une solution militaire, et le bureau politique a autorisé un accroissement de la puissance aérienne soviétique pour contribuer à cette mesure. Un groupe d'élite composé de parachutistes et de Spetsznaz dirigeait les opérations contre les insurgés et interdisait l'infiltration d'armes et de fournitures alors que l'armée afghane assumait un rôle plus important. En raison de ce mouvement, les forces soviétiques ont atteint un effectif record de 108 000 soldats. Toutefois, cet accroissement de l'armée soviétique a été égalé par les progrès sur le plan technologique des moudjahidines. Au début de septembre 1986, la CIA a commencé à fournir des missiles Stinger aux moudjahidines (plus de 1 000 jusqu'à la fin de la guerre) afin qu'ils puissent abattre les hélicoptères soviétiques¹⁰.

Au cours de la dernière phase de la guerre, les forces soviétiques engageaient le combat seulement lorsqu'elles étaient attaquées ou lorsqu'elles appuyaient l'armée afghane. Même si les préparatifs pour le désengagement allaient bon train, la guerre s'est intensifiée davantage lorsque les moudjahidines ont lancé des attaques en Russie en avril 1987. L'année suivante, le KGB a fait exploser un immense dépôt de munitions à Rawalpindi, au Pakistan. L'Union soviétique a subi des pertes s'élevant à environ 14 000 à 15 000 morts et personnes disparues. Quelque 642 000 Soviétiques ont servi au cours de la guerre décennale en Afghanistan, et près de 470 000 personnes ont perdu la vie ou ont été blessées, ce qui, incroyablement, représente 73 p. 100 de la force totale engagée¹¹.

Lecture recommandée

Allan, Pierre et Albert A. Stahel. « Tribal Guerrilla Warfare Against a Colonial Power: Analyzing the War in Afghanistan », *Journal of Conflict Resolution*, vol. XXVII, no 4, décembre 1983, p. 590-617.

Observations clés

- La guérilla menée avec succès en Afghanistan a impliqué une résistance quasi-unanime de la part du peuple afghan contre les envahisseurs soviétiques malgré les luttes tribales historiques.
- Les Soviétiques n'avaient pas bien saisi la nature des problèmes auxquels ils faisaient face. L'un de nos principes de COIN consiste à comprendre la dynamique complexe de l'environnement plus global. Les Soviétiques n'ont pas consacré beaucoup d'efforts à cet égard.
- Malgré quelques confrontations classiques dans les villes, la guerre était principalement caractérisée par l'absence de fronts établis.
- Les Soviétiques étaient beaucoup moins nombreux que les guérillas. Seul un ajout très important de plusieurs centaines de milliers de soldats aurait pu avoir des retombées importantes sur la situation.
- Par ailleurs, les guérillas pouvaient améliorer leur position considérablement en intégrant des armes modernes à leur attirail. C'est précisément ce qui est arrivé lorsqu'ils ont reçu des missiles Stinger fabriqués aux États-Unis qui ont causé de lourdes pertes aux hélicoptères soviétiques.
- Le simple fait de renforcer l'armée régulière afghane n'était pas suffisant pour gagner.
- Les forces soviétiques, suivant la tendance générale des armées modernes qui comptent une infanterie de moins en moins importante, ont mis leurs soldats dans des véhicules blindés et ont éprouvé de grandes difficultés à s'adapter à la guérilla menée par une infanterie de montagne.

Autres sources d'intérêt

- Alcorn, Major R.F. « The Malayan Emergency », *Defence Force Journal*, no 69, mars/avril 1988, p. 25-28.
- Bridgewater, Lieutenant colonel (USAF), L. Grant. « Philippine Information Operations During The Hukbalahap Counterinsurgency Campaign », *IO Sphere*, printemps 2006, p. 37-41.
- Chapman, Abraham. « Pacification in Central Luzon », *Far Eastern Survey*, vol. 15, no 17, 28 août 1946, p. 268.
- Clutterbuck, Col. Richard L. « Communist Defeat in Malaya: A Case Study », *Military Review*.
- Coldren, Lee O. « Afghanistan in 1985: The Sixth Year of the Russo-Afghan War », *Asian Survey*, vol. 26, no 2, février 1986, p. 235-245.
- Craddock, Christopher et M.L.R. Smith. « No Fixed Values: A Reinterpretation of the Influence of the Theory of Guerre Révolutionnaire and the Battle of Algiers, 1956-1957 », *Journal of Cold War Studies*, automne 2007, p. 234-244.
- Davis, USMC (à la retraite), Gén. Raymond G. « Politics and War: Twelve Fatal Decisions that Rendered Defeat in Vietnam », *Marine Corps Gazette*, août 1989, p. 75-78.
- Fifield, Russell H. « The Hukbalahap Today », *Far Eastern Survey*, vol. 20, no 2, 24 janvier 1951, p. 13-18.
- Grau, Lester W. dir. *Tactiques de l'Armée rouge en Afghanistan*, Paris, Economica, 2010.

- Gregorian, Raffi. « Jungle Bashing in Malaya: Towards a Formal Tactical Doctrine », *Small Wars and Insurgencies* 5, (1994).
- Hennesy, Michael A. Strategy in Vietnam: *The Marines and Revolutionary War in I CORPS, 1965-1972*, Westport, (Connecticut), Praeger, 1997.
- Dimarco, Lou. « Losing the Moral Compass: Torture and *Guerre Revolutionnaire* in the Algerian War », *Parameters*, été 2006, p. 63-76.
- Markel, Lcol Wade. « Draining the Swamp: The British Strategy of Population Control », *Parameters*, printemps 2006, p. 35-48.
- McMichael, Scott R. « Soviet Tactical Performance and Adaptation in Afghanistan ». *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 3, no 1, 1990, 730105.
- Moreno, Jose A. « Che Guevara on Guerrilla Warfare: Doctrine, Practice and Evaluation », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 12, no 2, avril 1970, p. 114-133.
- Reis, C. Bruno. « The Myth of British Minimum Force in Counterinsurgency Campaigns during Decolonization », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 34, no 2, avril 2011, p. 245-279.
- Rosen, Stephen P. « Vietnam and the American Theory of Limited War », *International Security*, vol. 7, no 2, automne 1982, p. 83-113.

Notes

- ¹ John Newsinger, *British Counterinsurgency: From Palestine to Northern Ireland*, Basingstoke (Royaume Uni), Macmillan, 2002, p. 31.
- ² Général Paul Aussaresses, *Services spéciaux : Algérie, 1955-1957*, Paris, Perrin, 2001.
- ³ Voir Eldon Kenworthy, « Latin American Revolutionary Theory: Is It Back to the Paris Commune? », *Journal of International Affairs*, vol. 25, 1971, p. 164-170.
- ⁴ William C. Westmoreland, *A Soldier Reports*, Garden City, New York, Doubleday, 1976, p. 46, 59, 82.
- ⁵ Ibid.
- ⁶ Orin Schwab, *Defending the Free World: John F. Kennedy, Lyndon Johnson, and the Vietnam War, 1961-1965*, Westport (Connecticut), Praeger, 1998, p. 8.
- ⁷ L'interprétation traditionnelle de la guerre du Vietnam est qu'il était impossible de la gagner à un coût raisonnable. Certains spécialistes ont remis cette interprétation en question, faisant valoir qu'à la fin de l'offensive de Têt, les États-Unis et leurs alliés avaient réussi à paralyser le Viet cong et à contrôler pratiquement toute la population rurale. Voir l'ouvrage de Lewis Sorley, *A Better War: The Unexamined Victories and Final Tragedy of America's Last Years in Vietnam*, New York, Harcourt Brace, 1999. Pour consulter une réfutation complexe de cette thèse, voir Kevin M. Boylan, « The Red Queen's Race: Operation Washington Green and Pacification in Binh Dinh Province, 1969-1970 », *Journal of Military History*, vol. 73, no 4, octobre 2009, p. 1195-1230.
- ⁸ Kristian B. Harpviken, « Transcending Traditionalism: The Emergence of Non-State Military Formations in Afghanistan », *Journal of Peace Research*, vol. 34, no 3, août 1997, p. 275.

- ⁹ Rasul Bakhsh Rais, *War Without Winners: Afghanistan's Uncertain Transition After the Cold War*, Londres, Oxford University Press, 1994, p. 92.
- ¹⁰ John Prados, *Les guerres secrètes de la CIA : la démocratie clandestine*, Issy-les Moulineaux, Toucan, 2008, p. 588-595.
- ¹¹ Lester W. Grau, dir., *The Bear Went Over the Mountain: Soviet Combat Tactics in Afghanistan*, Washington (D.C.), National Defence University Press, 1996, p. xiv. De ce nombre, 415 932 pertes sont attribuables à la maladie (hépatite et fièvre typhoïde).

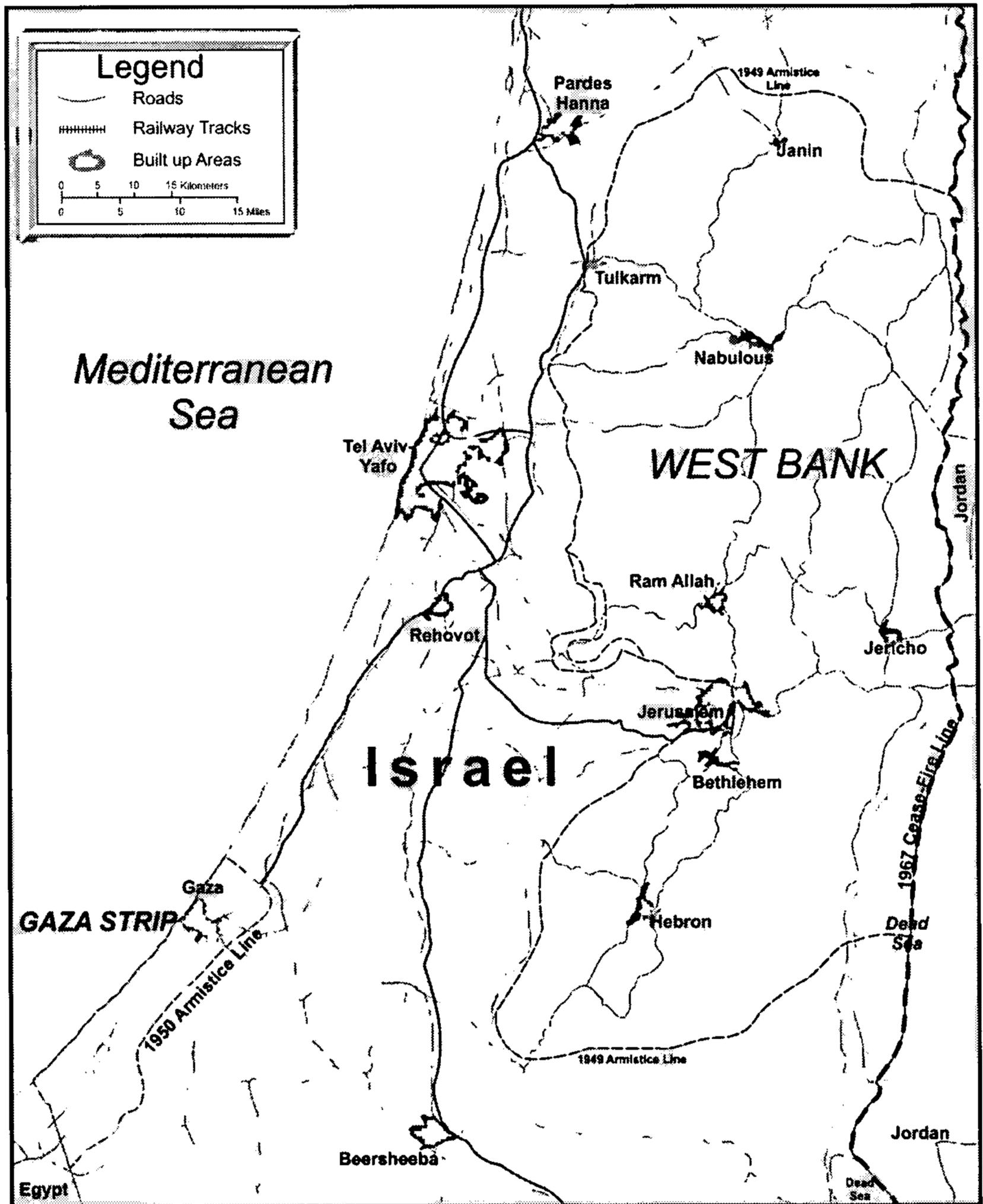
CHAPTER SIX LE XXI^E SIÈCLE

Aperçu

Pendant la plus grande partie des années 1990, ce qu'on appelle la Révolution dans les affaires militaires (RAM) est le thème qui a dominé les principales revues militaires consacrées aux études stratégiques. Les discussions sur la RAM étaient grandement axées sur la technologie. La technologie était (et est toujours) considérée comme une panacée quasi totale par les puissances militaires occidentales, et cette quasi-obsession est l'une des raisons pour lesquelles la COIN est presque tombée dans l'oubli. Comme l'a fait remarquer Robert Tomes [Traduction] : « Les discussions sur l'édification de la nation et le maintien de la paix portaient rarement sur la guerre anti insurrectionnelle, sans doute parce que les opérations d'édification de la nation menées au cours des années 1990 ne faisaient pas face à des insurrections violentes et déterminées¹ ». De plus, l'armée américaine de l'après guerre du Vietnam s'intéressait plutôt à la guerre de manœuvre, au combat aéroterrestre et à l'art opérationnel en prévision de guerres classiques.

Le fait que la COIN a été éclipsée de cette manière est intéressant puisqu'on avait toujours tenu pour acquis à la fin du XX^e siècle que nos adversaires potentiels étaient incapables de mener un combat classique de haute intensité « à découvert² ». Leur seul recours consistait à mener une insurrection classique à partir d'une position de « faiblesse ». Le fait même que les insurgés ne sont pas en mesure de remporter rapidement la victoire contre des forces classiques signifie que tout conflit s'étirera en longueur (à moins que des circonstances inhabituelles prédominent). Le XXI^e siècle pourrait marquer une nouvelle ère de progrès technologiques, mais rien n'a encore prouvé que la RAM a produit des moyens plus rapides de vaincre les insurrections. L'une des premières insurrections importantes du XXI^e siècle, l'intifada Al-Aqsa palestinienne d'*Al Aqsa*, est toujours en cours aujourd'hui.

Palestinian *Al-Aqsa* Indifada, 2000 – Present



Aperçu

Le conflit qui perdure entre les Arabes et les Juifs et qui a marqué une grande partie du XXe siècle remonte à la Première Guerre mondiale. Alors même que Lawrence menait la Grande révolte arabe, le gouvernement britannique a adopté la Déclaration de Balfour de 1917, exprimant ainsi son soutien pour l'établissement d'une patrie juive en Palestine. L'une des principales dispositions de cette Déclaration était qu'une telle mesure ne devait pas porter préjudice aux droits des habitants arabes qui, à cette époque, représentaient une nette majorité. Cette expression avait déjà été anticipée à la fin du XIXe siècle par le mouvement sioniste qui tentait de faire reconnaître le désir des Juifs de retourner en Palestine par la communauté internationale. En 1922, la Société des Nations a accordé à la Grande-Bretagne le mandat d'administrer la Palestine des deux côtés du fleuve Jourdain. Au gré de l'accroissement constant de l'immigration juive, la tension entre les Juifs et les Arabes s'est également accrue. Les agitations arabes de 1922, de 1929 et de 1936 étaient mineures comparativement à la violence qui a éclaté à la suite de la décision de l'Assemblée générale des Nations Unies de 1947 de diviser la Palestine à l'ouest du Jourdain afin d'établir un État juif ainsi qu'un État arabe. Jérusalem devait être administrée par la communauté internationale. Presque aussitôt, le nouveau territoire d'Israël a été envahi par sept armées arabes. La guerre d'indépendance a été suivie de plusieurs autres affrontements classiques importants entre les Arabes et les Israéliens au cours des décennies qui ont suivi, notamment la campagne du Sinaï de 1956, la Guerre des Six Jours de 1967 et la guerre du Kippour de 1973 (aussi appelée la guerre d'octobre).

La doctrine classique de la Force de défense d'Israël (FDI) traditionnelle a été mise à l'épreuve lorsque la FDI a envahi le Sud du Liban en 1982 pour y détruire l'infrastructure terroriste de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP)³. La seule véritable expérience vécue par la FDI par rapport à l'insurrection et à la guérilla avant 1982 s'était produite à Gaza, en 1956, et au cours de la Guerre d'attrition le long de la frontière de l'Égypte, de 1968 à 1970. En 1987, la FDI a dû faire face à l'insurrection communément appelée la première guérillas (qui signifie « révolte des pierres »), laquelle a commencé à l'occasion d'un incident dans la bande de Gaza pour ensuite gagner la Judée Samarie, communément appelée la Cisjordanie. La bande de Gaza et la Cisjordanie sont également appelées les territoires occupés ou administrés. La Cisjordanie relève de l'administration militaire israélienne depuis la Guerre de Six Jours de 1967.

La première *intifada*, qui s'est échelonnée de 1987 à 1993, était caractérisée par une campagne d'information/de propagande palestinienne efficace qui présentait Israël comme l'agresseur brutal. C'est pour cette raison que les photos des intifadas présentent des Palestiniens lançant des pierres sur les troupes israéliennes régulières appuyées par des chars⁴. La politique israélienne consistant à briser les os des personnes prises à lancer des pierres n'a fait qu'attiser la résistance. À la même période, Yassar Arafat, chef de l'OLP, a renoncé au terrorisme comme moteur de changement politique. Cette mesure a renversé l'image traditionnelle véhiculée à l'échelle internationale montrant Israël comme un petit pays se battant pour sa survie dans une mer d'Arabes.

Le 13 septembre 1993, les Palestiniens et les Israéliens ont signé les accords de paix d'Oslo. Selon ces accords, la FDI devait se retirer de la bande de Gaza et de la ville de Jéricho en Cisjordanie, qui devait tomber sous l'autorité palestinienne civile dirigée par Arafat. Le nouveau corps policier de la Palestine devait travailler de concert avec la FDI pour assurer la sécurité interne et combattre le Hamas⁵. Entre la signature des Accords d'Oslo et l'éclatement de l'intifada palestinienne d'*Al Aqsa* en septembre 2000, des purs et durs des deux côtés ont miné le processus de paix. En juillet 2000, le président Bill Clinton a convoqué Arafat et le premier ministre israélien Ehud Barak à Camp David dans l'espoir de raviver les pourparlers de paix. Le 28 septembre 2000, Ariel Sharon a visité la mosquée d'*Al Aqsa*, escorté de 1 000 policiers anti-émeutes, un geste ouvertement provocateur qui a déclenché une deuxième intifada qui perdure encore aujourd'hui.

Lecture recommandée

- Catignani, Sergio. « The Strategic Impasse in Low-Intensity Conflicts: The Gap Between Israeli Counterinsurgency Strategy and Tactics During the *Al-Aqsa intifada* », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 28, no 1, février 2005, p. 57-75.

Observations clés

- Bien que la FDI ait adapté ses tactiques, une victoire au champ de bataille contre les insurgés palestiniens est impossible.
- La FDI est disposée à aller plus loin que d'autres pays démocratiques pour combattre le terrorisme malgré les critiques exprimées par des organismes de protection des droits de la personne.
- L'objectif stratégique classique d'Israël qui consiste à maintenir le statu quo grâce à des représailles et à des mesures préventives dissuasives a été appliqué inefficacement au conflit israélo-palestinien moderne.
- Les Israéliens ont eu recours à un nombre écrasant de soldats, environ 100 soldats par Palestinien armé, au cours du combat au camp de réfugiés Jénine lors de l'opération DEFENSIVE SHIELD, en avril 2002.
- La FDI a eu recours aux unités de *Mistaravim* (« ceux qui ressemblent aux Arabes ») pour se mêler à la population locale. Cette mesure reflète notre principe de COIN qui consiste à exploiter le renseignement et l'information.
- La FDI a employé des tactiques d'infiltration pour confondre les guérillas urbains et réduire l'exposition aux tirs de l'ennemi.
- Après l'opération *Defensive Shield*, la FDI a commencé à mener graduellement des opérations moins « tonitruantes » pour atténuer la controverse au pays et sur la scène internationale.

Mesurer l'efficacité

Aperçu

Il est relativement simple d'établir l'efficacité des tactiques et des stratégies sélectionnées dans une guerre classique. Les planificateurs de l'opération OVERLORD, l'invasion des alliés en Normandie, avaient prévu l'arrivée des alliés à la Seine au jour J+90, mais en fait, ces derniers y sont arrivés au jour J+75, soit 15 jours plus tôt que prévu. En fonction de ce critère, on peut dire que les alliés ont été « efficaces ». La recherche opérationnelle remonte à la Première Guerre mondiale, lorsqu'elle servait à améliorer l'efficacité de l'artillerie. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la recherche opérationnelle a permis d'établir le degré d'exactitude du bombardement stratégique ainsi que l'efficacité des mortiers, des chasseurs bombardiers et des chars contre les blindés allemands. Toutefois, lors des campagnes de COIN, les mesures traditionnelles ne sont pas utiles. Sir Robert Thompson a affirmé ce qui suit dans son livre *Defeating Communist Insurgency* paru en 1966 : [Traduction] « Les progrès ne peuvent être évalués par la réussite ou l'échec d'une opération à court terme, ni par des statistiques, même sur une période d'un an ou plus⁶ ».

La guerre coloniale, caractérisée par la confrontation entre des adversaires employant des technologies fort différentes, utilisait également des mesures différentes de celles de la guerre classique. Par exemple, les Britanniques et les Français cherchaient à intégrer leurs ennemis uniques dans une structure impériale plus vaste. Le meilleur moyen d'y arriver était d'éviter la destruction aléatoire de biens. L'union et la reconstruction après la guerre étaient des objectifs stratégiques plus importants. Pour atteindre cet état final, il n'était pas nécessaire de vaincre l'ennemi de façon décisive. Le critère d'efficacité était la domination de l'ennemi au moindre coût possible pour atteindre une pacification permanente⁷.

Au Vietnam, le secrétaire d'État à la défense, Robert S. McNamara, tentait constamment de mesurer les progrès en termes absolus à l'aide d'un bureau d'analyse des systèmes. Le quartier général du Général Westmoreland, le Commandement d'aide militaire au Vietnam (MACV) faisait de même. Les renseignements sur l'ordre de bataille (ORBAT) de l'ennemi servaient à mesurer les progrès de la stratégie d'attrition. En fonction de l'analyse du « décompte des corps » (tant amis qu'ennemis), le MACV a déterminé que le « point de déséquilibre », où les pertes de l'ennemi dépassaient les remplacements provenant du recrutement et de l'infiltration,

a été atteint au Vietnam du Sud après juin 1967, et il a officiellement con-
signé cette information dans un rapport de mesure des progrès (MP). Cela
dit, des analystes de la CIA jugeaient que les estimations du MACV quant à
l'effectif ennemi étaient beaucoup trop faibles⁹. Certains spécialistes font
valoir que les États-Unis avaient pratiquement paralysé le VC à la fin de l'of-
fensive du Têt de 1968, que les mesures ont été mal interprétées et que les
États-Unis étaient plus près de la victoire qu'on ne le supposait en général¹⁰.

Différentes mesures, ou critères d'efficacité (CE), peuvent s'appliquer
à différents niveaux de la guerre du Vietnam, ou de toute insurrection
d'ailleurs. Le Colonel Harry G. Summers Jr. a déclaré ce qui suit au sujet de
la guerre livrée par les États-Unis au Vietnam : « Sur le champ de bataille
même, l'armée [américaine] était invincible. Engagement après engagement,
les forces du Viêt công et de l'Armée nord vietnamienne étaient repoussées,
subissant des pertes énormes. Malgré tout, à la fin du combat ce sont les
forces nord vietnamiennes, et non celles des États-Unis, qui ont remporté la
victoire¹¹ ». La question corollaire de Summer – « Comment avons-nous pu
réussir de la sorte, pour ensuite subir un tel échec? » – est un reflet direct
de la confusion liée à la guerre du Vietnam quant à la définition de réussite.

De nos jours, il est toujours aussi difficile de produire des mesures
de réussite en lesquelles on peut avoir confiance. Dans le cadre des opéra-
tions de COIN modernes, il peut y avoir un grand nombre de mesures :
niveaux de violence, niveaux d'infiltration, disponibilité de l'eau, des denrées
alimentaires et des biens de subsistance, degré de pluralisme politique, pro-
grès économique et formation du personnel militaire indigène pour com-
battre les insurgés, pour ne nommer que ceux-là. En dernier ressort, c'est
aux forces de COIN qu'il incombe de juger ce qui est acceptable. De toute
évidence, il vaut mieux avoir dix échanges de coups de feu violents dans
une région bien définie qu'une centaine, et 5 000 enfants qui fréquentent
l'école dans une région constitue une amélioration par rapport à 50 enfants.
La tâche la plus difficile consiste à évaluer si les améliorations apportées
dans une région précise correspondent ou non à une « victoire » de la cam-
pagne de COIN.

Lecture recommandée

- Clancy, James et Chuck Crossett. « Measuring Effectiveness in Irregular Warfare », *Parameters*, vol. 37, no 2, été 2007, p. 88 100.

Observations clés

- Il y a beaucoup de données à analyser.
- On possède peu de connaissances de base sur ce que la réussite signifie dans le cadre d'une guerre irrégulière.
- Les mesures traditionnelles de la guerre étaient la domination et la capture de territoires ainsi que les données de l'ordre de bataille.
- Trois aspects permettent de choisir des mesures précises, soit la soutenabilité, la légitimité et la stabilité de l'environnement. Les preuves historiques peuvent permettre de formuler un critère de mesure que les forces peuvent utiliser pour évaluer l'efficacité. Ce critère doit être mis à l'épreuve en fonction de données opérationnelles du monde concret et d'un examen des plus rigoureux.
- Les opérations militaires qui détruisent la soutenabilité et la légitimité des insurgés et qui soutiennent la stabilité de la situation générale semblent avoir une grande influence.

Le rôle de la géographie

Aperçu

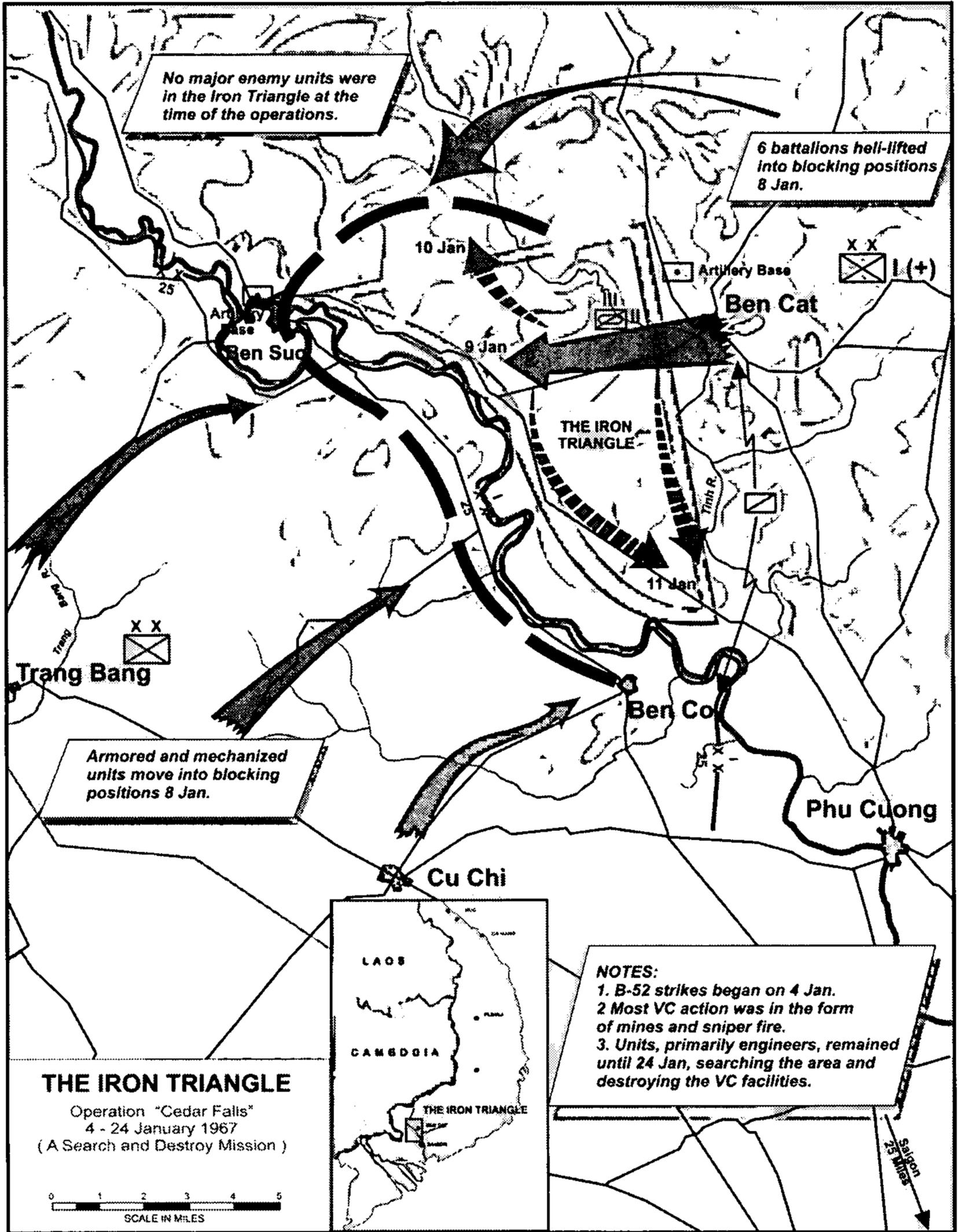
La géographie physique dans le cadre d'opérations de COIN revêt une tout aussi grande importance qu'au cours d'une guerre classique. Les facteurs relatifs à la géographie, notamment la superficie d'un environnement opérationnel réel ou potentiel et sa topographie, permettent d'établir la force que l'on peut déployer et ce que l'on peut accomplir physiquement. Vous aurez déjà remarqué que Lawrence a tenté d'établir une relation mathématique entre l'espace et la force. Liddell Hart a affirmé ce qui suit : [Traduction] « Le ratio entre l'espace et les forces est un facteur clé au cours d'une guérilla [...], mais le produit varie en fonction du type de pays et de la mobilité relative des deux parties¹² ». Au Vietnam, le Général James M. Gavin a recommandé l'adoption d'une stratégie « des enclaves » en vertu de laquelle les forces américaines ne tiendraient que les grands centres de population, car il faudrait un million d'hommes et plus d'une décennie pour défendre le Vietnam du Sud tout entier¹³ ». Lors de la campagne de COIN menée par l'armée portugaise en Angola, une région plus vaste que le Texas, la Californie et New York réunis, limitait clairement la capacité de la force d'occuper tout le territoire à un moment donné. La nature même de la guérilla force l'armée de défense régulière à se fragmenter pour défendre un grand nombre de cibles potentielles (à moins qu'elle n'adopte

précisément une approche stricte d'économie des forces). De cette manière, la géographie égalise les chances en quelque sorte et donne aux guérillas l'occasion d'atteindre la supériorité sur le plan local même s'ils sont inférieurs sur le plan stratégique¹⁴.

Il est difficile d'établir l'espace géographique optimal qui favorisera l'essor des insurrections. La Cisjordanie est une très petite région (5 000 kilomètres carrés) comparativement à un environnement de COIN comme l'Algérie ou l'Afghanistan. Cela dit, au cours de la première *guérillas* en Cisjordanie en 1987, les aspects géographiques ont joué un rôle de premier plan. Bien que l'*Intifada* ait commencé à un endroit géographique aléatoire, sa progression rapide et son intensification accélérée ont été associées à l'emplacement et à la dispersion des points de friction¹⁵. Toutes les insurrections réussies menées sous forme de guérilla en milieu rural ont exploité une base territoriale facile à défendre où elles représentaient le seul gouvernement légitime et pouvaient convaincre la population¹⁶. Les insurgés en Turquie de 1976 à 1980 se sont rendus maîtres de zones géographiques bien définies à partir desquelles ils ont établi d'autres formes de gouvernement. Castro a mis sur pied son insurrection dans les montagnes de la Sierra Maestra, dans l'est de Cuba.

De toute évidence, les refuges sont très importants pour les insurgés. Les refuges peuvent se situer à l'intérieur du pays faisant l'objet de l'insurrection ou encore à l'extérieur de celui-ci. Selon une école de pensée, un refuge pour insurgés à l'intérieur du pays devait être suffisamment éloigné des principaux centres de population de manière à ce que les forces de COIN ne puissent pas contraindre les insurgés à livrer combat facilement, mais suffisamment proche pour que les insurgés puissent avoir une influence sur la population. La question de savoir quelle est la distance jugée suffisante est entièrement subjective. Au Vietnam, le « triangle de fer », où se trouvait la zone de la base du VC, était situé à 55 kilomètres à peine de Saïgon, et les zones de guerres C et D, d'autres zones de la base, n'étaient pas bien plus loin¹⁸.

Triangle de fer



Lecture recommandée

- McColl, Robert W. « The Insurgent State: Territorial Bases of Revolution », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 59, no 4, décembre 1969, p. 613-631.

Observations clés

- On note un engagement commun en Chine, en Grèce, aux Philippines, en Malaisie, en Indonésie et à Cuba en faveur de la capture et du contrôle d'une base territoriale au sein d'un État.
- Le début de l'étape territoriale d'une révolution commence lorsque les insurgés sont privés de tout moyen d'opposition politique ouvert.
- Dans les années 1960, les révolutionnaires avaient appris à ne pas sous estimer la capacité et la détermination d'un gouvernement de conserver ses installations essentielles, y compris les villes et les principales lignes de communications.
- Puisque les villes et les principales voies de communications et de transport sont des objectifs importants, l'expansion du territoire contrôlé par les guérillas et de ses frontières sera optimale lorsqu'elle sera dirigée vers les concentrations de population.
- La plupart des révolutions nationales contemporaines commencent en milieu rural.

Observations clés

- Voici une liste de critères géographiques très explicites tirés des révolutions du passé.
 1. Il faut choisir une région ayant l'expérience de l'opposition politique au gouvernement central.
 2. La stabilité politique aux niveaux national et local doit être faible ou inexistante.
 3. La région doit offrir un accès à des objectifs militaires et politiques importants.
 4. Les emplacements idéaux sont les zones caractérisées par une autorité politique faible ou confuse comme les régions entre les provinces ou celles longeant les frontières internationales.
 5. Le terrain doit être propice aux opérations militaires et à la sécurité personnelle.
 6. La région doit être autonome sur le plan économique.
 7. La base ne doit jamais être abandonnée sauf dans les circonstances les plus critiques.

Insurrections transnationales

Aperçu

Les insurgés peuvent recevoir du soutien extérieur sous différentes formes, que ce soit de l'argent ou l'infiltration physique d'effectif ou de fournitures provenant de l'étranger. La Irish Republican Brotherhood (IRB) (Fraternité républicaine irlandaise) a reçu du soutien financier des catholiques irlandais d'Amérique du Nord, et les Allemands ont tenté d'acheminer 20 000 fusils et un million de cartouches vers la côte atlantique de l'Irlande pour le soulèvement de Pâques de 1916. Un spécialiste a fait valoir que la [Traduction] « corrélation entre l'aide externe et la victoire des insurgés, et le manque d'intervention étrangère et la défaite des insurgés, est frappante¹⁹ ». Assurez vous de consulter attentivement l'annexe A pour bien saisir l'importance de l'aide extérieure apportée aux insurrections.

Tout au long de l'histoire, on a tenté à de nombreuses reprises d'empêcher les infiltrations transfrontalières. Les murs et les systèmes de barrières des Romains étaient conçus pour contrôler l'ampleur et l'emplacement des infiltrations. En Algérie, les Français ont construit la ligne Morice pour fermer les frontières avec la Tunisie et le Maroc, mais 80 000 soldats devaient la surveiller constamment. Au Vietnam, les États-Unis devaient assumer la double tâche d'empêcher l'infiltration le long de la zone démilitarisée (DMZ), et via la piste Hô Chi Minh. Comptant 19 000 kilomètres de sentiers et de routes, cette piste constituait un obstacle important pour les opérations américaines, et certains spécialistes ont fait valoir qu'il était physiquement impossible d'en couper/d'en interdire l'accès complètement et constamment, bien que certains observateurs militaires affirment le contraire²⁰. La ligne McNamara constituait l'une des propositions pour régler le problème lié à la piste Hô Chi Minh. Il s'agissait d'une barrière électronique, munie de capteurs capables de détecter l'urine humaine, érigée à travers la DMZ et allant jusqu'au Laos. Westmoreland estimait qu'il s'agissait d'une mesure très théorique et que cette « ligne » aurait requis la présence d'un bataillon à chaque kilomètre pour la protéger par des tirs. Selon son appréciation de la menace ennemie à l'échelle du Vietnam du Sud, il estimait qu'un corps de trois divisions aurait pu s'acquitter de cette tâche, mais il ne disposait tout simplement pas de troupes suffisantes.

Vouloir mettre un terme aux déplacements transfrontaliers des insurgés est une chose, mais être en mesure de le faire en est une autre. Isoler la zone d'insurrection de manière à interdire en tout temps l'entrée de la majorité des effectifs et des fournitures et, à l'inverse, d'empêcher le retrait des insurgés dans des refuges transfrontaliers nécessite de larges forces constituées sur le terrain. L'annexe A et l'annexe B méritent d'être consultées pour avoir une idée du rapport entre la force et l'espace de certains environnements de COIN.

Lecture recommandée

- Brimley, Shawn. « Tentacles of Jihad: Targeting Transnational Support Networks », *Parameters*, été 2006, p. 30-46.

Observations clés

- Les déplacements transfrontaliers des insurgés ont constitué des défis de taille, voire insurmontables, pour les forces contre-insurrectionnelles.
- Les forces de COIN doivent faire preuve de vigilance lorsqu'elles évaluent l'ampleur et la portée du champ de bataille stratégique.
- Les réseaux de soutien transnationaux peuvent constituer le point faible des insurgés s'ils sont ciblés convenablement.
- Les états voisins comptent souvent de larges communautés de la diaspora dans lesquelles les insurgés peuvent facilement disparaître tout en se ravitaillant et en recrutant des effectifs.
- Les groupes terroristes transnationaux modernes acquièrent de la force et des capacités en utilisant un réseau mondial qui favorise à la fois l'attaque et permet une sécurité opérationnelle accrue.
- Jusqu'à tout récemment, un grand nombre d'analystes faisaient valoir que les organisations terroristes internationales actives et importantes ne pouvaient pas survivre sans un soutien important de l'État dans lequel elles mènent leurs activités. Brimley fait valoir qu'on semble maintenant, dans certains cas, avoir prouvé le contraire pour l'époque actuelle.
- La capacité d'un réseau de se régénérer et de récupérer ses pertes est directement liée à sa capacité de transmettre un message convaincant à des groupes disparates dans des dizaines d'États, et ce, sur des milliers de kilomètres.

- Voici quatre façons de cibler les réseaux de soutien des terroristes :
 1. Concentrer les efforts sur des stratégies offensives.
 2. Infiltrer les réseaux transnationaux que les terroristes exploitent pour leur survie, notamment ceux du trafic de stupéfiants, des gangs internationaux, du crime organisé, du blanchiment d'argent et du trafic d'armes international.
 3. Accroître l'efficacité de la coopération internationale.
 4. Déployer davantage d'efforts pour comprendre de quelle manière les processus d'apprentissage et d'innovation au sein des groupes terroristes influent sur leur perception stratégique et leur efficacité opérationnelle.
- Les opérations d'information et la guerre psychologique peuvent saper la légitimité des groupes d'insurgés et effrayer leurs partisans.

Autres sources d'intérêt

- Amidror, Major général (à la retraite) Yaacov. « Israel's Strategy for Combating Palestinian Terror », *Joint Forces Quarterly*, vol. 32, automne 2002, p. 117-123.
- Jones, Clive. « One Size Fits All: Israel, Intelligence, and the Al-Aqsa Guérillas », *Studies in Conflict Resolution*, vol. 26, no 4, juillet août 2003, p. 273-288.
- Esposito, Michele K. « The Al-Aqsa Guérillas: Military Operations, Suicide Attacks, Assassinations, and Losses in the First Four Years », *Journal of Palestine Studies*, vol. 34, no 2, hiver 2005, p. 85-122.
- Gellman, Capitaine Brian. « Assessing Stability During Counterinsurgency (COIN) or Stability and Support Operations Through Patrol Briefs », *Military Intelligence*, janvier-mars 2005, p. 8-12.
- Teamey, Kyle et Lieutenant colonel Jonathan Sweet. « Organizing Intelligence for Counterinsurgency », *Military Review*, septembre octobre 2006, p. 24-29.
- Noble, Allen G. et Elisha Efrat. « Geography and the Guérillas », *Geographical Review*, vol. 80, no 3, juillet 1990, p. 288-307.
- Staniland, Paul. « Defeating Transnational Insurgencies: The Best Offense is a Good Fence », *Washington Quarterly*, vol. 29, no 1, hiver 2005-2006, p. 21-40.

Hammes, Colonel Thomas X. « Insurgency: Modern Warfare Evolves into a Fourth Generation », *Strategic Forum*, no 214, janvier 2005, p. 1-7.
Record, Jeffrey. « External Assistance: Enabler of Insurgent Success », *Parameters*, automne 2006, p. 36-49.

Notes

¹ Robert R. Tomes, « Relearning Counterinsurgency Warfare », *Parameters*, printemps 2004, p. 16.

² Martin van Creveld, *La transformation de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998, p. 268-269. Creveld n'a pas été le premier à formuler cet argument.

³ Richard A. Gabriel, *Operation Peace for Galilee: The Israeli-PLO War in Lebanon*, New York, Hill & Wang, 1984. Il ne faut pas oublier que la FDI même était une organisation terroriste de guérilla à ses débuts. *L'Irgoun Haganah* (qui signifie « organisation de défense ») était la principale force israélienne, mais d'autres organisations, notamment *L'Irgoun Zvai Leumi* (organisation militaire nationale – IZL) et le *Lohamei Herut Israel* (« Combattants pour la liberté d'Israël »), connu sous le nom de « Lehi » ou du « groupe Stern », employaient des tactiques terroristes. À l'occasion, on désigne ces organisations par le terme « dissidents » plutôt que par le terme « terroriste ». Voir Chaim Herzog, *The Arab Israeli Wars: War and Peace in the Middle East from the War of Independence to Lebanon*, Londres, Arms & Armour Press, 1984, p. 13.

⁴ Colonel Thomas X. Hammes, *The Sling and the Stone: On War in the 21st Century*, St. Paul (Minnesota), Zenith Press, 2004, p. 108.

⁵ Il existe de nombreuses organisations terroristes palestiniennes, y compris la Brigade des martyrs d'*Al Aqsa*, la Force 17, le *Fatah Tanzim*, le *Jihad islamique palestinien*, et le *Hamas*.

⁶ Sir Robert Thompson, *Defeating Communist Insurgency*, New York, Frederick A. Praeger, 1966, p. 168-169.

⁷ Jean Gottmann, « Bugeaud, Gallieni, Lyautey : développement de la guerre coloniale française », dans Edward Mead Earle, dir., *Les maîtres de la stratégie*, vol. 1, Paris, Berger Levrault, 1980, p. 267-268.

⁸ Douglas Kinnard, *The War Managers*, Hanover (New Hampshire), University of Vermont, 1977, p. 72.

⁹ James J. Wirtz, « Intelligence to Please?: The Order of Battle Controversy during the Vietnam War », *Political Science Quarterly*, vol. 106, no 2, 1991, p. 239-263.

¹⁰ Voir Lewis Sorley, *A Better War: The Unexamined Victories and Final Tragedy of America's Last Years in Vietnam*, New York, Harcourt Brace, 1999, p. xv.

¹¹ Colonel Harry G. Summers Jr., *On Strategy: A Critical Analysis of the Vietnam War*, Novato (Californie), Presidio, 1982, p. 1.

¹² B.H. Liddell Hart, *Strategy*, 2e édition révisée, New York, Frederick A. Praeger, 1967, p. 378.

¹³ James M. Gavin, *Crisis Now*, New York, Pantheon, 1968.

¹⁴ S.J. Deitchman, « A Lanchester Model of Guerrilla Warfare », *Operations Research X*, vol. 6, novembre décembre 1962, p. 819, 827.

¹⁵ Allen G. Noble et Elisha Efrat, « Geography of the Guérillas », *Geographical Review*, vol. 80, no 3, juillet 1990, p. 306.

¹⁶ Robert W. Clark, *The Basque Insurgents: ETA, 1952-1980*, Madison, University of Wisconsin Press, 1984, p. 185. Voir le chapitre 8, « Geography and the Insurgency: The Territorial Base of ETA ».

¹⁷ Sabri Sayari et Bruce Hoffman, *Urbanization and Insurgency: The Turkish Case, 1976-1980*, Santa Monica (Californie), RAND, 1991, p. 17.

¹⁸ Voir Harry G. Summers Jr., *Historical Atlas of the Vietnam War*, Boston, Houghton Mifflin, 1995, p. 117.

¹⁹ Jeffrey Record, « External Assistance: Enabler of Insurgent Success », *Parameters*, automne 2006, p. 42.

²⁰ John Prados, *The Blood Road: The Ho Chi Minh Trail and the Vietnam War*, New York, John Wiley & Sons, 1999, p. 375; selon le Major général William E. Dupuy, ancien commandant de la 1st Infantry Division au Vietnam, l'établissement de sept divisions de combat américaines chevauchant la piste Hô Chi Minh le long de la DMZ menant vers le Laos constituait le meilleur moyen de mettre fin aux combats dans le sud. « What Might Have Been And Why We Didn't Do It », *Army*, vol. 36, février 1986, p. 36-39.

Conclusion

Leçons apprises

Dans le présent ouvrage, nous vous avons présenté quelques insurrections et contre insurrections ayant eu lieu au cours du siècle dernier ainsi que des observations clés expliquant leur réussite ou leur échec. Comme vous pouvez le constater, il existe des différences importantes entre les environnements de COIN. Les conditions ne se reproduisent pas toujours exactement de la même façon. Il existe un large éventail d'insurrections à partir duquel nous aurions pu tirer nos exemples, et nous vous conseillons fortement d'étudier ces insurrections plus tard, ce qui vous permettra d'accroître votre capacité de comparer des environnements différents. Vous avez également appris que l'histoire militaire peut s'avérer un outil utile pour vous aider à vous préparer à opérer dans des environnements de COIN.

Pour favoriser un bon apprentissage

Les environnements de COIN ne sont pas vraiment différents des environnements de guerre classique puisque chacun exige une étape d'apprentissage importante pour survivre et gagner. Nous espérons donc que le présent ouvrage vous permettra de faire cet apprentissage. Comme l'a affirmé Bernard Brodie [Traduction], « les seules données empiriques dont nous disposons sur la façon dont les gens font la guerre et se comportent dans des situations de stress sont tirées de notre expérience passée à cet égard, peu importe les ajustements que nous devons faire pour modifier les conditions par la suite¹ ».

Mao Zédong (Tsé TOUNG) a présenté un argument semblable en indiquant clairement ce qui suit : « Il n'est pas facile d'apprendre et il est encore plus difficile d'utiliser dans la pratique ce qu'on a appris ». Ainsi, il fallait acquérir non seulement une méthode pour mettre en pratique les apprentissages, mais également une méthode d'apprentissage. La méthode d'apprentissage de Mao consistait à étudier le passé : « Toutes les lois de la guerre ou théories militaires revêtant un caractère de principe sont le bilan de l'expérience des guerres fait par nos prédécesseurs ou nos contemporains ». Une étude sérieuse du passé était importante, certes, mais lisez attentivement l'observation suivante de Mao : « Il faut étudier soigneusement ces leçons payées au prix du sang, que nous ont léguées les guerres passées. Ceci, c'est une de nos tâches. Mais ce n'est pas tout, il en est une autre : vérifier ces conclusions à l'aide de notre propre expérience, assimiler ce qu'elles offrent d'utile, rejeter ce qu'on y trouve d'inutile et ajouter ce qui

n'est propre qu'à nous mêmes. Cette seconde tâche est d'une grosse importance; si nous n'agissons pas de la sorte, nous ne pourrons diriger une guerre² ». C'est précisément la raison pour laquelle vous ne pouvez pas choisir l'une des insurrections présentées dans le présent module pour ensuite l'utiliser comme le modèle à suivre. Pour être en mesure de distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas, il faut faire des études, réfléchir, faire preuve d'un bon jugement et parfois y aller par essai et erreur; c'est en partie ce qu'on appelle l'apprentissage par la pratique.

La prochaine étape

Votre devoir professionnel consiste maintenant à passer à l'étape suivante. Pourquoi, dites-vous? C'est plutôt simple. Parce que l'Armée de terre avancera de deux étapes alors que vous serez toujours un capitaine qui effectue sa période de perfectionnement². Ce livre constitue une base solide. À compter de maintenant, on vous apprendra la doctrine de COIN de l'Armée de terre par ordre croissant de complexité; les principes de base de cette doctrine semblent être validés par l'analyse historique des campagnes de COIN menées au cours des trente dernières années³.

La prochaine fois que vous aborderez les mesures de COIN dans un environnement d'apprentissage, ce sera dans le cadre du Cours sur les opérations tactiques de l'Armée de terre (COTAT), et ensuite, quelques années plus tard, lors du Cours sur les opérations de l'Armée de terre (COAT). Nous vous encourageons fortement à lire l'essai bibliographique qui se trouve à la fin du présent document ainsi que la liste des sources d'intérêt qui figure à la fin de chaque chapitre. Vous pouvez également commencer à vous familiariser avec les autres éléments de notre doctrine de COIN en consultant le document B GL 323 004/FP 004 *Opérations de contre-insurrection*.

Notes

¹ Bernard Brodie, "The Continuing Relevance of *On War*, in Carl von Clausewitz, *On War* Edited and Translated by Michael Howard and Peter Paret (Princeton: Princeton University Press, 1984), 54.

² Écrits militaires de Mao Tse Toung, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1964, p. 92 et p. 95.

³ Christopher Paul and Colin P. Clarke, "Evidentiary Validation of FM 3-24: Counterinsurgency Worldwide, 1978-2008," *Joint Forces Quarterly* No. 60 (2011): 126-128.

Essai bibliographique

Il existe de nombreux ouvrages portant sur les insurrections et la COIN. Parmi les vastes études pertinentes réalisées sur le sujet, on trouve *La guerre de la puce* (1969) de Robert Taber, *War in the Shadows: The Guerrilla in History* (1975) de Robert B. Asprey, et *Guerrilla: A Historical and Critical Study* (1976) de Walter Laquer. Carl von Clausewitz, dans *De la guerre*, et le Baron Antoine Henri de Jomini, dans *Précis de l'art de la guerre*, traitent tous deux de cette forme de guerre. La tradition orientale est rendue au mieux dans la traduction de Valérie Niquet, *L'art de la guerre* de Sun Z; (1988).

Les ouvrages des vrais artisans de l'insurrection constituent une source de premier ordre inestimable. On trouve notamment *La révolte dans le désert* (1928) et *Les sept piliers de la sagesse* (1936) de T. E. Lawrence, *Fundamentals of Guerrilla Warfare* (1958) de Abdul Haris Nasution, *La guerre de guérilla* (1962) de Che Guevara, *Écrits militaires* (1964) de Mao-Tsé Toung, *Fidel Castro au Chili: trente textes choisis et présentés par Roland Labarre* (1972), *Guerre du peuple, armée du peuple* (1966) de Vo Nguyen Giap, *General Grivas on Guerrilla Warfare* (1965) de G. Grivas et *Œuvres choisies* (1960) de Hô Chi Minh.

La guerre anglo-irlandaise est bien traitée par William H. Kautt dans *The Anglo Irish War, 1916 1921: A People's War* (1999). On trouve de nombreuses études sur T.E. Lawrence et la Grande révolte arabe, dont *Military Intelligence and the Arab Revolt: The First Modern Intelligence War* (2007) de Paula Mohs. La guérilla et la guerre partisane menées pendant la Seconde Guerre mondiale font encore aujourd'hui l'objet d'études. Les titres *Werwolf!: The History of the National Socialist Guerrilla Movement, 1944-1946* (1998) de Perry Biddiscombe, *War in the Wild East: The German Army and Soviet Partisans* (2004) de Ben Shepherd, *Stalin's Guerrilla's: Soviet Partisans in World War II* (2006) de Kenneth Slepyan et *Hitler's Bandit Hunters: The SS and the Nazi Occupation of Europe* (2006) de Philip W. Blood constituent quatre excellents ouvrages modernes.

La période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale bénéficie d'une littérature abondante sur la contre-insurrection. L'ouvrage *Contre-insurrection : théorie et pratique* (2008) de David Galula présente une excellente vue d'ensemble de la doctrine et de la théorie de la contre-insurrection. L'ouvrage *Malaya: Communist or Free?* (1954) de Victor Purcell constitue une ressource très pertinente sur l'état d'urgence en Malaisie. Cette campagne est aussi bien abordée dans *Suppressing Insurgency: An Analysis of the Malayan Emergency, 1948-1954* (1992), de John Coates, et dans *Counter-*

insurgency Campaigning (1967), de Julian Paget. L'expérience française de la guerre d'indépendance algérienne est bien couverte dans *La guerre moderne* (1961) de Roger Trinquier, *Histoire de la guerre d'Algérie* (1980) d'Alister Horne, et *Services spéciaux : Algérie, 1955 1957* (2001) du Général Paul Aussaresses. L'ouvrage *The First Helicopter War: Logistics and Mobility in Algeria, 1954 1962* (1999) de Charles R. Shrader propose une étude pointue des efforts de l'armée française. Les ouvrages portant sur le Vietnam abondent. L'expérience française au Vietnam est couverte en détail dans *Les deux Viet-Nams* (1967) de Bernard Fall, Ph. D. Parmi les études classiques sur l'expérience américaine au Vietnam, on trouve *Defeating Communist Insurgency: Experiences from Malaya and Vietnam* (1966) de Robert Thompson et *In the Midst of Wars: An American's Mission to Southeast Asia* (1972) de Edward G. Lansdale. Il existe aussi d'excellentes études modernes, notamment *The Army and Vietnam* (1986) de Andrew F. Krepinevich Jr., *Strategy in Vietnam: Revolutionary Warfare in I Corps, 1967* (1997) de Michael Hennesy, Ph. D., et *Conflict of Myths: The Development of American Counterinsurgency Doctrine and the Vietnam War* (1986) de Larry E. Cable.

La contre-insurrection en Amérique latine a aussi fait l'objet de nombreuses études. *Urban Guerrilla Warfare in Latin America* (1974) de J. Kohl et J. Litt en est l'une des meilleures. La guerre soviéto-afghane est bien racontée dans l'ouvrage de Lester Grau, *Tactiques de l'Armée rouge en Afghanistan* (2010), et *The Soviet Afghan War: How a Superpower Fought and Lost* (2002) de Lester Grau et Michael A. Gress couvre aussi le sujet. L'ouvrage de Richard A. Gabriel *Operation Peace for Galilee: The Israeli-PLO War in Lebanon* (1984) traite efficacement du conflit israélo palestinien. Lorsqu'on se penche sur les écrits publiés après les événements du 11 septembre 2001, il convient de consulter *Learning to Eat Soup with a Knife: Counterinsurgency Lessons from Malaya and Vietnam* (2002) de John A. Nagl et *The Sling and the Stone: On War in the 21st Century* (2004) du Colonel Thomas X. Hammes. Hammes y explique en profondeur la guerre de quatrième génération (G4G), un concept controversé à l'heure actuelle. Enfin, l'ouvrage de James S. Corum *Fighting the War on Terror: A Counterinsurgency Strategy* (2008) constitue un excellent survol de la guerre à l'américaine.

Annexe A

Chronologie des insurrections et des guérillas sélectionnées¹

Guerre	Dates²	Forces occidentales	Aide extérieure?	Réussite de l'insurrection?
Guerre des Boers (phase de la guérilla)	1901-1902 (2)	Grande-Bretagne/Canada	NON	NON
Insurrection aux Philippines	1899-1902 (3)	États-Unis	NON	NON
Mouvement des Boxeurs (Chine)	1900 (1)	Grande-Bretagne/États-Unis	NON	NON
Guerre russo-japonaise	1904-1905 (2)	---	---	---
Nicaragua	1909 (1)	États-Unis	OUI (États-Unis)	OUI
Première Guerre mondiale	1914-1918 (4)	Grande-Bretagne	---	---
Haïti (« Cacos »)	1915-1920 (5)	États-Unis	NON	NON
Soulèvement de Pâques (Irlande)	1916 (— 1)	Grande-Bretagne	NON	NON
Grande révolte arabe	1916-1918 (2)	Grande-Bretagne/Turquie	OUI	OUI
Afrique de l'Est	1914-1918 (4)	Grande-Bretagne	NON	OUI
Guerre civile russe	1918-1921 (4)	---	OUI	NON
1919 : Conférence de paix de Paris — Le président des États-Unis, Woodrow Wilson, déclare que toutes les nations ont droit à l'autodétermination				
Guerre anglo-irlandaise	1919-1921 (3)	Grande-Bretagne	OUI	NON
Union soviétique (Basmatchis)	1919-1930 (12)	---	---	---
Maroc	1921-1927 (7)	Espagne/France	---	NON
Brésil (Prestes)	1924-1927 (4)	---	NON	NON
Nicaragua (Sandino)	1925-1933 (9)	États-Unis	OUI	EN PARTIE
Chine	1927-1949	---	OUI	OUI
Guerre de Chaco	1932-1935 (4)	---	---	---
Palestine (Arabes)	1936-1939	Grande-Bretagne	OUI	NON
Guerre civile d'Espagne	1936-1939 (4)	---	---	---
Seconde Guerre mondiale	1939-1945 (6)	---	---	---
Seconde Guerre mondiale (Partisans)	1940-1945 (6)	États-Unis/Grande-Bretagne	OUI	OUI
Conflit entre le Pérou et l'Équateur	1941-1942 (2)	---	---	---
1945 : Début de la guerre froide				
Palestine	1945-1947 (3)	Grande-Bretagne	OUI	OUI
Guerre civile grecque	1945-1949 (4)	États-Unis/Grande-Bretagne	OUI	NON
Indonésie	1945-1949 (5)	Pays-Bas/Grande-Bretagne	NON	OUI
Philippines (Hukbalahap)	1946-1954 (9)	États-Unis	NON	NON
Guerre d'Indochine française	1945-1954 (9)	France	OUI	OUI

¹ Cette liste n'est pas exhaustive.

² Les chiffres entre parenthèses représentent la durée en années.

1947 : Le président Truman annonce la doctrine Truman – Endiguement du communisme soviétique à l'échelle mondiale

Birmanie	1947-aujourd'hui (61)	Grande-Bretagne/Birmanie	OUI	NON
Malaisie	1948-1960 (12)	Grande-Bretagne	NON	NON
Guerre de Corée	1950-1954 (5)	US/Bretagne/Canada	---	---
État d'urgence au Kenya	1952-1960 (9)	Grande-Bretagne	NON	NON
Bolivie	1952-1964 (12)	---	OUI	NON
Cuba (Castro)	1953 (-1)	---	NON	NON
Algérie	1954-1962 (8)	France	OUI	OUI
Soudan	1954-1972 (17)	Grande-Bretagne	OUI	OUI
Chypre	1955-1959 (5)	Grande-Bretagne	NON	OUI
Crise de Suez	1956 (-1)	Grande-Bretagne/France	---	---
Campagne du Sinaï	1956 (-1)	Israël/Égypte	---	---
Révolution cubaine	1956-1959 (4)	---	NON	OUI

1961 : Le président des États-Unis, John F. Kennedy, établit une nouvelle doctrine et met sur pied les forces spéciales de l'armée américaine pour gérer les guerres de faible intensité

Angola	1961-1974 (13)	Portugal	OUI	OUI
Mozambique	1964-1975 (10)	Portugal	OUI	OUI
Kurdistan iraquien	1961-1975 (14)	---	OUI	NON
Chine – Inde	1962 (-1)	---	---	---
Crise des missiles de Cuba	1962 (-1)	États-Unis	---	---
Venezuela	1962-1965	---	OUI	NON
Conflit entre le Maroc et l'Algérie	1963 (-1)	---	---	---
Aden	1963-1967 (4)	Grande-Bretagne	OUI	OUI
Bornéo (Sarawak)	1964-1966	Grande-Bretagne	OUI	NON
Rhodésie	1965-1980 (15)	---	OUI	OUI
Colombie	1964-aujourd'hui (45)	---	OUI	NON
Vietnam	1965-1973 (8)	États-Unis	OUI	OUI
Oman	1962-1976 (14)	Grande-Bretagne	OUI	NON
Guerre du Vietnam (É.-U.)	1965-1973 (9)	États-Unis	OUI	OUI
Brésil	1965-1972 (8)	---	OUI	NON
Guerre des Six Jours	1967 (-1)	Israël	---	---
Irlande du Nord (les « Troubles »)	1969-1995 (26)	Grande-Bretagne	OUI	OUI
Italie (Brigades rouges)	1969-1980 (12)	Italie	OUI	NON
Dhofar (Soudan)	1970-1975 (6)	Grande-Bretagne	OUI	NON
Québec	1970 (-1)	Canada	NON	NON
Conflit Inde — Pakistan	1971 (-1)	---	---	---
Guerre du Kippour	1973 (-1)	Israël	---	---
Syrie	1976-1982 (6)	---	OUI	NON
Aceh (Indonésie)	1976-2005 (29)	---	OUI	EN PARTIE
Turquie	1976-1980 (5)	---		NON
Guerre soviéto-afghane	1979-1989 (10)	Union soviétique	OUI	OUI

Guerre entre l'Iran et l'Iraq	1980-1988	(9)	----	----	----
El Salvador	1979-1992	(12)	États-Unis	OUI	NON
Nicaragua (Sandinistes)	1980-1990	(10)	États-Unis	OUI	OUI
Pérou	1980-aujourd'hui	(12)		OUI	NON
Conflit entre le Hezbollah et Israël	1982-2000	(18)	Israël	OUI	OUI
Guerre des Malouines	1982	(-1)	Grande-Bretagne	----	----
Liban	1982-2000	(18)	Israël	----	----
Grenade	1983	(-1)	États-Unis	----	----
Turquie	1984-aujourd'hui	(15+)	Turquie	OUI	NON
Libye	1986	(-1)	États-Unis	----	----
Première intifada palestinienne	1987-1993	(6)	Israël	OUI	EN PARTIE
Panama	1988	(-1)	États-Unis	----	----
1989 : chute du mur de Berlin – Fin de la guerre froide					
Jammu et Cachemire	1989-aujourd'hui	(20)		OUI	NON
Oka (Québec)	1990	(-1)	Canada	OUI	NON
Guerre du Golfe	1990-1991		États-Unis/Grande-Bretagne	----	----
Guerre en Ossétie du Sud	1991-1992	(2)	----	----	----
Tchéchénie	1994-2008	(14)	Russie	OUI	ON L'IGNORE
Algérie	1992-aujourd'hui	(13+)		OUI	NON
Somalie	1993	(1)	États-Unis	OUI	OUI
Balkans	1993-1998	(7)	OTAN	----	----
Népal	1996-aujourd'hui	(12+)		OUI	NON
Kosovo	1999	(1)	OTAN	----	----
XXI^e siècle					
Deuxième intifada palestinienne	2000-aujourd'hui	(9+)	Israël	OUI	EN PARTIE
Afghanistan	2002-aujourd'hui	(8+)	États-Unis/Canada	OUI	ON L'IGNORE
Algérie	2002-aujourd'hui	(8+)	----	OUI	NON
Guerre en Iraq (phase initiale)	2003-	(-1)	États-Unis/ Bretagne	----	----
Guerre en Iraq	2004-aujourd'hui	(6+)	États-Unis/Bretagne	OUI	ON L'IGNORE
Liban	2006	(-1)	Israël	OUI	EN PARTIE
Sri Lanka	2006-aujourd'hui	(3+)	----	OUI	NON
Daguestan	2007-aujourd'hui	(3+)	----	OUI	NON
Ingouchie	2007-aujourd'hui	(3+)	----	OUI	NON
Guerre en Ossétie du Sud	2008	(-1)	----	----	----

* Les guerres classiques sont en caractère gras.

Nota : Les chiffres entre parenthèses représentent la durée des insurrections en années.

Voici quelques observations tirées de la chronologie

Nombre de guerres classiques	=	25
Nombre d'insurrections	=	73
Nombre d'insurrections ayant reçu de l'aide extérieure	=	53 (73 %)
Nombre d'insurrections réussies haut la main	=	23 (32 %)
Nombre d'insurrections réussies avec aide extérieure	=	19 (36 %)
Durée <u>moyenne</u> des insurrections	=	Environ <u>9,2</u> ans

NOTA : Il est difficile d'établir le début et la fin des insurrections. Dans le cas des insurrections comme celles survenues en Irlande du Nord, il est possible que des soubresauts se manifestent sur une longue période. Les dates qui figurent dans le présent document représentent les dates généralement reconnues de début et de fin des insurrections. Ne tenez pas pour acquis que ces dates sont exactes. Le pouvoir tyrannique des chiffres peut en inciter plus d'un à tirer des conclusions erronées. Le présent tableau vise à vous donner une idée de ce qu'on entend par une très longue insurrection et par une insurrection de très courte durée.

Annexe B

Comparaisons géographiques entre les environnements de COIN sélectionnés

Voici une brève description des réalités géographiques de base de quatre environnements de COIN différents. Des facteurs comme la géographie politique, la topographie et le climat ne sont pas compris dans cette description. On cherche ici à démontrer les défis auxquels font face les campagnes de COIN sur le plan physique.

	<u>Fédération de Malaisie</u>	<u>Vietnam du Sud</u>	<u>Iraq</u>	<u>Afghanistan</u>
Km²	132 364	173 809	437 072	647 500
Frontières*	2 669 Thaïlande : 506	1 070 DMZ : 45 Laos : 270 Cambodge : 720	3 631 Iran : 1 458 Jordanie : 181 Koweït : 242 Arabie saoudite : 814 Syrie : 605 Turquie : 331	5 529 Iran : 936 Chine : 76 Pakistan : 2 430 Tadjikistan : 1 206 Turkménistan : 744 Ouzbékistan : 137
Nations limitrophes	1	3	6	6
Refuges	Oui	Oui	Oui	Oui
Voies d'infiltration	Oui	Oui	Oui	Oui

* Tous les nombres sont en km.

Comme vous constatez, il y a un écart considérable entre la taille des environnements opérationnels. Cela dit, un élément est commun aux quatre environnements : il existe des refuges où les insurgés peuvent se retirer ainsi que des voies d'infiltration menant vers la zone d'opérations dans chacun d'entre eux. Maintenant que vous avez une idée du contexte géospatial de quelques-uns des environnements d'insurrection sélectionnés, nous vous invitons à examiner les rapports de forces par kilomètre carré figurant à l'annexe C.

Annexe C

Données sur les environnements de COIN sélectionnés

	Km ²	Troupes déployées*	Troupes/km ²	Ennemis (total)	Rapport de forces	Pop. (million)	Densité pop. (1 000/km ²)	Décès par force COIN
Fédération de Malaisie	132 364	40 000 ¹	3,3	6 000	6,5:1	4,9	37	1 855 ²
Algérie	2 381 740	540 000 ³	0,3	40 000	10:1	10	4,2	35 000 ⁴
Vietnam du Sud (1964-1968)	173 803	1 143 000 ⁵	6,6	250 000 ⁶	4,6:1	16	92	60 000 ⁷
Iraq	437 072	130 000	0,3	20 000+ ⁸	6,5:1	28,2	64,5	35 417 ⁹
Afghanistan (Soviétiques)	647 500	149 000 ¹⁰	0,2	249 000	0,6:1	15,5	24	14 000+ ¹¹
Luçon centrale (Huks)	21 470	22 500 ¹²	1,0	12 000 ¹³	2:1	2,0	93,1	30 000 ¹⁴

* Représente l'effectif maximal des forces.

Notes

¹ Ce nombre représente les troupes de l'armée britannique seulement et ne comprend pas un contingent de plus de 40 000 policiers et les dizaines de milliers de membres de la garde nationale malaisienne.

² Ce nombre représente les décès de 509 soldats britanniques et de 1 346 policiers malaisiens. Environ 6 700 guérilleros ont été tués, alors que 1 752 se sont rendus et que 1 173 ont été capturés.

³ Ce nombre comprend 500 000 soldats français ainsi que 40 000 policiers.

⁴ Il s'agit des décès au sein de l'armée française, toutes causes confondues.

⁵ Ce chiffre représente 543 000 soldats américains, coréens et australiens ainsi que 600 000 soldats de l'Armée de la République du Vietnam (ARVN).

⁶ Ce nombre comprend les forces de l'Armée nord-vietnamienne (NVA), les unités principales de la force du Viêt-công (VC), les unités de la force locale du VC ainsi que les forces irrégulières du VC (guérillas, autodéfense, et forces d'autodéfense secrètes).

⁷ Les communistes vietnamiens admettent avoir subi 1,1 million de pertes au cours de la phase américaine de la guerre.

⁸ Il est difficile d'effectuer une estimation du nombre de rebelles en Iraq (nombre total de membres et de djihadistes étrangers). Voir : Eisenstadt, Michael et Jeffrey White. *Assessing Iraq's Sunni Arab Insurgency*, The Washington Institute for Near East Policy, *Policy Focus* n° 50, décembre 2005.

⁹ Ce nombre comprend 4 264 soldats américains tués, 17 439 blessés au combat (BAC) ayant repris le service et 13 714 BAC n'ayant pas repris le service. Ces données sont en date du 1^{er} avril 2009.

¹⁰ Ce nombre représente un sommet de 104 000 soldats soviétiques et de 45 000 soldats des forces armées régulières afghanes. Au total, 642 000 soldats soviétiques ont servi en Afghanistan au cours de cette guerre.

¹¹ Plus d'un million d'Afghans ont péri au cours de cette guerre.

¹² Ce nombre représente les forces armées des Philippines organisées en 21 équipes de combat de bataillon.

¹³ Ce nombre représente le maximum des forces des guérilleros Huks. On estime à 25 000 le nombre total de guérilleros Huks ayant combattu entre 1950 et 1955. Plus de 50 000 auxiliaires auraient appuyé les combattants Huks principaux. Voir : Walter Laqueur, *Guerrilla: A Historical and Critical Analysis*, Boston, Little, Brown & Company, 1976, p. 202.

¹⁴ Ce nombre représente les forces armées des Philippines. Le nombre de décès chez les Huks s'établirait entre 5 000 et 7 000.

Annexe D

Acronymes et abréviations

Organisations d'insurgés

ALN	<i>Armée de libération nationale</i>	Algérie
BPP	<i>Black Panther Party</i>	États-Unis
PCV	<i>Parti communiste du Venezuela</i>	Venezuela
EOKA	<i>Organisation nationale des combattants chypriotes</i>	Chypre
ELN	<i>Armée de libération nationale</i>	Bolivie
ETA	<i>Euzkadi Ta Askatasuna (Patrie basque et liberté)</i>	Espagne
FARC	<i>Forces armées révolutionnaires de Colombie</i>	Colombie
FNF	<i>Front national français</i>	
FLN	<i>Front de libération nationale</i>	Algérie
FLOSY	<i>Front de libération du Sud-Yémen occupé</i>	Yémen
FLQ	<i>Front de libération du Québec</i>	Québec
FSLN	<i>Front sandiniste de libération nationale</i>	Nicaragua
IRA	<i>Armée républicaine irlandaise</i>	Irlande
IRB	<i>Irish Republican Brotherhood (Fraternité républicaine irlandaise)</i>	Irlande
IZL	<i>Irgoun Zvai Leumi</i>	Palestine
UCK	<i>Armée de libération du Kosovo</i>	Kosovo
KMT	<i>Kuomintang</i>	Chine
KNDO	<i>Organisation de défense nationale Karen</i>	Birmanie
KNU	<i>Union nationale Karen</i>	Birmanie
KPMP	<i>Fédération nationale des paysans des Philippines</i>	Philippines
TLET	<i>Tigres de libération de l'Eelam tamoul</i>	Sri Lanka
ALRM	<i>Armée de libération des races de Malaisie</i>	Malaisie
MNR	<i>Mouvement nationaliste révolutionnaire</i>	Bolivie
FLN	<i>Front de libération nationale</i>	
OAS	<i>Organisation de l'armée secrète</i>	
PDPA	<i>Parti démocratique du peuple afghan</i>	Afghanistan
PIRA	<i>Armée républicaine irlandaise provisoire</i>	Irlande
PKP	<i>Parti communiste des Philippines</i>	
OLP	<i>Organisation de libération de la Palestine</i>	Palestine
UVF	<i>Ulster Volunteer Force (Force volontaire d'Ulster)</i>	Irlande
VC	<i>Viêt-công</i>	Vietnam

Autres

ARVN	Armée de la République du Vietnam	
EDC	Évaluation des dommages de combat	
CORDS	Soutien du développement rural et des opérations civiles	Vietnam
DMZ	Zone démilitarisée	Vietnam
DIE	Défense intérieure à l'étranger	
DCI	Défense et consolidation intérieures	
FDI	Force de défense d'Israël	
FMI	Fonds monétaire international	
LIC	Conflit de faible intensité	
LRDG	<i>Long Range Desert Group</i> (Commando à long rayon d'action anglais)	
MACV	Commandement d'aide militaire au Vietnam	
CE	Critère d'efficacité	
MP	Mesure des progrès	
ANV	Armée nord-vietnamienne	
OEA	Organisation des États américains	
ODB	Ordre de bataille	
PROVN	Programme de pacification et de développement à long terme du Vietnam	
RAM	Révolution dans les affaires militaires	
RVN	République du Vietnam	
SAS	<i>Special Air Service</i> (Forces spéciales anglaises)	
SBS	<i>Special Boat Service</i> (Forces spéciales de la Royal Navy anglaise)	
SOE	<i>Special Operations Executive</i> (Force d'opérations spéciales)	

INDEX

- 10e Division parachutiste (française)
17e Division d'infanterie (afghane)
17e parallèle
40e Armée soviétique
- Accords de paix d'Oslo
Aden 33
Afghanistan 12, 16, 19, 23, 35, 91-97, 107,
121-124, 127
« Afghanistanisation » 92
Afrique 17, 29, 32, 35, 41-42, 55, 118
Afrique de l'Est 42, 118
Afrique du Nord 29, 55
Afrique du Sud 17, 41
Algérie 27, 65, 75-77, 96, 107, 111, 119-121,
123-124, 127
Allemagne 29, 52, 55, 91
Allemagne de l'Est 91
Amérique latine 78-80, 127
Amin, premier ministre Hafizollah 91
Analyse de mission 19
Angola 106, 106, 119
Annam 83
Appréciations de combat 19
Arabie 42, 48, 51, 122
Arafat, Yasser 102
Argentine 79
Armée du Pays contre le Japon, voir aussi Huk-
balahap 68, 71
Armée américaine 17-18, 22-23, 34, 36, 39,
42, 79, 89, 99, 105, 115, 119, 127
Armée britannique 17, 33, 35, 39, 42, 44-45,
66, 71, 123
Armée de la République démocratique
d'Afghanistan 91
Armée de la république du Vietnam (ARVN)
123, 125
Armée de libération nationale (ALN) 75, 124
Armée ottomane turque 42
Armée populaire de libération (communiste)
(APL) 59-60
Armée populaire malaisienne anti japonaise
71
Armée républicaine irlandaise (IRA) 45-47, 49,
124
Armée soviétique 92, 118, 120
Asie 41, 54, 65, 84, 91, 127
Asie centrale 91
- Assemblée générale des Nations Unies 101
Attrition 89, 101, 104
Australie 44
- Bande de Gaza 101
Bandenbekämpfung 56
Bao Dai, Empereur 84
Barak, Ehud 102
BARBAROSSA, Opération 56
Bataille d'Alger 75, 77, 94
Batista, Fulgencio 79
Belgique 31
Bérets verts 34
Bionomie 50
Birmanie 55, 119, 124
Blockhaus 41
Bloemfontein 41
Bolcheviks 47
Bolivie 79, 119, 124
Brésil 79, 120
Briggs, Lgén Sir Harold 71-72
Brodie, Bernard 116-117
Broz, Josip, voir Tito 56
Bugeaud de la Piconnerie, Thomas Robert 32
Bureau d'analyse des systèmes 104
- Callwell, Major C.E. 33-34, 38
Cambodge 88, 122
« Commandos » 41, 44
Camp David 102
Campagne de Normandie 16
Campagne du Sinaï (1956) 101
Campagnes dans la péninsule Ibérique (1809
1813) 30-31
Camps de concentration 41
Canada: 44, 116, 118, 120 121
Carland, John M. 17, 22, 88
Casbah 75, 96, 127
Castro, Fidel 79, 107, 119, 126
César, Jules 29
Chindits 55
Chine 48, 58-60, 83, 118-119, 122-124
Churchill, Winston S. 49, 51, 53-54
Cisjordanie 101-102, 107
Clausewitz, Carl von 32, 38, 117, 126
Clinton, Bill 22, 102
Cochinchine 83
Collins, Michael 45-46

« Colonnes volantes » 45
 Colombie 79, 124
 Commandement d'aide militaire au Vietnam (MACV) 104
 Conflit de faible intensité (LIC) 26-27, 125
 Continuum des opérations 17
 Contre insurrection, vii 11-13, 16-17, 23, 25, 37-39, 51, 68, 80, 96, 99, 113-114, 117, 126- 127
 Cork 46, 54
 Corps des Marines des Etats-Unis 17, 33-34, 39, 42, 95
 Cours sur les opérations de l'Armée de terre (COAT) 19, 117
 Cours sur les opérations tactiques de l'Armée de terre (COTAT) 19, 117
 Crassus 29
 Crerar, Harry 16, 22
 Creveld, Martin van 19, 23, 114
 Crise d'Oka (1990) 34
 Cronje, Piet 41
 Cuba 79, 107, 119

 De Gaulle, Charles 76
 De la guerre 32, 38, 114, 117, 126, 127
 Déclaration de Balfour (1917) 101
 Décompte des corps 89
 Defeating Communist Insurgency: 104, 114, 127
 Défense intérieure à l'étranger (DIE) 86
 DEFENSIVE SHIELD, Opération 41
 Détroit de Formose 59
 « deuxième front » 56
 Diathétique 50
 Diên Biên Phu 66, 75, 84
 Doctrine Monroe 79
 « Doctrine Truman » 66, 119
 « Du rôle colonial de l'Armée » 32
 Dublin 45
 Duc de Wellington 30
 Dunkerque 53
Duties in Aid of the Civil Power 33

 Édification de la nation 86-87, 99
 Égypte 77, 101, 119
 Éléments hécastiques (mathématiques) 50
 Empire britannique 42, 44
 Enclave du Laos 85
 English, John A. 59
 Environnement opérationnel contemporain (EOC) 17

 Équipes Jedburgh 54
 Espagne 29, 32, 118, 124
 État Africaneer libre 41
 État d'urgence en Malaisie 70-71, 94, 126
 État libre d'Orange 41
 Etats-Unis 19, 22, 31, 51, 66, 68, 79, 84, 105, 111, 124
 Europe 49, 53-55, 62, 126
 Extrême Orient 54

 Fédération de Malaisie 71
 Fleuve Jourdain 101
Foco 79
Foquisme 79
 Force de défense d'Israël (FDI) 101-103, 113-114, 125
 Forces de campagne de Karum 16
 Forrest, Nathan Bedford 30
 Fort Bragg 34
 France 31-32, 42, 44-45, 53, 56, 75-76, 83, 115, 118-119, 122
Front de libération du Québec (FLQ) 34, 124
 Front de libération nationale (FLN) 77, 124
 Front est 45
 Front occidental 42

 Gaddis, John Lewis 15, 18, 22
 Gallieni, Joseph Simon 32, 38, 106-107, 113-114
 Garnison de l'Afrique de l'Est 42
 Gaule 29
 Gavin, Gén James M. 106, 115
 Géographie 12, 75, 77, 106-107
 Gorbachev, Mikhaïl 92
 Grande révolte arabe 48, 54, 101, 118, 126
 Grande-Bretagne 31, 38-39, 44-46, 51, 53-54, 66, 71, 84, 101, 118-121
 Gray, Colin S. 15, 22
 Grèce 53
 Greene, Nathaniel 37, 62
 Groupe mobile 100 : 75
 Guatemala 79
 Guérilla 34, 37, 47, 54, 60, 62, 79, 95, 115, 126-127
 Guerre à trois volets 16-17
 Guerre asymétrique 25, 36
 Guerre civile d'Irlande (1921 1922) 44-45, 110
 Guerre civile grecque 66, 119
 Guerre classique 54, 59, 104, 116
 Guerre coloniale 32-33, 38, 104, 114
 Guerre combinée 25, 36, 55

Guerre d'attrition 101
 Guerre d'indépendance en Algérie 74-75, 126
 Guerre d'Indochine française (1946 1954)
 83-84
 Guerre de Corée 69, 72, 119
 Guerre de l'indépendance (juive) 101, 114
 Guerre de tranchées 42
 Guerre des Boers, 12, 17, 22, 33, 41, 51, 51
 118
 Guerre des Six Jours (1967) 101, 120
 Guerre du peuple 27, 59, 126
 Guerre du Vietnam 17, 22-23, 27-28, 34, 39,
 66, 82-84, -86, 88-89, 94-96, 99, 104-108,
 111, 115, 120, 122-125, 127
 Guerre du Yom Kippour (1973) 101, 120
 Guerre froide 34, 65-66, 79, 94, 97, 11, 121
 Guerre irrégulière 15, 26, 30, 36-37, 105-106
 Guerre non classique 26, 28
 Guerre partisane 27, 56, 126
 Guerre prolongée 28, 37, 61
 Guerre révolutionnaire 37, 59, 61, 79
 Guerre soviéto afghane 90-91, 120, 127
 Guerres napoléoniennes 30
Guerrilla Warfare and Special Operations 34
 Guevara, Ernesto « Che » 126

Haïti 33, 118
 Hamas 102, 114
 Hameaux stratégiques 85
 Hanoï 83
 Hémisphère occidental 79
 Herat 91
 « histoire instantanée » 19
 Histoire militaire 15, 18-23, 38, 51, 96, 116
 Hitler, Adolf 38, 56, -57, 114, 126
 Hô Chi Minh 83-84, 111, 115, 126
 « Home Rule » ou autonomie politique 44-46
 Hongrie 91
 Hôtel King David 66
 Hue Hue: 83, 87
Hukbalahap 94, 67-69, 94, 119
Hukbo ng Bayan laban sa Hapon 68

Imperial Policing 33, 39
 Inde 65-66, 71
 Indochine 27, 66, 75, 83-84
 Insurrection arménienne 42
 Insurrection aux Philippines 42
 Insurrection indonésienne 31
 Insurrection vendéenne 32
 Insurrection 25-26, 28-29, 31

Insurrections communistes 34
 Guérillas d'Al Aqsa, vii 12, 99-100, 102, 113
Irgoun Zvai Leumi (IZL) 66, 114, 124
 Irish Republican Brotherhood (IRB) (Fraternité
 républicaine irlandaise) 44, 110, 124
 Irish Volunteers (IV) 44-45
 Irlande 33, 42, 44, 46, 48, 51, 96, 110, 118,
 120-121, 127
 Israël 28, 46, 101-103, 113-114, 119-121, 127
 Italie 53, 56, 120

Japonais 53-55, 59-61, 65, 68, 71, 83, 118
 Jéricho 102
 Jérusalem 29, 101
 Johnson, Wray R. 69
 Johnson, Gén Harold K. 89
 Jomini, Baron Antoine Henri 32, 38, 126
 Judée Samarie 101
 Juifs 29, 101

Kai-shek, Général Chiang 59
 Karmal, premier ministre Babrak 91
 Kennedy, John F. 34, 119
 Kesselring, Feld maréchal Albert 56
 KGB 92
 Kiszley, Lgén. Sir John 20
 Kruger, Paul 41
 Krulak, Gén Charles 17, 22
 Kuomintang (KMT) 59

La guerre de guérilla (Guevara) 79, 118
La Pacification de Madagascar 32
 Lacqueur, Walter 31, 57, 123, 126
 Lansdale, Lgén Edward G. 68, 127
 Laos 83, 111, 115, 122
 Lawrence, T.E. 48-51, 101, 106, 126
 Lettow Vorbeck, Lcol Paul von 42
 Liban 101, 114, 120-121, 127
 Ligne Morice 75, 111
 Ligne McNamara 111
 Long Range Desert Group (LRDG) 55, 125
 « Longue marche » 59
 Lord Wolseley, Feld maréchal 15
 Luçon 68, 94, 125
 Lutte antidrogue 28
 Lutte pour la libération nationale 83
 Lyautey, Louis-Hubert Gonzalve 32, 36, 38,
 114, 116-117, 126

MacArthur, Douglas 42
 MacArthur, Gén Arthur 42

Magsaysay, Raymon 68
 Malaisie 70-73, 84-85, 94-95, 119, 124, 126-127
 Manitoba 34
 Maraudeurs de Merrill 55
 Marion, Francis 30
 Maroc 11, 118
 Massada 29
 McNamara, Robert S. 104, 111
 Menaces omnidirectionnelles 17
 Military Training Pamphlet No 54: Guerrilla Warfare 54
 Ministère de la guerre 33, 39, 54
 Missiles Stinger 92-93
 Mistar'aravim 103
 Montagnes de la Sierra Maestra 107
 Moudjahidines 92
 Mouvement sioniste 101

Nasser, Gamel Abdel 77
 Nasution, Abdul Haris 31, 37, 126
 Ngô Dinh Diêm 84
 Nicaragua 34, 79, 118, 120, 124
 Norvège 53

Offensive de bombardement stratégique 55
 Offensive de Têt 87, 96, 105
 Oman 33, 120
 Opérations de stabilité 17
 Ordre général no 100
 Organisation de libération de la Palestine (OLP) 101-102, 114, 124, 127
OVERLORD, Opération 104

Pacification 17, 27, 29, 32-34, 38, 42, 86, 88-89, 94, 96, 104, 125
 Pakistan 66, 92, 120, 122
 Palestine 33, 46, 66, 96, 101, 113, 118-119, 124
 Paret, Peter 20, 23, 37-38, 117
 Parti communiste des Philippines 68
 Parti démocratique du peuple afghan (PDPA) 91, 124
 Perfectionnement professionnel 13
 Pérou 79, 118, 120
Petites guerres : principes et pratiques 38
 Philippines 33, 67-68, 124
 Pieds noirs 75-76
 Piste Hô Chi Minh 111, 115
 « Plan Briggs » 71-72
 « Point de déséquilibre » 104

Police royale irlandaise (RIC) 45, 47
 Politburo: 92
 Pompée 29
 Portugal 31, 65, 119
 Pourparlers de paix de Paris 83, 118
 Précis de l'Art de Guerre 32
 Première Armée canadienne 16
 Première guerre d'Indochine 75
 Première guerre juive (66 à 70 apr. J. C.) 29
 Première Guerre mondiale 41-42, 45, 48, 54, 83, 101, 104, 118
 Première guérillas 101-102, 107
 Procédure de combat 19
 « Programme de pacification et de développement à long terme du Vietnam » (PROVN) 89
 Province de Hau Nghia 17

Québec 34, 120-121, 124

Raids des Fenians 34
 Rawalpindi 92
 Rébellion de la rivière rouge (1870) 34
 Rébellion du Nord Ouest (1885) 34
 Recherche opérationnelle 104
 Refuges 107, 111, 122
 République démocratique du Vietnam 84
 République dominicaine 34
 République du Vietnam (RVN) 84, 123, 125
 Résistance des Basmachis 91
 Révolution américaine 30-31
 Révolution dans les affaires militaires (RAM) 99, 125
 Riel, Louis 34
 Roberts, Major général Sir Frederick 16, 22
 Roguet, C.M. 32
 Romains 29
 Russie 47, 59, 92, 121

Saigon 88, 107
 Samar, île de 42
 Seconde Guerre d'Afghanistan (1878 1880) 16
 Seconde Guerre mondiale 20, 31, 34, 39, 49, 53-55, 60, 65-66, 71, 75, 104, 118, 126
 Sharon, Ariel 102
 Simonds, Guy 16, 22
 Small Wars Manual 34
 Smith, Gén Jacob H. 42
 Société des Nations 101
 Soulèvement de Pâques (1916) 43
 Soulèvement de Varsovie 56

Soutien du développement rural et des opérations civiles (CORDS) 87, 125
 Spartacus 29
 Special Air Service (SAS) 55, 125
 Special Boat Service (SBS) 55, 125
 Special Operations Executive (SOE) 49, 53-54, 71, 125
 Special Warfare School 34
 Spetznaz 92
 Stacey, C.P. 19-20, 23
 Stratégie de la « tache d'huile » 27
 Stratégie de regroupement de population dans des hameaux 85
 « Stratégie des enclaves » 106
 Summers Jr., Col Harry G. 105, 115
 Systèmes de barrières 111

Taraki, président Nur M. 91
 Taruc, Luis 68
 Taylor, Gén Maxwell 34
 Tchécoslovaquie 91
 Technologie 99, 104
 Templar, Gén Sir Gerald 71
 Territoires occupés 101
 Thaïlande 71, 122
 Thompson, Sir Robert
 Time Magazine 91
 Tomes, Robert 99, 114
 Tonkin 83
 Topographie 106, 122
 Triangle de fer 107-108
 Truman, Harry S. 66, 119
 Tsé Toung, Mao (Zedong) 27-28, 30, 37, 58-62, 79, 83, 116-117, 126
 Tunisie 111
 Turquie 107, 118, 120, 122

Ukraine 57
 Ulster Volunteer Force (UVF) (Force volontaire d'Ulster) 44-45, 124
 Union soviétique 12, 23, 56, 66, 91-92, 118, 120

Venezuela 79, 120, 124
 Viêt công (VC) 85-88, 105, 107, 123, 124
 Viêt minh 75
 Vietnam du Nord 85, 105, 123, 125
 Vietnam du Sud 17, 27, 85-87, 89
 Vietnamisation 92
 Vo Nguyen Giap 83-84, 126

Washington, George 30
Wehrmacht 56, 62
 West Point 85
 Westmoreland, Gén William C. 85, 88-89, 96, 104, 111

Yémen 42, 124
 Yougoslavie 56
 Zedong, Mao (Tsé Toung) 27-28, 30, 37, 58-62, 79, 83, 116-117, 126
 Zone de guerre C 107
 Zone de guerre D 107
 Zone démilitarisée (DMZ) 111, 115, 122, 125

LES GUERRES SANS FRONTS

OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION

LES GUERRES SANS FRONTS : OUVRAGE SUR LA CONTRE-INSURRECTION INITIE LE LECTEUR AUX MÉTHODES D'INSURRECTION ET DE CONTRE-INSURRECTION AU MOYEN D'UNE SÉRIE D'ÉTUDES DE CAS DE CAMPAGNES DE CONTRE-INSURRECTION DANS L'HISTOIRE. AUDELÀ DE L'EXPÉRIENCE VÉCUE, QUI NOUS APPREND TOUJOURS QUELQUE CHOSE, L'HISTOIRE OFFRE EN EFFET UNE VASTE GAMME D'EXEMPLES DONT LES OFFICIERS PROFESSIONNELS ET TOUS CEUX QUI ÉTUDIENT LA GUERRE PEUVENT S'INSPIRER POUR TIRER DES MISES EN GARDE ET DES LEÇONS PRATIQUES. CE PETIT OUVRAGE NE SE VEUT NI EXHAUSTIF NI PAR TROP DIDACTIQUE, ET IL NE PRÉTEND PAS PROPOSER DE REMÈDE MIRACLE, CAR IL N'EXISTE PAS DE SOLUTION UNIVERSELLE POUR VAINCRE L'INSURRECTION : CHAQUE CAMPAGNE DU JOUR OU À VENIR AURA SES CARACTÉRISTIQUES PARTICULIÈRES ET SES PROPRES CONTOURS. *LES GUERRES SANS FRONTS* VISE SIMPLEMENT À SENSIBILISER LE LECTEUR AU FAIT QUE MÊME SI CHAQUE CAMPAGNE EST UNIQUE, IL EXISTE UNE SOURCE INÉPUISABLE D'ANALYSES COMPARÉES ET DE LEÇONS RETENUES QUI POURRONT L'AIDER À MIEUX APPRÉHENDER LES GUERRES ET LES CONFLITS QUI CARACTÉRISERONT LES CAMPAGNES DE CONTRE-INSURRECTION À VENIR.

ISBN-13: 978-1-894673-62-6



29.95\$



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE